



Sur le **journalisme**
About **journalism**
Sobre **jornalismo**

Vol 5, n°1 - 2016



CORRESPONDANTS
À L'ÉTRANGER
FOREIGN
CORRESPONDENTS
CORRESPONDANTES
INTERNACIONAIS

EDITEURS / EDITORS / EDITORES

François Demers (Université Laval, Canada) • Florence Le Cam (Université libre de Bruxelles, Belgique) • Fábio Henrique Pereira (Universidade de Brasília, Brasil) • Denis Ruellan (Université Paris-Sorbonne, France).

CONSEILS SCIENTIFIQUES / SCIENTIFIC BOARD / CONSELHOS CIENTÍFICOS

Jean de Bonville (Université Laval, Canada) • Jean Charron (Université Laval, Canada) • Rogério Christofolletti (Universidade Federal de Santa Catarina, Brasil) • João Canavilhas (Universidade da Beira Interior, Portugal) • Béatrice Damian-Gaillard (Université de Rennes 1, France) • Javier Díaz-Noci (Universidad Pompeu Fabra, España) • Kênia Beatriz Ferreira Maia (Universidade Federal do Rio Grande do Norte, Brasil) • Mike Gasher (Concordia University, Canada) • Gilles Gauthier (Université Laval, Canada) • Valérie Jeanne-Perrier (Université Paris-Sorbonne, France) • Éric Lagneau (docteur, France) • Zelia Leal Adghirni (Universidade de Brasília, Brasil) • Sandrine Lévêque (Université de la Sorbonne, France) • Claudia Mellado Ruiz (Universidad de Santiago, Chile) • Viviane de Melo Resende (Universidade de Brasília, Brasil) • Erik Neveu (IEP de Rennes, France) • Véronique Nguyễn-Duy (Université Laval, Canada) • Greg Nielsen (Concordia University, Canada) • María Laura Pardo (Universidad de Buenos Aires, Argentina) • Dione Oliveira Moura (Universidade de Brasília, Brasil) • Mauro Pereira Porto (Tulane University, USA) • Guillaume Pinson (Université Laval, Canada) • Franck Rebillard (Université Paris 3, France) • Rémy Rieffel (Université Paris 2, France) • Roselyne Ringoot (Université Grenoble Alpes, France) • Eugénie Saitta (Université de Rennes 1, France) • Pedro Santander Molina (Pontificia Universidad Católica de Valparaíso, Chile) • Lia Seixas (Universidade Federal da Bahia, Brasil) • Jean-François Têtu (IEP de Lyon, France) • Annelise Touboul (Université de Lyon 2, France) • Jean-Michel Utard (Université de Strasbourg, France) • Adeline Wrona (Université Paris-Sorbonne, France)

EQUIPE ÉDITORIALE / EDITORIAL TEAM / EQUIPE EDITORIAL

Cristiano Anunciação (assistant éditeur) • Elodie Bourgneuf, Textotexte (correction) • Yann Le Sager, Zen-at-work.com (conception graphique) • Helmut Obermeir (traduction) • Victor Wiard (assistant éditeur et traduction).

La revue est présente en ligne (www.surlejournalisme.com/rev). L'intégralité des articles est consultable. Vous pouvez vous inscrire pour connaître les appels à publication, les parutions de nouveaux numéros. Vous pouvez aussi déposer vos propositions d'article directement sur cet espace.

The Journal is online (www.surlejournalisme.com/rev). Its articles are all available for consultation. You can subscribe to be informed of the calls for publication as well as the new publications. You may also upload your own proposals on the platform.

A revista está disponível online (www.surlejournalisme.com/rev). A versão integral de todos os artigos pode ser consultada. Você pode se cadastrar para ser avisado sobre a abertura de uma chamada de trabalhos ou publicação de uma nova edição da revista. Neste espaço, você também pode submeter um artigo.





Summary Sommaire Sumário

Correspondants à l'étranger Foreign Correspondents Correspondantes internacionais

Correspondants à l'étranger	4
Introduction	
Foreign Correspondents	8
Introduction	
Correspondantes internacionais	12
Introdução	
<i>Zelia Leal-Adghirni, Guillaume Pinson, Denis Ruellan</i>	
Correspondents and the Cold War	16
How foreign correspondents acted during the chancellery of Helmut Schmidt (1974-1982) in Germany and abroad	
<i>Thomas Birkner</i>	
Les correspondants de presse étrangère en France	30
Des modèles et des missions entre routines, bouleversements et paradoxes	
<i>Jérémy Nicey</i>	
Les pratiques des correspondants français en Chine	44
Un journalisme d'immersion paradoxal	
<i>Jiangeng Sun</i>	
O conceito de cognição jornalística	58
Percepção social do caso Charlie segundo correspondentes na imprensa brasileira	
<i>Margarethe Born Steinberger-Elias</i>	
Les accrédités auprès de l'UE et les correspondants français et italiens face au défi numérique.....	72
<i>Antonella Agostino</i>	
Correspondentes internacionais	86
A permanência do mito do repórter nas estratégias em defesa da identidade profissional	
<i>Luciane Fassarella Agnez, Dione Oliveira Moura</i>	

Des « hommes de plumes » parmi les « hommes d'épée »	100
Sociabilités journalistiques et reportages de guerre en France entre 1866 et 1877.	
<i>Véronique Juneau</i>	
Correspondente no Brasil	112
Origens da atividade nas décadas de 1870 e 1880	
<i>Tania Regina de Luca</i>	

Numéros publiés - Published issues - Números publicados

- 2015** *Vol. 4, n°2*
 Online Journalism and its Publics
 Le journalisme en ligne et ses publics
 O jornalismo online e seus públicos
- Vol. 4, n°1*
 Journalisme et réseaux socionumériques
 Journalism and Social Networking Sites
 Jornalismo e redes sociodigitais
- 2014** *Vol. 3, n°2*
 Journalisme et dispositifs mobiles
 Journalism and Mobile Devices
 Jornalismo e dispositivos móveis
- Vol. 3, n°1*
 Les invisibles du journalisme -&- L'image d'actualité (numéro double)
 Journalism's 'invisibles' -&- The news image (double issue)
 Os invisíveis do jornalismo -&- A imagem noticiosa (edição dupla)
- 2013** *Vol. 2, n°2*
 Le « Gouvernement » des journalistes
 The "Government" of journalists
 O "governo" dos jornalistas
- Vol. 2, n°1*
 Sources et flux de nouvelles
 Sources and flow of news
 Fontes e fluxos de notícias
- 2012** *Vol. 1, n°1*
 L'entretien de recherche avec des journalistes
 Research interviews with journalists
 A entrevista de pesquisa com jornalistas

Correspondants à l'étranger

Introduction

ZELIA LEAL-ADGHIRNI

Professora
Universidade de Brasilia
zeliadghirni@gmail.com

GUILLAUME PINSON

Professeur
Université Laval, Québec
Guillaume.Pinson@lit.ulaval.ca

DENIS RUELLAN

Professeur
Université Paris-Sorbonne
GRIPIC
denis.ruellan@celsa.paris-sorbonne.fr



Le nouveau dossier de la revue *Sur le journalisme – About journalism – Sobre jornalismo* est consacré aux correspondants, ces journalistes délocalisés qui couvrent des actualités (politiques, sociales, culturelles...) dans un pays étranger au leur ou à celui du (ou des) média(s) pour lesquels ils travaillent. La correspondance internationale est une dimension médiatique fondamentale qui trouve sa place dès les origines. Les premières gazettes imprimées à la fin du 16^e siècle et au 17^e siècle dans les villes européennes ont été alimentées par des reprises d'informations en provenance de l'étranger. Le phénomène existait même avant l'avènement de la presse et va continuer après avec les « *nouvelles à la main* », ces correspondances particulières que diffusaient des observateurs à des clients éloignés, faisant état des mouvements politiques et culturels. Dès l'origine aussi, le journalisme est fondé par la filiation épistolaire de la correspondance : le journal publie des lettres que ses correspondants-journalistes lui envoient. Et le discours journalistique s'est beaucoup abreuvé au genre de la lettre : la chronique et l'éditorial ont longtemps été rédigés comme des formes dérivées de conversations épistolaires que les journalistes auraient avec leurs lecteurs. Les premiers reportages sur des terrains de guerre – à une époque où le genre n'était pas encore clairement fixé, en Italie

Pour citer cet article

Référence électronique

Zelia Leal-Adghirni, Guillaume Pinson, Denis Ruellan, « Correspondants à l'étranger, Introduction », *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo* [En ligne], Vol 5, n°1 - 2016, mis en ligne le 15 septembre 2016.
URL: <http://surlejournalisme.com/rev>

et Crimée dans les années 1860 – ont également été construits comme des formes de correspondances envoyées par les journalistes à leurs journaux. Mais à partir de la même époque, la pratique s'est également orientée en partie vers une forme éloignée de la lettre, plus sèche, moins personnelle, standardisée : la dépêche d'agence. Celle-ci signe l'émergence d'un phénomène essentiel de l'histoire de la circulation internationale des nouvelles : le développement des agences internationales au cours du 19^e siècle, dont les plus grandes existent toujours. Pour servir des clients multiples et pour accélérer le rythme de production et de transmission des nouvelles, la dépêche devient télégramme et perd son statut de lettre, elle se dépersonnalise.

Néanmoins, la correspondance survit et se développe. Au moment où les journaux ont basculé du côté de l'information (au début du 20^e siècle, dans la plupart des sociétés européennes et américaines), elle trouve un nouveau statut. L'activité du correspondant couvrant les pays étrangers permet aux grands journaux de constituer des réseaux fiables d'informateurs locaux afin de fournir une matière originale et de s'inscrire dans la concurrence. « De notre correspondant » est une formule que les journaux ont mis à profit pour faire valoir leurs qualités propres et attirer des lecteurs. Dès lors, des chassés-croisés se produisent au niveau international ; parfois les correspondants sont originaires du même pays que leur journal, parfois ils sont recrutés parmi les journalistes locaux du pays que le journal souhaite couvrir. L'ancrage dans le lieu couvert est une dimension importante : c'est sur le fait qu'il « baigne » dans la culture et la société couverte que le correspondant fonde une part de sa légitimité. Dès la fin du 19^e siècle, deux spécialités journalistiques s'établissent : le *reporter*, envoyé sur le théâtre d'un événement de manière ponctuelle) et le *correspondant*, installé dans une ville et/ou un pays étranger. Aujourd'hui cette organisation demeure prégnante dans les grands médias qui composent leur service Etranger ou International avec des rédacteurs spécialisés chargés de suivre une partie du monde depuis la rédaction centrale grâce aux informations fournies par les agences, un réseau de correspondants à l'étranger, et des reporters capables de partir rapidement couvrir un événement. Cette division des tâches ne concerne pas ou plus seulement le domaine politique, par exemple des médias spécialisés dans le sport ou accordant une place importante à cette rubrique peuvent aussi avoir des rédacteurs, des reporters et des correspondants à l'étranger. Si les rédacteurs spécialisés font de leur expertise d'un pays ou d'une zone géographique leur marque et leur valeur sur le marché de travail, les reporters sont généralement polyvalents et les correspondants statutaires ne restent que quelques années dans un

pays, ils rentrent ou prennent un poste dans un autre pays, sauf évidemment s'ils sont locaux.

La numérisation des contenus et des réseaux de transmission transforme le métier de correspondant. Les rédactions des grands médias accordent toujours de l'importance à la possibilité de recourir régulièrement à la plume d'un journaliste en poste à l'étranger, mais il est moins certain que le statut de cette correspondance et que sa légitimité restent inchangés en contexte numérique. L'abondance des données et des informations disponibles fragilisent le statut du correspondant, même si ce dernier peut agir comme guide sachant faire la part des choses dans les innombrables informations numériques qui circulent autour de lui. Les médias réduisent le nombre de correspondants attirés, ferment des bureaux, confient à un seul journaliste le soin de couvrir non plus un pays, mais une vaste zone continentale. Ils font aussi de plus en plus appel à des pigistes qui n'ont plus de contrat fixe, même à temps partiel, et travaillent pour plusieurs médias en même temps. Ceux-ci préfèrent désormais envoyer sur place un reporter quand l'importance d'un événement le justifie ; parfois, le correspondant pigiste devient alors le *fixeur* de l'envoyé spécial, il lui fournit les contacts et le pilote. Les médias font aussi de plus en plus appel à des journalistes nationaux pour la qualité de leurs contacts sur place et leur coût moindre car les tarifs entre locaux et expatriés diffèrent. Formés partiellement à l'étranger ou y ayant circulé assez pour connaître les attentes des médias occidentaux, connaissance augmentée par leur expérience de *fixeur* pour le compte de reporters étrangers, ces locaux occupent partiellement le marché de travail aujourd'hui, notamment en photographie et en télévision où la barrière de la langue n'est pas un obstacle à la création de contenus. Les chiffres publiés annuellement par l'organisation Reporters sans frontières témoignent de ce déplacement : les décès de journalistes en contexte de guerre sont dans leur immense majorité ceux de journalistes locaux qui travaillent notamment pour des médias étrangers.

La correspondance internationale est enfin affectée par les nouvelles formes de la communication. Désormais, certains correspondants se servent beaucoup des réseaux sociaux pour identifier des sources, vérifier une information, être alertés : très souvent, un événement n'a pas encore été saisi par les médias (y compris locaux) qu'il fait l'objet de publications brutes et de commentaires sur les réseaux. Ces outils facilitent considérablement le travail du correspondant qui s'affranchit grâce à eux du temps, des distances et des contraintes (barrages routiers, interdictions légales, dangers) en repérant des interlocuteurs avant de les contacter par téléphone ou internet ; les réseaux permettent aussi

de déterminer des sujets ou des angles originaux. Néanmoins, ils abolissent en partie la distance géographique qui fait leur avantage : depuis la rédaction centrale d'un média, un rédacteur spécialisé peut faire le même travail de repérage des sujets et sources, de sélection et de contact. Ce n'est pas nouveau, les spécialistes ont toujours utilisé leur carnet d'adresses et leur téléphone pour alimenter leur vision distante, mais les réseaux sociaux décuplent leurs moyens : depuis Paris ou Londres, on peut suivre en direct une polémique qui s'épanouit à Tel Aviv sur Twitter ; depuis New-York, Delhi ou Brasilia, avec Facebook, on peut contacter des sources qui ont assisté à un événement ou en sont proches et se sont signalées en publiant des contenus depuis les territoires palestiniens ; des fonctionnalités de géolocalisation des comptes et des identifiants numériques le permettent. Cette veille à distance permet aussi aux rédactions centrales de mieux formuler des demandes aux correspondants sur place.

Reste que la correspondance ne se réduit pas à un journalisme de l'immédiat. Elle est, depuis toujours, un élément important de la représentation du soi médiatique, de la relation diplomatique et de l'échange culturel. La disponibilité de correspondants sur place, c'est la manière pour un média de se présenter à ses publics sous un jour important, et de faire savoir à son propre environnement politique, économique, social, culturel, qu'il a de la surface, qu'on doit compter sur lui. Le correspondant est aussi, encore aujourd'hui, un représentant de son pays, qui plus est s'il travaille pour un grand média ; aux débuts des agences mondiales, et il n'y a pas si longtemps encore, le chef du bureau local était un peu l'ambassadeur de son pays, il était d'ailleurs parfois lié au corps diplomatique et la frontière entre les rôles d'information par un journaliste à un média et de renseignement d'un délégué à un ministère n'était pas toujours évidente. Aujourd'hui encore, l'ouverture ou la fermeture d'un bureau d'un grand média est une affaire sensible, tant pour le pays d'origine que pour le pays d'accueil. Car la représentation d'un média fait partie de la présence diplomatique au sens large, elle contribue à la manifestation d'une culture de l'un chez l'autre, au même titre que les délégations culturelles et économiques.

La correspondance internationale, vieille affaire du journalisme, est donc une question toujours actuelle. Ce dossier de la revue n'aborde pas tous ces sujets, il se propose d'apporter quelques éclairages fondés sur des études empiriques. Tout d'abord, en

remontant à l'époque de la Guerre Froide vécue depuis l'Allemagne fédérale, Thomas Birkner souligne l'interpénétration des niveaux de la diplomatie qu'exercent un Etat d'une part, les médias d'autre part. L'analyse d'archives lui permet de montrer l'importance des activités des correspondants étrangers dont les effets ne se mesurent pas seulement à la couverture journalistique. En s'intéressant aux correspondants étrangers en France, Jérémie Nicey observe à la fois une réduction des bureaux des médias et un élargissement de la surface de leurs tâches. Il s'interroge quant à la disparition d'un modèle d'organisation et son renouvellement sous des formes nouvelles. Par l'observation de l'activité des correspondants français en Chine et l'analyse de leur production, Jiangeng Sun souligne la très grande difficulté pour les médias à couvrir un pays de si grande importance, en raison des limites imposées à leurs activités par les autorités et la barrière de la langue. Cette capacité des étrangers à percevoir l'altérité politique et culturelle intéresse particulièrement Margarethe Born Steinberger-Elias, elle se demande comment s'agencent les schèmes culturels importés par le correspondant avec les formes locales de perception de la réalité, et si la circulation numérique des discours est de nature à changer la donne. Cette dimension numérique est aussi au centre de l'attention de Antonella Agostino ; après avoir observé les correspondants français et italiens auprès de l'Union européenne, elle conclut que l'internet n'a pas changé fondamentalement le travail des journalistes étrangers qui demeurent très en lien avec leurs sources avec les moyens habituels d'échange. Luciane Fassarella Agnez et Dione Oliveira Moura défendent aussi une certaine permanence du rôle du correspondant en analysant la prégnance du mythe du journaliste envoyé à l'étranger parmi les représentations du métier, être en poste dans une capitale éloignée étant la marque de la réussite professionnelle. Les deux derniers articles de ce dossier se saisissent du sujet d'un point de vue plus socio-historique. Véronique Juneau s'est penchée sur les premiers correspondants de guerre, au cours de la seconde moitié du 19e siècle, elle montre comment se construit la sociabilité des gens de plume parmi les gens d'épée, comment une spécialité se forge un éthos collectif et se taille un espace de légitimité. Enfin, Tania Regina de Luca retrace comment, fin 19e, l'activité des correspondants de la presse brésilienne en poste à l'étranger contribue à l'évolution du paysage médiatique et comment un métier se forme en même temps, ses rôles, ses pratiques, ses contrats de travail.



Foreign Correspondents

Introduction

ZELIA LEAL-ADGHIRNI

Professora
University of Brasilia
zeliadghirni@gmail.com

GUILLAUME PINSON

Professeur
Laval University, Quebec
Guillaume.Pinson@lit.ulaval.ca

DENIS RUELLAN

Professeur
Paris-Sorbonne University
GRIPIC
denis.ruellan@celsa.paris-sorbonne.fr



This issue of *Sur le journalisme* - *About Journalism* - *Sobre jornalismo* is dedicated to foreign correspondents – those far-off journalists covering news (political, social, cultural, etc.) in a land that is either foreign to them, or foreign to the media for which they work. International correspondence has been part and parcel of the media establishment from the outset and is a fundamental aspect of the institution. For instance, the first European newspapers of the late 16th and early 17th centuries printed news gathered from abroad. In fact, foreign correspondence existed even before the advent of the printing press, and continued afterwards in the form of «*newsletters*,» those special bulletins in letter form produced by observers of political and cultural movements in faraway lands. And journalistic discourse shares the same stylistic heritage as foreign correspondence. Both are firmly rooted in the written letter model; chronicles and editorials have long been written as derivative forms of epistolary conversations between journalists and their readers, and newspapers publish letters sent in by journalists/correspondents. The first reports from war zones, at a time when the genre was not yet clearly established—Italy and Crimea in the 1860s—were in the form of correspondences sent by journalists to their newspapers. But also starting in the same period, the practice began distancing itself in part from the letter genre towards something drier, less personal and standardized: the news agency dispatch. This marks the emergence of a critical phe-

Pour citer cet article

Référence électronique

Zelia Leal-Adghirni, Guillaume Pinson, Denis Ruellan « Foreign Correspondents, Introduction », *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo* [En ligne], Vol 5, n°1 - 2016, mis en ligne le 15 septembre 2016.

URL: <http://surlejournalisme.com/rev>

nomenon in the history of international news production—the emergence of international news agencies in the 19th century, of which the largest still exist. To serve multiple customers and to accelerate the pace of production and circulation of news, the dispatch becomes a telegram and loses its status as a letter—it is depersonalized.

Nevertheless, correspondence survived and evolved. About the time when newspapers tipped their focus towards news (in the early 20th century in most areas of Europe and the U.S.), it found a new status. Correspondents covering foreign countries enabled large newspapers to build reliable networks of local informants to provide original material and remain competitive. «From our correspondent» is a formula newspapers took advantage of to promote their unique qualities and attract readers. From this point on, media created international networks whereby correspondents were sometimes from the same country as their newspaper, and sometimes recruited from local journalists in the country the newspaper wanted to cover. To be an anchor in the covered area was paramount, as correspondents «bathing» in the culture and society covered granted them legitimacy. Two journalistic specialties were established starting in the late 19th century: the reporter, who was sent to the scene of an event in a timely manner, and the correspondent, who was established in a foreign city and/or country. This organization remains in place today in mass media that have foreign or international services; specialized editors monitor a part of the world from the editorial floor (thanks to information provided by the news agencies), a foreign correspondent network is in place, and reporters are on stand-by to be dispatched quickly to cover an event. This division of labor is relevant to more than just the political sphere; media specialized in sports or which give them an important place in their news coverage can also have editors, reporters and foreign correspondents. While specialized editors make their expertise of a country or geographic area their brand and their value on the job market, reporters are usually less specialized, and official correspondents normally remain only a few years in a country; returning home or taking a job in another country (unless of course they are local).

It is clear that the digitization of content and transmission networks is transforming the vocation of correspondents. The editors of mainstream media still attach importance to being able to resort to the pen of a journalist stationed abroad, but it is less certain that the status of this correspondence and its legitimacy remain unchanged in a digital context. The abundance of data

and information available weakens the status of the correspondent, even if she still functions as a guide able to make sense of the mass of swirling digital information. The media are reducing the number of accredited correspondents, closing offices and entrusting a single journalist to cover not only a country but a vast continental area. They also increasingly use freelancers who have no fixed contract, not even part-time, and who work for several media outlets simultaneously. The media today prefer to send a reporter on location when the magnitude of an event calls for it, and in this situation, the freelance correspondent becomes a “fixer” for the special envoy, providing him with contacts and a driver. The media also increasingly use local journalists because of the quality of their contacts and their lower cost than expatriates. Many of these locals are partially trained abroad or have spent enough time there to understand the expectations of the Western media. Having accrued knowledge from their experience as fixers for foreign reporters, these locals occupy a significant segment of the labor market today, especially in photography and TV where the language barrier is not an obstacle to the creation of content. And figures published annually by the Reporters Without Borders corroborate this shift; the deaths of journalists in war zones are overwhelmingly those of local journalists working for foreign media.

And it is also clear that international correspondence is affected by the new modes of communication. Correspondents frequently use social networks to identify sources, verify information and be alerted—an event will very often not have been picked up yet by the media (including local) and it is already the subject of raw posts and comments on the networks. These networking tools greatly facilitate the work of correspondents in overcoming the constraints of time, distance and access (e.g., roadblocks, legal restrictions and dangers); identifying sources before contacting them by phone or internet; and helping find topics or original angles. In fact, they partly abolish geographical distance; an editor can now identify topics and sources, select and contact, all from the central newsroom. This is not new. Experts have always used their address book and telephone to power their long-distance vision, but social networks increase their abilities tenfold; from Paris or London, you can monitor live on Twitter an event that is taking place in Tel Aviv; from New York, Delhi or Brasilia, with Facebook you can reach out to sources who witnessed an event or are close to it and identified themselves as such by publishing content from the Palestinian territories. Account GPS and digital stamps can corroborate the claims. This remote vision also allows central

newsrooms to better formulate requests to local correspondents.

Still, correspondence cannot be reduced to a journalism of the instantaneous. It has always been an important element in how the identity of media is represented, both in diplomatic relationships and in cultural exchange. Its correspondents in the field is how a media presents itself to the public in a serious light, and lets it be known to its political, economic, social and cultural entourage that it is socially respected and trustworthy. And still today the correspondent is a representative of her country; the importance of her role determined by the size of the media conglomerate for which she works. Not so long ago, when international agencies were getting off the ground, the local bureau chief was in some respects the ambassador of his country, he was even sometimes linked to the diplomatic corps, and the line between news-gathering by a journalists for his media and relaying intelligence as a delegate to a government agency was sometimes blurred. Even today, the opening or closing of a large media's foreign bureau is a sensitive issue for both the country of origin and the host country. This because the presence of media has diplomatic import in the broad sense; it contributes to the mutual exposure of each other's cultures, on equal footing with cultural and economic delegations.

International correspondence, then, that venerable elder of journalism, is still relevant. This edition of the journal does not attempt to address all matters pertaining to correspondence, but proposes rather to shed light on some issues based on empirical studies. First of all, going back to the days of the Cold War in West Germany, Thomas Birkner explores the interpenetration of of diplomacy between state and media. His analysis of archives brings to light the importance of foreign correspondents' activities and how their influence extended far beyond mere news coverage. In his study of foreign correspondents in France, Jérémie Nicey observes both a reduction

in foreign bureaus and an expansion of their functions. He discusses the disappearance of one organizational model and its renewal under new forms. By observing the activity of French correspondents in China and analyzing their production, Jiangeng Sun explores the great difficulties facing the media trying to cover this country because of the limitations imposed on their activities by the authorities and the language barrier. The ability of foreigners to perceive political and cultural otherness particularly interests Margarethe Born Steinberger-Elias. She examines how cultural patterns imported by correspondents mesh with local forms of perceptions of reality, and whether the digital flow of discourse is likely to change it. The digital dimension is also at the heart of Antonella Agostino's study. After observing French and Italian correspondents at work in the European Union, she concludes that the Internet has not fundamentally changed the work of foreign journalists who remain closely linked to their sources and opt for the usual means of exchange. Luciane Fassarella Agnez and Dione Oliveira Moura also argue for a certain permanence of the role of the correspondent by analyzing the pervasiveness of the myth of the journalist sent abroad as identifiers of the profession—to be stationed in a distant capital being the hallmark of professional success. The last two articles of this issue analyze the subject from a more socio-historical perspective. Véronique Juneau examines the first war correspondents, at work during the second half of the 19th century, and how sociability was forged between men of the pen and men of the sword; how a specialization forged a collective ethos and carved out legitimacy for itself. Finally, Tania Regina de Luca tells how, in the late 19th century, the activities of Brazilian foreign correspondents contributed to the changing media landscape and how a vocation shaped its roles, practices and labor arrangements.

Helmut OBERMEIR
English translation





Correspondantes internacionais

Introdução

ZÉLIA LEAL-ADGHIRNI

Professora
Universidade de Brasília
zeliadghirni@gmail.com

GUILLAUME PINSON

Professeur
Université Laval, Québec
Guillaume.Pinson@lit.ulaval.ca

DENIS RUELLAN

Professeur
Université Paris-Sorbonne
GRIPIC
denis.ruellan@celsa.paris-sorbonne.fr



Este novo dossiê da revista *Sobre jornalismo* / *About journalism* – *Sur le journalisme* trata dos correspondentes, jornalistas encarregados pelas empresas de mídia em que trabalham da cobertura dos acontecimentos (políticos, sociais, culturais, etc.) fora de suas fronteiras, geralmente num país estrangeiro. A correspondência internacional é uma dimensão midiática fundamental que tem raízes históricas. Os primeiros jornais impressos no fim dos séculos XVI e XVII, nas cidades europeias, foram abastecidos pela reprodução de notícias provenientes do exterior. O fenômeno existia inclusive antes do advento da imprensa e continuou depois com as “notícias feitas à mão”, um tipo de correspondência particular difundida por observadores que trabalhavam para clientes distantes, mencionando os movimentos políticos e culturais em determinados lugares. Desde suas origens, o jornalismo é fundamentado na filiação epistolar da correspondência: o jornal publica cartas enviadas por seus correspondentes jornalistas. E o discurso jornalístico muito se nutriu do gênero carta: a crônica e o editorial foram por muito tempo redigidos como formas derivadas de conversações epistolares que os jornalistas teriam com os seus leitores. As primeiras reportagens sobre zonas de guerra – numa época em que o gênero ainda não era claramente definido, na Itália e na Crimeia nos anos 1860 – foram igualmente construídos sob a forma de correspondências enviadas pelos jornalistas aos seus jornais. Mas a partir da mesma época, essa prática,

Pour citer cet article

Référence électronique

Zelia Leal-Adghirni, Guillaume Pinson, Denis Ruellan « Correspondantes internacionais, Introdução », *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo* [En ligne], Vol 5, n°1 - 2016, mis en ligne le 15 septembre 2016.

URL: <http://surlejournalisme.com/rev>

em parte, se afasta da carta e assume uma forma mais seca, menos pessoal mais padronizada: o despacho de agência. Esse modelo marca o surgimento de um fenômeno essencial na história da circulação internacional da informação: o desenvolvimento das agências internacionais de notícias no decorrer do século XIX, cujos representantes mais importantes permanecem ainda no mercado. Para servir clientes múltiplos e acelerar o ritmo de produção e de transmissão das notícias, o despacho de agência se transforma em telegrama, perde o seu estatuto de carta, e se despessoaliza.

No entanto, a correspondência sobrevive e se desenvolve. No momento em que os jornais optam definitivamente pela difusão de informações (no início do século XX, na maioria das sociedades europeias e americanas), a correspondência internacional encontra um novo estatuto. A atuação do correspondente no exterior permite aos grandes jornais a construção de redes confiáveis de informantes locais a fim de fornecer uma matéria original e de se inscreverem numa lógica concorrencial. « Do nosso correspondente » é uma fórmula que os jornais criaram para valorizar suas qualidades próprias e atrair leitores. Conseqüentemente, as trocas recíprocas e simultâneas passam a ser produzidas em nível internacional: às vezes os correspondentes são originários do mesmo país que seu jornal, outras são recrutados dentre os jornalistas locais do país que o jornal deseja cobrir. A ancoragem no lugar de cobertura é uma dimensão importante: é sobre o fato que ele está imerso na cultura e na sociedade locais que o correspondente funda uma parte da sua legitimidade.

A partir do fim do século XIX, duas especialidades jornalísticas se estabelecem: *repórter*, *enviado* ao centro dos acontecimentos de maneira pontual, e o *correspondente*, instalado numa cidade ou país estrangeiro. Hoje, esta divisão permanece inalterada na organização do serviço internacional das grandes mídias, com redatores especializados encarregados de acompanhar uma parte do mundo a partir da redação central, graças às informações fornecidas pelas agências, uma rede de correspondentes no exterior, e *enviados* especiais capazes de partir rapidamente para cobrir os acontecimentos onde eles se produzem. Esta divisão das tarefas não concerne mais somente a área política. Por exemplo, mídias especializadas no esporte ou ainda, veículos que dedicam espaço importante para esse tema, podem também ter redatores, repórteres e correspondentes no exterior. Os redatores especializados utilizam do seu conhecimento sobre um país ou zona geográfica construir sua marca e o seu valor no mercado de trabalho. Os enviados são geralmente polivalentes. E aqueles que possuem o estatuto de correspondente ficam apenas alguns anos em um país e retornam à sede do jornal ou assumem um cargo em outro país,

salvo no caso dos jornalistas locais que atuam como correspondentes para jornais de outros países.

A digitalização dos conteúdos e das redes de transmissão de dados transformou o trabalho do correspondente. As redações das grandes mídias ainda dão muita importância à possibilidade de recorrer regularmente ao trabalho de um correspondente no exterior, mas é menos certo que a situação desses jornalistas e sua legitimidade fiquem inalterados no contexto digital.

A abundância dos dados e das informações disponíveis fragilizam o estatuto do correspondente, mesmo que ele possa agir como guia capaz de ponderar as inúmeras informações digitais que circulam ao seu redor. A mídia reduziu o número de correspondentes contratados, fechou postos e passou a confiar a um único jornalista o cuidado de cobrir não mais um país, mas uma zona continental. As mídias recorrem cada vez mais aos serviços de *free-lancers*, sem contrato fixo. O profissional trabalha em tempo parcial e simultaneamente para várias mídias que preferem substituir o correspondente pelo enviado especial de acordo com a importância dos acontecimentos. Às vezes, o correspondente *free-lancer* se torna o *fixer* (espécie de produtor) do enviado especial, a quem fornece os contatos e o roteiro. A mídia também recorre cada vez mais aos jornalistas nativos do país onde acontece a cobertura devido à qualidade dos seus contatos locais e ao seu baixo custo, pois as tarifas de remuneração entre locais e expatriados são diferentes.

Formados parcialmente no exterior ou tendo circulado o suficiente para conhecer as expectativas da mídia ocidental, e tendo ainda conhecimento acumulado por sua experiência como *fixer* dos repórteres estrangeiros, os profissionais locais ocupam hoje parte do mercado do laboral, incluindo trabalhos de fotografia e a televisão nos quais a barreira da língua não representa um obstáculo à criação de conteúdos. Os números publicados anualmente pela organização Repórteres Sem Fronteiras expõem esse deslocamento: o falecimento de jornalistas no contexto de guerra são, na sua imensa maioria, o de repórteres locais que trabalham principalmente para a mídia estrangeira.

A correspondência internacional é ainda afetada pelas novas formas da comunicação. Hoje em dia, alguns correspondentes usam as redes sociais para identificar fontes, verificar informações, e receber alertas: frequentemente, um acontecimento não foi ainda capturado pela mídia (inclusive local) mas já é objeto de publicações brutas e de comentários nas redes. Estas ferramentas facilitam consideravelmente o trabalho do correspondente que se liberta,

graça a eles, do tempo, das distâncias e dos contrastes (controle de estradas, interdições legais, perigos) localizando interlocutores antes de contactá-los por telefone ou internet; as redes permitem também determinar assuntos ou ângulos originais. Porém, suprimem em parte a distância geográfica algo que justificava o envio de correspondentes: a partir da redação central de um veículo de mídia, um redator especializado pode fazer o mesmo trabalho de localização dos assuntos e fontes, de seleção e de contato. Não há novidade nisso. Os especialistas sempre utilizaram seu bloco de anotações e sua agenda de telefones para compensar a distância, mas as redes sociais multiplicam as possibilidades: de Paris ou Londres, pode-se acompanhar ao vivo uma polêmica que acontece em Tel Aviv no Twitter; de Nova-York, Delhi ou Brasília, pelo Facebook, pode-se contatar fontes que presenciaram um acontecimento ou estiveram próximas dele publicando conteúdos a partir dos territórios palestinos e isso graças as funcionalidades de geolocalização das contas e das identidades online. A vigilância à distância também permite às redações centrais formular pedidos aos correspondentes que já estão nos locais dos acontecimentos.

É verdade, porém, que a correspondência não se reduz a um jornalismo do imediato. Ela é, desde sempre, um elemento importante da representação do “eu midiático”, da relação diplomática e do intercâmbio cultural. A disponibilidade de correspondentes no local dos fatos é a maneira, para um veículo, de se apresentar aos seus públicos de um jeito importante, e de informar o seu próprio ambiente político, econômico, social e cultural, e de afirmar sua presença. O correspondente é também, ainda hoje, um representante do seu país, sobretudo se ele trabalha para uma grande empresa de mídia. No início, as agências internacionais - e não faz tanto tempo - funcionavam um pouco como embaixadas. O chefe do escritório local era visto como um representante do seu país. Às vezes ele era mesmo ligado ao corpo diplomático e a fronteira entre os papéis de um jornalista que passa informações para sua mídia e a de um representante de ministério que informa sua base não era tão evidente. Ainda hoje, a abertura ou fechamento de um escritório de correspondente é uma situação sensível, tanto para o país de origem quanto para o país que recebe, pois a representação da mídia faz parte da presença diplomática no sentido amplo do termo. Ela contribui para difusão da cultura dos dois países envolvidos, da mesma maneira que as delegações culturais e econômicas oficiais.

A correspondência internacional, que há muito faz parte do jornalismo ainda é, portanto, uma questão atual. Esse dossiê da revista não aborda todos esses assuntos, ele se propõe a trazer alguns esclarecimentos fundados em estudos empíricos. Primeiramente, a partir de um retorno à época da

Guerra Fria vivida a partir da Alemanha Federal, Thomas Birkner sublinha a interpenetração dos níveis da diplomacia que exercem um Estado de uma parte e a mídia de outra parte. A análise de arquivos lhe permite mostrar a importância das atividades dos correspondentes estrangeiros cujos efeitos não se medem somente à cobertura jornalística. Interessando-se aos correspondentes estrangeiros na França, Jérémie Nicey observa ao mesmo tempo uma redução do número de escritórios de veículos de mídia no exterior e uma ampliação da área de cobertura e de suas competências. Ele se questiona sobre o desaparecimento de um modelo de organização e sua renovação sob novas formas. Pela observação da atividade dos correspondentes franceses na China e a análise da sua produção, Jiangeng Sun destaca as grandes dificuldades da mídia em cobrir um país de tamanha importância em razão dos limites impostos às suas atividades pelas autoridades chinesas e pela barreira da língua. Essa capacidade dos estrangeiros de perceber a alteridade política e cultural interessa particularmente a Margarethe Born Steinberger-Elías. Ela se pergunta como se organizam os esquemas culturais importados pelo correspondente em relação às formas locais de percepção da realidade, e se a circulação digital dos discursos é de natureza a mudar a situação. O foco nos dispositivos digitais está presente no artigo de Antonella Agostino; depois de observar os correspondentes franceses e italianos junto à União Europeia, ela conclui que a Internet não mudou fundamentalmente o trabalho dos jornalistas estrangeiros, que permanecem muito ligados às suas fontes pelos formatos tradicionais de interação. Luciane Fassarella Agnez e Dione Oliveira Moura defendem também uma certa permanência do papel do correspondente analisando a importância do mito do jornalista enviado para o exterior construção de certas representações sobre a profissão. Dessa forma, exercer a função de correspondente numa capital afastada do país de origem seria um sinal de sucesso profissional.

Os dois últimos artigos deste dossiê se apoderam do assunto de um ponto de vista mais socio-histórico. Véronique Juneau examinou os primeiros correspondentes de guerra, no decorrer da segunda metade do século XIX. Ela mostra como se constrói a sociabilidade das pessoas que escrevem e das pessoas que lutam, de como uma especialidade forja um ethos coletivo e se apodera de um espaço de legitimidade. Enfim, Tania Regina de Luca demonstra como, no fim do século XIX, a atividade dos correspondentes da imprensa brasileira no exterior contribuiu ao mesmo tempo para a evolução da paisagem midiática e para a formação da profissão com seus papéis, práticas e contratos de trabalho.



Correspondents and the Cold War

How foreign correspondents acted
during the chancellery of Helmut Schmidt
(1974-1982) in Germany and abroad

THOMAS BIRKNER

Assistant professor

University of Münster

thomas.birkner@uni-muenster.de



eaders as far back as Napoleon knew of the decisive role journalists play in diplomacy and interstate relationships – especially in times of crisis and war – and named the press the “fifth great force” in Europe (Augstein, 2004). Today the mass media are decisive in international relationships, foreign correspondents are part of the infrastructure of transnational public spheres (Wessler & Brüggemann, 2012: 82), and are considered representative of their home country. Especially with the so-called “CNN (Cable News Network) Effect”, global communication became more and more influential in foreign policy in the 1990s (Gilboa, 2000: 276; Gilboa, 2002). But still we know quite little about international diplomacy and the media before CNN.

This paper presents a case study on the role foreign correspondents played in German politics in the 1970s, a period when Chancellor Helmut Schmidt, a man with ample experience in press-related issues, governed the country (1974–1982). He continually authored articles promoting his policies and, after leaving office, became publisher of the influential German weekly *Die Zeit*. His time in office seems to be a very interesting case study through which we can examine the interactions between media and politics on the individual level.

Pour citer cet article

Référence électronique

Thomas Birkner, « “Correspondents and the Cold War ; How foreign correspondents acted during the chancellery of Helmut Schmidt (1974-1982) in Germany and abroad », *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo* [En ligne], Vol 5, n°1 - 2016, mis en ligne le 15 septembre 2016.

URL : <http://surlejournalisme.com/rev>

The paper is part of a larger project investigating Schmidt's relations and interactions with the media. Here, we will deal with concrete examples of how Schmidt communicated with foreign correspondents. The aim is to widen our understanding of the media management important politicians engage in and of the role journalists play in the field of global diplomacy. Foreign correspondents are a "*species incognita*" in international journalism research, communication and media studies (Hahn, Lönnendonker & Schröder, 2008: 11) – all the more striking given that, "[w]hile it seems daunting to analyze a profession so closely linked to the unprecedented changes in modern journalism, foreign correspondents are at the forefront of this evolution and therefore deserve more attention from media scholars and other professional observers" (Willnat & Martin, 2012: 498); especially since this is a global phenomenon (Löffelholz & Weaver, 2008; Reese, 2008; Weaver & Willnat, 2012).

THEORETICAL FRAMEWORK

While within the media, foreign correspondents were the first to be *globalized*, in the field of politics, international diplomacy had been *mediatized* later than other fields, such as election campaigning. The concept of "mediation" or "mediatization" has been established over the last decades (Altheide & Snow, 1979, 1988; Kepplinger, 2002; Couldry, 2008; Krotz, 2007, 2009; Lundby, 2009; Strömbäck, 2008; Strömbäck & Esser, 2009; Livingstone, 2009; Meyen, 2009; Marcinkowski & Steiner, 2014; Marcinkowski, 2014; Birkner, 2015; Birkner & Nölleke, 2015; Hepp, Hjarvard & Lundby, 2010; Hjarvard, 2008, 2013). Couldry and Hepp (2013: 196) differentiate between a social-constructivist and an institutional tradition and argue, that "*they have come closer to each other in recent years.*"

Especially concerning politics, mediatization was often described as an adoption of the political system to the logic of the media system (Mazoleni & Schulz, 1999; Kepplinger, 2002; Altheide, 2013), even understood as hegemony of the media (Martín-Barbero, 1987) or as politics colonialized by the media (Meyer, 2002). That limited the perspectives on the interactions between media and politics.

In this paper, media and politics are conceptualized as two separate but equal systems (Marcinkowski & Steiner, 2014). These systems follow their own logics, but need each other for fulfilling their role in modern societies. Coming from system theory, journalism can be regarded as society's "self-observation system" (Görke & Scholl

2006) while politics has the function of producing "collectively binding decisions" (Marcinkowski & Steiner, 2014: 75). In democracies, the journalists have the role of the mediator (Moraes & Adghirni, 2011) and especially political journalists act as communicators (Reinemann & Baugut, 2014). For a better understanding of the interaction of politics and media a historical perspective is unavoidable (Hepp, 2013). This paper focuses on the 1970s and early 1980s. These were times where above all foreign correspondents were regarded as political actors (Bösch & Geppert, 2008) and can be understood – somehow – as a soft power in international relations. If we are investigating the *Mediatization of Politics in History* (Wijffjes & Voerman, 2009), still the field of international diplomacy is also *terra incognita*. It is quite difficult to peak behind the curtains in diplomacy. Nowadays, media coverage "*of negotiations and summit meetings among leaders [has] transformed traditional, mostly secret, formal, professional diplomacy*" (Gilboa, 2008: 2853). In the time of Schmidt's chancellery the development of international diplomacy shifted from "secret" to "open" (Gilboa, 2000: 282) and therefore this period of time seems to be so interesting when researching foreign correspondents.

MATERIAL AND METHODOLOGY

This case study is explorative and innovative in character – and maybe a bit offside mainstream communication studies – but we know comparatively little about the concrete communication processes that exist between politicians and correspondents on the micro level of individuals. The aim is to provide some general hints on these interactions in media diplomacy. Of course, case study research (Gerring, 2007; Yin, 2014) has its limitations and this special case does not allow any generalisations. Nonetheless, it provides relevant information about the political communication of one head of government regarding his contacts and communication with journalists, especially foreign correspondents.

This study is part of a larger research project, investigating the interrelations of Helmut Schmidt and the media, supported by the Helmut and Loki Schmidt-Foundation. Thanks to the access to two important archives – the private archives of Helmut Schmidt in his private house in Hamburg (AHS) and the Archiv der sozialen Demokratie (AdsD) of the Friedrich-Ebert-Stiftung of the German Social Democratic Party – it has been possible to determine how interpersonal communication between the head of the German government and some foreign correspondents really worked. Therefore, we combined

document analysis and qualitative interviews with historical analysis in media and communication research (Berger, 2011). Of course, this single-outcome study (Gerring, 2006) of a unique case (Stake, 1995: 1-15) has its limitations and lacks possible generalization but is in itself relevant as it helps to understand how one head of government interacted with the media.

Central to the empirical research presented in this paper is a qualitative analysis of the documents found in the archives (Mason, 2002: 103-119; Mayring, 2002: 46-50), especially letters from journalists written to Helmut Schmidt and his replies. On the basis of these documents, the paper develops a model of possible relations and interactions between politicians and journalists concerning foreign relations. The analysis of the secret and private correspondence of the German Chancellor with journalists in general and especially foreign correspondents, as well as interviews with Schmidt and the former foreign correspondent Gerd Ruge, shed some light on the “social interaction” (Hepp & Hasebrink, 2013) between politicians and journalists and contributes to the research of the interaction of media and politics in the field of foreign diplomacy on the micro level of individual communication.

HELMUT SCHMIDT

Besides a very impressive, two-volume biography by Harmut Soell (2004, 2008), some journalists (Carr, 1985; Schwelien, 2003; Sommer, 2010) contributed to our knowledge about Helmut Schmidt. He was born in the winter of 1918 shortly after World War I ended. One of the few rules he remembers from his parents’ home was that children do not read newspapers (Schmidt, 1992: 193). Concerning his media-biography we can state that he suffered under the propaganda of the Nazis. Shortly after the end of World War II Schmidt started to write in smaller newspapers for the social democrats in his hometown Hamburg. From these experiences in the late 1940s and early 1950s, Schmidt had obtained a quite good understanding of journalistic working routines as well as a keen and growing interest in journalistic expertise (Birkner, 2014). As early as the 1960s, although he was not yet in power in Bonn, Helmut Schmidt began to visit with Joachim Schwelien in Washington, D.C., where Schwelien was a correspondent for the main German TV station, *ARD*, covering American politics (Schwelien, 2003: 61). With his book *Defense or Retaliation* Schmidt (1962) had become known in the United States and had keen interest in American democracy and in political developments abroad.

Schmidt was one of those who criticized the lack of transparency that typified the years immediately following World War II in German politics under governments headed by Chancellor Konrad Adenauer (Birkner, 2013a). Schmidt aimed to promote an open communicative policy in government, with German and foreign journalists alike. When he became the fifth Chancellor of the Federal Republic of Germany in 1974, his time in office was dominated by the worldwide economic crisis of the 1970s and the fight against far-left terrorism in Germany, which was supported by Palestinian groups. The most important time of terrorist attacks in autumn 1977, the so-called “Deutsche Herbst”, was very intense, also in relations between politics and the press. In this crucial crisis the journalists collaborated with the government, even though the media were not given all the information (Schmidt, in an interview with the author, January 6, 2011). That might be due to the fact that private broadcasting had not yet started in Germany.

Although his strategic communication with the media in times of crisis was successful, Schmidt began to recognize the negative consequences of the mediatization of politics, especially the influences of television on politicians (Birkner, 2013b). In 1978, he had the idea of instituting one TV-free day per week in Germany (Schmidt, 1978). Nevertheless he continued his good personal relations with some journalists. Perhaps not surprisingly, one of the first biographies of Schmidt was written by a foreign correspondent. Jonathan Carr had been in Bonn since 1965 for the *Financial Times* and published in 1985 his book *Helmut Schmidt: Helmsman of Germany* (Carr, 1985). The copy of the book included in Schmidt’s private archive bears a personal signature from Carr, which reads: “*With respect for the past and all best wishes for the future*”.

Schmidt was voted out of office on October 1, 1982. Leaving office was not too difficult, as he was offered the publisher’s position of the influential weekly, *Die Zeit*, published in his hometown where he would be a colleague of his good friend, Marion Gräfin Dönhoff. In our interview, Schmidt stated that he felt lucky and thankful for this opportunity (Schmidt in an interview with the author, January 6, 2011); he has held this position from May 1, 1983 until his death in 2015. Although he largely ignores television, radio and the Internet, he read up to eight newspapers a day, including the *Herald Tribune* and the *Financial Times* (Schmidt in an interview with the author, January 6, 2011). He has always had respect for brilliant thinkers and analysts in the media. When he wrote about journalists in his book *Weggefährten* [*Companions*], he considered in particular James

“Scotty” Reston of the *New York Times* and the well-known author of *Public Opinion*, Walter Lippmann, to be statesmen (Schmidt, 1996: 221).

FOREIGN CORRESPONDENTS

Foreign news dominated the earliest newspapers in the 17th century and, since the end of the 19th century, it became increasingly common for larger publishing houses to maintain their own networks of correspondents in the economic and political centres of the world: “*American journalists were, in the early decades of this century, the first to interview the pope, the first to interview British cabinet officers, the first to interview German ministers*” (Schudson, 1991: 437; Birkner, 2012a).

As sources of information and means of communication, foreign correspondents exerted a strong influence on the fates of nations and governments. Against the widespread idea that nowadays “foreign correspondents are doomed to disappear” (Archetti, 2013: 847), the importance of foreign reporting in the early 21st century is likely greater than ever (Scherer, Tiele, Haase, Hergenröder, & Schmid, 2006: 201). Regardless some exceptions (Cassara, 2002; Hannerz, 2005; Hohenberg, 1964) we “still know relatively little about” foreign journalists (Willnat & Martin, 2012: 499). There have been interesting investigations, however, in the fields of the profile (Junghanns & Hanitzsch, 2006), the role (Hahn, Lönnendönker, & Schröder, 2008) and the working conditions (Kopper, 2006) of German foreign correspondents and the political dimensions of their work (Hafez, 2002; Domeier & Happel, 2014). Current studies in Germany on foreign correspondents have concentrated on times of extreme crisis, focused on actual problems (Weichert & Kramp, 2011) or sought to deal with historic topics such as the Third Reich (Herzer, 2012; Zacher, 2013).

The new German democratic beginning post 1945 was overshadowed by the Iron Curtain. Foreign correspondents were quite critical in discussing the German government, while in German journalism – as in all relevant parts of contemporary German society – Nazi-era people were still around. That changed with the so called “45ers” (Hodenberg, 2006), a generation of journalists who had had positive experiences with the Allies and were poised to become the first German journalists to really engage in investigative journalism. One such individual was Klaus Bölling, who had worked as an editor for the *Berliner Tagesspiegel*, as head of the ARD-Studio Washington, as chief editor for the public broadcasting station NDR, and as Director of *Radio Bremen*. Both NDR and *Radio Bremen* are

regional broadcasting units of the *Arbeitsgemeinschaft der öffentlich-rechtlichen Rundfunkanstalten der Bundesrepublik Deutschland* (ARD). The ARD was built up after World War II as a decentralised version of the British BBC and can be regarded the birthplace of political TV in Germany. Schmidt had always been a man of the printed word but appreciated the information programs provided by the ARD as highly important for the German democracy (Birkner, 2014). Journalists like Bölling and Ruge were part of the program in these years.

When Bölling became the spokesman for the Helmut Schmidt government in 1974, he had his own experiences as a foreign correspondent to draw upon and was very cooperative with the correspondents based in Bonn. For example Moszczenski (1982: 179), in Bonn on behalf of the Polish *Trybuna Ludu*, stated that he often worked with background information from the Bölling office, as did Motokazu Funyu (1982: 199), writing for the Japanese *Yomiuri Shimbun*.

Researchers working in the fields of communication science and journalism in those years noted that foreign correspondents were more than just journalists. They were representatives of their home country (Dovifat & Wilke, 1976: 23-26) and that TV journalists in particular had an outsized impact on the formation of the image of the country they reported from in their home country (Neudeck, 1977: 26-28). In this international context it is important to remember that, within the final act of the *Conference on Security and Cooperation in Europe*, from August 1, 1975 – the so called Helsinki Declaration – the signing states explicitly promised the improvement of working conditions for journalists (Loth, 1998). The Iron Curtain was effectively dividing Germany and the two German states belonged to the two respective systems. Therefore Germany was a special and unique environment for foreign journalists.

RESEARCH FINDINGS

Willnat and Martin (2012: 501) have noted that “[n]o systematic surveys of U.S. foreign correspondents were done between 1967 and 1992”. According to Fischer (1982: 35), there were 385 accredited foreign journalists in Bonn and in West Berlin in 1981; 320 of them were organised into the Foreign Press Club in Bonn (Jaura, 1982: 55): “*For diplomats and journalists trying to find out what was really happening in Bonn, or more interestingly what was likely to happen next, the Chancellery became more important than it had been since Adenauer’s time.*” (Carr, 1985: 109)

As Chancellor, Helmut Schmidt had good contacts with foreign correspondents and the German media, especially with the weekly *Die Zeit* in his hometown of Hamburg. In 1975, Theo Sommer, then chief editor of *Die Zeit*, wrote to him to ask if Schmidt had read the *New York Times* article by John Hersey, who had spent a week at the side of President Gerald Ford. Sommer went on to ask whether Schmidt could envision a similar story to appear in *Die Zeit* and to note that he already had the journalist for such a portrait in mind – Nina Grunenberg (letter from Sommer to Schmidt, June 2, 1975, AdsD, 1/HSAA010631). Schmidt replied that the Hersey article was an impressive piece of journalism and agreed to allow Grunenberg to accompany him for a period of four days (letter from Schmidt to Sommer, June 18, 1975, AdsD, 1/HSAA010631). The result was a personal portrait of the Chancellor that was published over a period of four weeks, appearing as four long-form articles in *Die Zeit*. Along with information about the day-to-day work of the German Chancellor, the published article also gave the reader information about how Schmidt talked with foreign correspondent Peter Jenkins, in Bonn writing for *The Guardian*, when he came to interview Schmidt (Grunenberg, 1975).

The same day Sommer wrote the letter in which he asked Schmidt to agree to Grunenberg's piece he wrote a second letter reporting to Schmidt on a conversation he had had with the Soviet ambassador, Valentin Falin, because he felt that the information he got ought to be given directly to Schmidt (letter from Sommer to Schmidt, June 2, 1975, AdsD, 1/HSAA010609). This second letter shows that, on certain occasions, journalists could act as special channels for political communication when other means of communication were perhaps not possible.

These examples demonstrate concrete forms of social interaction that existed between Chancellor Schmidt and journalists in Bonn. Unpublished sources from the Schmidt Archives offer further insight into other forms of communication, especially with German correspondents working in the capitals of the world powers of the time, the United States of America, the USSR, and also China.

The German situation – in central Europe and on the frontline between the two superpowers, the United States of America and the Soviet Union, with their allies organised into NATO and under the Warsaw Pact, respectively – was quite complicated. The Federal Republic of Germany had little room in which to manoeuvre when it came to international relations but, in order to have at least some freedom of action, it was imperative for the governments to

have reliable information. An understanding of the policy of the Soviet Union toward the West and the policy of the United States toward the East was therefore vitally important.

Schmidt was elected Chancellor on May 16, 1974. Only a few days later he received a letter from Gerd Ruge, a new correspondent for the German newspaper *Die Welt*, based in China, about secret talks being held there (letter to Helmut Schmidt, June 26, 1974, AdsD, 1/HSAA010608). Ruge had been the first correspondent for the German public broadcasting union ARD to be stationed in Moscow in the late 1950s. He was in Moscow in 1955 with the first German Chancellor after World War II, Konrad Adenauer and, together with a Russian colleague, had the idea that the two countries should exchange not only diplomats but journalists as well (Ruge, 2008: 303). Hodenberg (2006: 248) refers to him as one of the “45ers”. In the summer of 1956, he began his work on the other side of the Iron Curtain. The working conditions were very difficult and he and his wife suffered under the permanent observation of the Soviet Secret Service (Gerd Ruge in an interview with the author, August 29, 2012).

Ruge was the one who smuggled the first English copies of *Doctor Zhivago* to its author Boris Pasternak in the Soviet Union, where his work was prohibited (Ruge, 2013: 137; e.g. Metger, 2014: 445). In 1959, Ruge was expelled from the USSR and returned to Germany but nearly immediately went to Washington as a correspondent for the ARD. At a certain point in his career he was disappointed by the bureaucratic behaviour of the ARD and at the same time had become very interested in China. He travelled there in 1973 as the Beijing correspondent for the conservative newspaper *Die Welt*. He knew some Chinese diplomats and correspondents through his connections in Bonn. The Chinese were interested in German foreign policy and Ruge became somewhat of an expert for them. His contacts helped him acquire information that other foreign journalists could not access. He remembers that he was sometimes used as a means of communication between German politicians and their Chinese counterparts, a special channel (Gerd Ruge in an interview with the author, August 29, 2012).

From talks held with Schmidt before he became Chancellor, Ruge had gotten the impression that Schmidt was interested in what he had to say (Gerd Ruge in an interview with the author, August 29, 2012). In the concrete case of the aforementioned letter, he had promised not to circulate the information but regarded it as likely being of some great interest for the German Chancellor (letter from Ruge

to Schmidt, June 26, 1974, AdsD, 1/HSAA010608). He remembers a number of cases in which he gave information he had acquired in Beijing to Schmidt (Gerd Ruge in an interview with the author, August 29, 2012).

He continued with this practice upon returning to Moscow in 1977. The circumstances had changed and contacts with scientists from the political institutes were more common. Journalists had been part of the new détente since 1969 (Metger, 2014). Ruge wrote to Schmidt about the current situation (letter from Ruge to Schmidt, October 30, 1977, AHS). What he remembers most strongly about his correspondence with Schmidt was the fact that the Chancellor was not only interested in information but in Ruge's judging of the situation (Ruge in an interview with the author, August 29, 2012). He had been there for only four weeks and provided Schmidt with his first impressions (letter from Ruge to Schmidt, October 30, 1977, AHS).

1977 was the year of the before mentioned terrorist attacks against the West German state, culminating with the hijacking of a German airplane by Palestinian terrorists to Somalia. When German special police forces rescued the hostages in Mogadishu, Schmidt was at that moment one of the most respected politicians across the world for his management of the crisis. The correspondent Ruge wrote that Schmidt's standing in Moscow was also very high, far higher than one might have guessed based only on the Soviet press – and that not only because of his handling of the terrorist threat. Since Jimmy Carter had been elected as President of the United States, relations between the two blocs were becoming increasingly unstable but Schmidt was seen as a guarantor of stability (letter from Ruge to Schmidt, October 30, 1977, AHS). Helmut Schmidt answered very kindly and was thankful for Ruge's description of the situation (letter from Schmidt to Ruge, November 11, 1977, AHS).

Six months later, ahead of a visit to Bonn by Leonid Brezhnev – then General Secretary of the Central Committee (CC) of the Communist Party of the Soviet Union (CPSU) – Ruge again wrote to Schmidt to stress that many of his sources had on several occasions mentioned a meeting in 1973 between Brezhnev and Schmidt, then German Finance Minister. All agreed that Brezhnev was still touched by the emotional exchange of terrible war experiences he and Schmidt had shared (letter from Ruge to Schmidt, April 15, 1978, AHS). In Ruge's original letter, Schmidt marked the respective paragraph with a green pen and the word "agree". Ruge recommended that Schmidt should keep that in mind and that this emotional aspect could play a role

during Brezhnev's visit to Bonn (letter from Ruge to Schmidt, April 15, 1978, AHS). Again it is obvious that Ruge was presenting not only facts but also his evaluation of the situation in Moscow. Schmidt was grateful for the information and for the hints from Ruge (letter from Schmidt to Ruge, April 25, 1978, AHS). He confirmed that he had had a "good personal contact" with Brezhnev in 1973 and agreed that Brezhnev's war experiences were a strong influence on his willingness to seek peace and a détente. The tone between Chancellor Schmidt and the foreign correspondent Ruge was professional yet friendly, not too close but not overly distant.

Reliable information from correspondents about the often completely inaccessible Communist states of China and the Soviet Union was indispensable for Schmidt – and so were reliable information from and about the foreign policy of the USA. With the change in the United States' administration from Gerald Ford to Jimmy Carter, who took office on January 20, 1977, the policy toward the Soviet Union changed as well. Schmidt (1987: 222-229) was quite sceptical from the beginning about Carter as politician. In *Newsweek* (October 18, 1976), he was quoted during the election campaign in America as saying that he had "great personal feeling" for Ford but could say nothing – "neither positive nor negative" – about Carter.

In this situation Schmidt's open talks with foreign journalists in Bonn very nearly morphed into a disaster. One evening after Carter's inauguration, Schmidt was chatting with *New York Times* journalists Craig R. Whitney and Leonard Silk in a restaurant in Bonn (Wiegrefe, 2005: 90); the following day, Silk (1977: 2) wrote in the *New York Times* that Schmidt considered Carter's speech as eloquent but "lacking in clear direction". Whitney (1977), meanwhile, repeated that Schmidt had hoped to see Ford re-elected. The damage was done and Schmidt received a letter from the *New York Times*, which read in part as follows: "Nothing could have been further from my mind than to provoke an artificial crisis between the West German Government and the new American Administration" (letter from Whitney to Schmidt, January 25, 1977, AHS).

Schmidt needed to know how much damage had actually been done and he turned for that information to journalists and friends who were then travelling the United States. One of his closest friends was the publisher of *Die Zeit*, Marion Gräfin Dönhoff. They had known each other for a long time and had exchanged innumerable letters, many of them handwritten and full of personal statements and observations about politics. On this occasion, she wrote him some "keywords" after delivering talks at Harvard

University, in New York and in Washington, D.C. in February 1977, describing her impressions of the great deal of activity and confusion that typified Washington at the time. She had also had the opportunity to speak with Zbigniew Brzezinski, then Security Advisor to President Carter, who cited Carter as saying the following in regards to Schmidt: “*I like this guy. I think we will fight together, but I will get along well with him*”.

She asked whether she would be allowed to pass this quote along to Schmidt and Brzezinski agreed, adding that the things Schmidt had said during the election campaign had genuinely offended Carter (letter from Dönhoff to Schmidt, March 4, 1977, AHS). Here Dönhoff worked as a special communication channel engaged in the practicing of diplomacy between Washington and Bonn. On this occasion, Dönhoff wrote to Schmidt’s private address and not to his office in Bonn. The tone of the letters is very personal, as it was in most of the letters the two exchanged, for instance having been written “*from Marion*” and “*to Helmut*”.

The next letter from her was addressed to the office of the German Chancellor in Bonn. The issue was still her US tour and she reported on the “new spirits and the old values” that had the Germans so sceptical (letter from Dönhoff to Schmidt, May 11, 1977, AHS). Dönhoff attached a letter from George Kennan of Princeton University, whose expertise Schmidt was interested in. In his response, Schmidt expressed his thanks not only for the letter from Kennan and the information given by Dönhoff but also for her engagement in explaining German policy to important American thinkers on the East Coast (letter from Schmidt to Dönhoff, July 7, 1977, AHS). She was, in short, acting as a diplomat. Perhaps the things Kennan wrote about the “reduction of armaments” and “reciprocal measures” (letter from Kennan to Dönhoff, April 24, 1977, AHS) might have inspired Schmidt to deliver his so-called “London speech” in late 1977, the same speech in which he introduced his thoughts about the future of NATO’s defence strategy in Europe. Marion Gräfin Dönhoff played a decisive role later in 1982 and into 1983, when Schmidt changed sides and went from politics to journalism. For him, of course, it was the same side. In our interview, he stated that his work as a publisher has always been political in nature (Schmidt in an interview with the author, January 6, 2011).

Another friend of Schmidt’s was journalist Conrad Ahlers, who also wrote about his impressions following a trip to the United States. Schmidt knew Ahlers from their time spent studying at Hamburg University after World War II.

They both had survived prosecution by the state in the so called *Spiegel* Affair in the 1960s (Birkner, 2012b). Ahlers had been the spokesman of Schmidt’s predecessor Willy Brandt and in 1977 was working for the *Hamburger Morgenpost*, a Hamburg newspaper broadly aligned with the Social Democrats, while simultaneously serving as a member of the German parliament. In April 1977, he wrote to Schmidt in a very friendly tone but one that seemed entitled in a most unconventional way (Dear Mr. Chancellor), to say that everyone he had spoken with in Washington was sure that Carter desired good relations with Schmidt and Germany (letter from Ahlers to Schmidt, April 28, 1977, AHS).

In his similarly friendly answer, Schmidt agreed with Ahlers’ assessment that German-American relations were in good shape and that – despite some worries in the media – his first bilateral meeting with Carter had been very positive (letter from Schmidt to Ahlers, May 5, 1977, AHS). We can see from the letters journalists wrote to Schmidt that also in German-American relations journalists played an important role.

DISCUSSION AND CONCLUSION

The interactions between politics and media work as interrelations between different social systems within our societies. In the time period under research in this study, we cannot identify any predominance of one system over the other. On the micro level of the individual, the interrelations between politicians and journalists are institutionalised in modern democracies: “*Politicians need the news media to get their message across and to reach out to voters and colleagues. The political journalist needs to know what is going on in the world of politics, needs this information fast, and prefers to have it first-hand*” (Van Dalen & Van Aelst, 2012: 514-515).

The letter as “classical” medium of interpersonal communication played a decisive role in the processes of “social interaction” between politicians and journalists. Therefore, we can conclude that in the period of time investigated here, the media, journalists and especially foreign correspondents have played decisive roles in the foreign policies of the German Chancellor. In office, however, Schmidt was aware of negative influences of television and fought against the implementation of private TV. And shortly after leaving office, Schmidt criticized the mediatization of diplomacy – for example when he stated in *Newsweek*, (May 30, 1983: 68) about the ninth G7 summit in Williamsburg (USA): “*The*

press has taken over. Three thousand journalists, it's ridiculous. This almost inevitably forces world leaders to talk to the press. They will not address their counterparts on the other side of the table. I would exclude the press. The summits have become media festivals.”

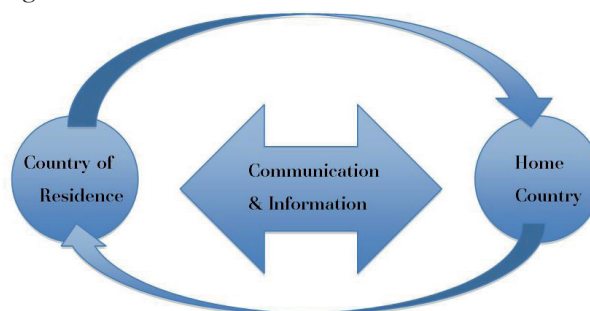
Schmidt already anticipated the upcoming “teledemocracy” (Gilboa, 2000: 276), although the “CNN Effect” came up later in Germany. He knew how to use the media for political purposes but considered that certain aspects of political work should remain free from permanent media coverage.

A statesman such as Schmidt, one experienced in journalism, and acknowledged the role of the media in modern society. Long-term studies on the mediatization of politics have not indicated any negative effects concerning Schmidt's term in office (Kepplinger, 2002; Reinemann & Wilke, 2007). He used his contacts outside of the traditional diplomatic channels to acquire information he could hardly have otherwise obtained. We can state, however, that media diplomacy (Cohen, 1986; Gilboa, 2008) can trace its beginnings as far back as the 1980s.

In most cases, the head of the German government not only received information but also interpretation and assessment. That corresponds with the research findings of Willnat and Weaver (2003; Willnat & Martin, 2012). Working out from the concrete case of Schmidt, a model for the different methods and forms of communication that exist between single persons in politics on the one hand and foreign correspondents on the other can be presented as a result of this analysis (see Figure 1):

- Correspondents of the home country act as sources of information while working in their respective country of residence;
- Correspondents of the home country act as a means of communication with the government, journalists or intellectuals in their respective country of residence;
- Correspondents of foreign media in the country act as sources of information about their home country; and
- Correspondents of foreign media in the country act as a means of communication with the government, journalists or intellectuals in their respective country of residence.

Figure 1



Of course, additional research is still needed, as “[o]verall, the number of studies on foreign journalists is surprisingly small and indicates a gap in the academic literature on professional journalism” (Willnat & Martin 2012: 504).

Kepplinger (2007: 20) stated: “From an academic point of view, it is clearly better to get some information, however small, rather than not at all.” This study tries to contribute to a better understanding of the complex process of interpersonal communication between politics and media and represents only a starting point for further research. In addition to this case study on the fifth German Chancellor, other heads of states of other countries and in other epochs should be investigated to provide a more complete picture of the important role of foreign correspondents in international politics, comparing the differences and similarities grounded in various media systems (Hallin & Mancini, 2004; Brüggemann, Engesser, Büchel, Humprecht, & Castro, 2014).

Acknowledgments

The Helmut and Loki Schmidt-Foundation supported this research project.

BIBLIOGRAPHY

- Altheide, D. L., Snow, R. P., 1979, *Media Logic*, Beverly Hills, CA, Sage.
- Altheide, D. L., Snow, R. P., 1988, "Toward a Theory of Mediation", *Communication Yearbook*, vol. 11, pp. 194-223.
- Altheide, D. L., 2013, "Media Logic, Social Control, and Fear", *Communication Theory*, vol. 23, n°3, pp. 223-235.
- Archetti, C., 2012, "Which Future for Foreign Correspondence? London foreign correspondents in the age of global media", *Journalism Studies*, vol. 13, n°5, pp. 847-856.
- Augstein, F., 2004, "Fünfte feindliche Großmacht. Joseph von Görres, 1776-1848", in Langenbacher, W. R., Jakobs, H.-J. (Eds.), *Das Gewissen ihrer Zeit. Fünfzig Vorbilder des Journalismus*, Wien, Picus, pp. 47-51.
- Berger, A. A., 2011, *Media and Communication Research Methods*, Thousand Oaks, CA, Sage.
- Birkner, T., 2012a, *Das Selbstgespräch der Zeit. Die Geschichte des Journalismus in Deutschland 1605-1914*, Köln, Halem.
- Birkner, T., 2012b, "Vaterlandsverräter? Presseverteidiger! Die Rolle Helmut Schmidts in der Spiegel-Affäre", in Ludwig, J., Lilienthal, W., Weichert, S., Schulz-Schaeffer, R. (Eds.), *Die Spiegel-Affäre 1962*, Hamburg, URL: <http://www.spiegel-affaere.de/pressefreiheit/vaterlandsverrater-presseverteidiger/>.
- Birkner, T., 2013a, "Politiker und Publizist – Helmut Schmidt als Akteur und Kritiker von Medialisierung", *Studies in Communication | Media (SCM)*, vol. 2, n°1, pp. 39-66.
- Birkner, T., 2013b, "Strategie Schmidt. Strategische Kommunikation in Politik und Publizistik am Beispiel Helmut Schmidt", in Röttger, U., Gehrau, V., Preusse, J. (Eds.), *Strategische Kommunikation. Umriss und Perspektiven eines Forschungsfeldes*, Wiesbaden, Springer VS, pp. 151-172.
- Birkner, T., 2014, *Mann des gedruckten Wortes. Helmut Schmidt und die Medien*, Bremen, Edition Temmen.
- Birkner, T., 2015, "Mediatization of Politics. The Case of the former German Chancellor Helmut Schmidt", *European Journal of Communication*, vol. 30, n°4, pp. 1-16, DOI: 10.1177/0267323115582150.
- Birkner, T., Nölleke, D., 2015, "Soccer Players and Their Media-related Behavior: A Contribution on the Mediatization of Sports", *Communication & Sport*, Online first, pp. 1-18, DOI: 10.1177/2167479515588719.
- Bösch, F., Geppert, D. (Eds.), 2008, *Journalists as Political Actors – Transfer and Interactions between Britain and Germany since the late 19th Century*, Augsburg, Wißner.
- Brüggemann, M., Engesser, S., Büchel, F., Humprecht, H., Castro, L., 2014, "Hallin and Mancini Revisited: Four Empirical Types of Western Media Systems", *Journal of Communication*, vol. 64, n°6, pp. 1037-1065.
- Carr, J., 1985, *Helmut Schmidt: Helmsman of Germany*, London, Weidenfeld and Nicolson.
- Cassara, C., 2002, "Foreign correspondence", in Sloan, W. D., Parcell, L. M. (Eds.), *American Journalism. History, principles, practices*, Jefferson, NC/London, McFarland, pp. 248-257.
- Cohen, Y., 1986, *Media Diplomacy. The Foreign Office in the Mass Communications Age*, London, Frank Cass.
- Couldry, N., 2008, "Mediatization or Mediation? Alternative understandings of the emergent space of digital storytelling", *New Media & Society*, vol. 10, n°3, pp. 373-391.
- Couldry, N., Hepp, A., 2013, "Conceptualizing Mediatization: Contexts, Traditions, Arguments", *Communication Theory*, vol. 23, n°3, pp. 191-202.
- Domeier, N., Happel, J. (Eds.), 2014, "Auslandskorrespondenten: Journalismus und Politik 1900-1970", *Zeitschrift für Geschichtswissenschaft*, vol. 62, n°5.
- Dovifat, E., Wilke, J., 1976, *Zeitungslehre II: Redaktion – Die Sparten – Verlag und Vertrieb – Wirtschaft und Technik – Sicherung der öffentlichen Aufgabe*, Berlin, Walter de Gruyter & Co, 6. Aufl.
- Fischer, H.-D., 1982, "Akkreditierte Journalisten als Vermittler der Weltpolitik. Entwicklung, Funktion und Problematik der Auslandsberichterstattung im internationalen Kommunikationssystem", in Fischer, H.-D. (Ed.), *Auslandskorrespondenten in der Bundesrepublik Deutschland. Status, Aufgaben und Arbeitsprobleme professioneller Auslandsberichtersteller in Bonn*, Düsseldorf, Droste, pp. 15-53.
- Funyu, M., 1982, "Yomiuri Shimbun (Tokio)", in Fischer, H.-D. (Ed.), *Auslandskorrespondenten in der Bundesrepublik Deutschland. Status, Aufgaben und Arbeitsprobleme professioneller Auslandsberichtersteller in Bonn*, Düsseldorf, Droste, pp. 193-200.
- Gerring, J., 2006, "Single-Outcome Studies: A Methodological Primer", *International Sociology*, vol. 21, n°5, pp. 707-34.
- Gerring, J., 2007, *Case Study Research. Principles and Practices*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Gilboa, E., 2000, "Mass Communication and Diplomacy: A Theoretical Framework", *Communication Theory*, vol. 10, n°3, pp. 275-309.
- Gilboa, E., 2002, "Global Communication and Foreign Policy", *Journal of Communication*, vol. 52, n°4, pp. 731-748.
- Gilboa, E., 2008, "Media Diplomacy", in Donsbach, W. (Ed.), *The International Encyclopedia of Communication*, vol. 7, Oxford, UK and Malden, MA, Wiley-Blackwell, pp. 2852-2857.
- Görke, A., Scholl, A., 2006, "Niklas Luhmann's Theory of Social Systems and Journalism Research", *Journalism Studies*, vol. 7, n°4, pp. 644-655.
- Grunenberg, N., 1975, Oct. 31, "Beim Kanzler sitzt der liebe Gott im Detail", *Die Zeit*, n°45, URL: <http://www.zeit.de/1975/45/beim-kanzler-sitzt-der-liebe-gott-im-detail>.
- Hafez, K., 2002, *Die politische Dimension der Auslandsberichterstattung*, Baden-Baden, Nomos.
- Hahn, O., Lönnendonker J., Schröder, R. (Eds.), 2008, *Deutsche Auslandskorrespondenten. Ein Handbuch*, Konstanz, UVK.

- Hallin, D., Mancini, P., 2004, *Comparing Media Systems. Three models of media and politics*, New York, Cambridge University Press.
- Hannerz, U., 2005, *Foreign News. Exploring the World of Foreign Correspondents*, Chicago, University of Chicago Press.
- Hepp, A., 2013, "Mediatisierung von Kultur: Mediatisierungsgeschichte und der Wandel der kommunikativen Figuren mediatisierter Welten", in Hepp, A., Lehmann-Wermser, A. (Eds.), *Transformationen des Kulturellen. Prozesse des gegenwärtigen Kulturwandels*, Wiesbaden, Springer VS, pp. 179-199.
- Hepp, A., Hasebrink, U., 2013, "Human Interaction and Communicative Figurations. The Transformation of Mediatized Cultures and Societies", *Communicative Figurations | Working Paper | No. 2*, URL: http://www.kommunikative-figurationen.de/fileadmin/redak_kofi/Arbeitspapiere/CoFi_EWP_No-2_Hepp_Hasebrink.pdf.
- Hepp, A., Hjarvard, S., Lundby, K., 2010, "Mediatization – Empirical Perspectives: An Introduction to a Special Issue", *Communications*, vol. 35, n°3, pp. 223-228.
- Herzer, M., 2012, *Auslandskorrespondenten und auswärtige Pressepolitik im Dritten Reich*, Köln/Weimar/Wien, Böhlau.
- Hjarvard, S., 2008, "The Mediatization of Society: A Theory of the Media as Agents of Social and Cultural Change", *Nordicom Review*, vol. 29, n°2, pp. 105-134.
- Hjarvard, S., 2013, *The Mediatization of Culture and Society*, London, Routledge.
- Hodenberg, C. v., 2006, *Konsens und Krise. Eine Geschichte der westdeutschen Medienöffentlichkeit 1945-1973*, Göttingen, Wallstein.
- Hohenberg, J., 1964, *Foreign correspondence. The great reporters and their times*, New York/London, Columbia University Press.
- Jaura, R., 1982, "Aufgaben und Aktivitäten des Vereins der ausländischen Presse in der Bundesrepublik Deutschland", in Fischer, H.-D. (Ed.), *Auslandskorrespondenten in der Bundesrepublik Deutschland. Status, Aufgaben und Arbeitsprobleme professioneller Auslandsberichterstatter in Bonn*, Düsseldorf, Droste, pp. 55-64.
- Junghanns, K., Hanitzsch, T., 2006, "Deutsche Auslandskorrespondenten im Profil", *Medien und Kommunikationswissenschaft*, vol. 54, n°3, pp. 412-429.
- Kepplinger, H. M., 2002, "Mediatization of Politics: Theory and Data", *Journal of Communication*, vol. 52, n°4, pp. 972-986.
- Kepplinger, H. M., 2007, "Reciprocal Effects: Toward a Theory of Mass Media Effects on Decision Makers", *The Harvard International Journal of Press/Politics*, vol. 12, n°3, pp. 3-23.
- Kopper, G. G. (Ed.), 2006, *How are you, Mr. President?: Nachrichtenarbeit, Berufswirklichkeit und Produktionsmanagement an Korrespondentenplätzen deutscher Medien in den USA*, Berlin, Vistas.
- Krotz, F., 2007, "The Meta-Process of 'Mediatization' as a Conceptual Frame", *Global Media and Communication*, vol. 3, n°3, pp. 256-260.
- Krotz, F., 2009, "Mediatization: A Concept With Which to Grasp Media and Societal Change", in Lundby, K. (Ed.), *Mediatization. Concepts, Changes, Consequences*, New York, Peter Lang, pp. 205-223.
- Livingstone, S. M., 2009, "On the Mediation of Everything", *Journal of Communication*, vol. 59, n°1, pp. 1-18.
- Löffelholz, M., Weaver, D., 2008, *Global Journalism Research. Theories, Methods, Findings, Future*, Oxford, UK, Blackwell.
- Loth, W., 1998, *Helsinki, 1. August 1975. Entspannung und Abrüstung*, München, dtv.
- Lundby, K. (Ed.), 2009, *Mediatization: Concept, Changes, Consequences*, New York, NY, Lang.
- Marcinkowski, F., 2014, "Mediatization of politics: Reflections on the state of the concept", *Javnost – The Public*, vol. 21, n°2, pp. 5-22.
- Marcinkowski, F., Steiner, A., 2014, "Mediatization and Political Autonomy: A Systems Approach", in Esser, F., Strömbäck, J. (Eds.), *Mediatization of Politics. Understanding the Transformation of Western Democracies*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, pp. 74-89.
- Martín-Barbero, J., 1987, *De los medios a las mediaciones*, Mexico, Gustavo Gili.
- Mason, J., 2002, *Qualitative Researching*, London, Sage, 2nd ed.
- Mayring, P., 2002, *Qualitative Sozialforschung*, Weinheim, Beltz, 5th ed.
- Mazzoleni, G., Schulz, W., 1999, "Mediatization of Politics: A Challenge for Democracy?", *Political Communication*, vol. 16, n°3, pp. 247-261.
- Meyen, M., 2009, "Medialisierung", *Medien und Kommunikationswissenschaft*, vol. 57, n°1, pp. 23-38.
- Meyer, T., 2002, *Media Democracy: How the Media colonize politics*, Cambridge, Polity.
- Metger, J., 2014, "Jenseits der Berichterstattung: Die Moskau-Korrespondenten als politische Akteure im Ost-West-Konflikt", *Zeitschrift für Geschichtswissenschaft*, vol. 62, n°5, pp. 437-448.
- Moraes, F. M., Adghirni, Z. L., 2011, "Journalism and Democracy: The Role of the Mediator", *Revista da Associação Nacional dos Programas de Pós-Graduação em Comunicação | E-compós*, vol. 14, n°2, pp. 1-15.
- Moszczenki, J., 1982, "Trybuna Ludu (Warschau)", in Fischer, H.-D. (Ed.), *Auslandskorrespondenten in der Bundesrepublik Deutschland. Status, Aufgaben und Arbeitsprobleme professioneller Auslandsberichterstatter in Bonn*, Düsseldorf, Droste, pp. 173-180.
- Neudeck, R. (Ed.), 1977, *Den Dschungel ins Wohnzimmer. Auslandsberichterstattung im bundesdeutschen Fernsehen*, Frankfurt am Main, Haus der Evangelischen Publizistik.
- Nitz, P., 2008, "Stereotypes, Images und Nationenbilder in der Auslandsberichterstattung", in Hahn, O., Lönnendonker, J., Schröder, R. (Eds.), *Deutsche Auslandskorrespondenten. Ein Handbuch*, Konstanz, UVK, pp. 64-79.
- Reese, S. D., 2008, "Theorizing a Globalized Journalism", in Löffelholz, M., Weaver, D. (Eds.), *Global Journalism*

- Research: Theories, Methods, Findings, Future*, Oxford, UK, Blackwell, pp. 240-252.
- Reinemann, C., Wilke, J., 2007, "It's the Debates, Stupid! How the Introduction of Televised Debates Changed the Portray of Chancellor Candidates in the German Press, 1949-2005", *The Harvard International Journal of Press/Politics*, vol. 12, n°4, pp. 92-111.
- Reinemann, C., Baugut, P., 2014, "Political journalists as Communicators. The Impact of Individual Characteristics on Their Work", in Reinemann, C. (Ed.), *Political Communication*, Berlin/Boston, Routledge.
- Ruge, G., 2008, "Korrespondentenbericht: Pionier hinter dem Eisernen Vorhang", in Hahn, O., Lönnendonker, J., Schröder, R. (Ed.), *Deutsche Auslandskorrespondenten. Ein Handbuch*, Konstanz, UVK, pp. 303-307.
- Ruge, G., 2013, *Unterwegs. Politische Erinnerungen*, Berlin, Hanser.
- Scherer, H., Tiele, A., Haase, A., Hergenröder, S., Schmid, H., 2006, "So nah und doch so fern? Zur Rolle des Nachrichtenfaktors 'Nähe' in der internationalen Tagespresse", *Publizistik*, vol. 51, n°2, pp. 201-224.
- Schmidt, H., 1962, *Defense or Retaliation – A German View*, New York.
- Schmidt, H., 1978, May 26, "Plädoyer für einen fernsehfreien Tag. Ein Anstoß für mehr Miteinander in unserer Gesellschaft", *Die Zeit*, pp. 9-10, URL: <http://www.zeit.de/1978/22/Plaedoyer-fuer-einen-fernsehfreien-Tag>.
- Schmidt, H., 1987, *Menschen und Mächte*, Berlin, Siedler.
- Schmidt, H., 1992, "Politischer Rückblick auf eine unpolitische Jugend", in Schmidt, H., Berkhan, W., Berkhan, W., Loah, R., Philipp, U., Strohmann, D., *Kindheit und Jugend unter Hitler*, Berlin, Siedler, pp. 188-254.
- Schmidt, H., 1996, *Weggefährten – Erinnerungen und Reflexionen*, Berlin, Siedler.
- Schudson, M., 1991, "Preparing the Minds of the People. Three Hundred Years of the American Newspaper", in Hench, J. B. (Ed.), *Three Hundred Years of the American Newspaper*, Worcester, American Antiquarian Society, pp. 421-443.
- Schwelien, M., 2003, *Helmut Schmidt – ein Leben für den Frieden*, Hamburg, Hoffmann und Campe.
- Silk, L., 1977, Jan. 25, "Schmidt to Defend Bonn Economics to Mondale", *New York Times*, p. 2.
- Soell, H., 2004, *Helmut Schmidt. Band 1: Vernunft und Leidenschaft*, München, Deutsche Verlags-Anstalt.
- Soell, H., 2008, *Helmut Schmidt. Band 2: Macht und Verantwortung*, München, Deutsche Verlags-Anstalt.
- Sommer, T., 2010, *Unser Schmidt – Der Staatsmann und der Publizist*, Hamburg, Hoffmann und Campe.
- Strömbäck, J., 2008, "Four Phases of Mediatization: An Analysis of the Mediatization of Politics", *The International Journal of Press/Politics*, vol. 13, n°3, pp. 228-246.
- Strömbäck, J., 2011, "Mediatization and Perception of the Media's Political Influence", *Journalism Studies*, vol. 12, n°4, pp. 423-439.
- Van Dalen, A., Van Aelst, P., 2012, "Political Journalists", in Weaver, D. H., Willnat, L., *The Global Journalist in the 21st century*, New York, Routledge, pp. 511-525.
- Weaver, D. H., Willnat, L. (Eds.), 2012, *The Global Journalist in the 21st century*, New York, Routledge.
- Weichert, S., Kramp, L., 2011, *Die Vorkämpfer. Wie Journalisten über die Welt im Ausnahmezustand berichten*, Köln, Halem.
- Wessler, H., Brüggemann, M., 2012, *Transnationale Kommunikation. Eine Einführung*, Wiesbaden, VS.
- Whitney, C. R., 1977, Jan. 25, "A Refreshed and Newly Confident Schmidt Resumes Active Role", *New York Times*.
- Wiegrefe, K., 2005, *Das Zerwürfnis. Helmut Schmidt, Jimmy Carter und die Krise der deutsch-amerikanischen Beziehungen*, Berlin, Propyläen.
- Wijffjes, H., Voerman, G. (Eds.), 2009, *Mediatization of Politics in History*, Leuven, Peeters.
- Willnat, L., Martin, J., 2012, "Foreign Correspondents – An Endangered Species?", in Weaver, D. H., Willnat, L. (Eds.), *The Global Journalist in the 21st century*, New York, Routledge, pp. 495-510.
- Willnat, L., Weaver, D. H. 2003, "Through Their Eyes: The Work of Foreign Correspondents in the United States", *Journalism*, 4(4), 403-422.
- Yin, R. K., 2014, *Case Study Research. Design and Methods*, Los Angeles, Sage.
- Zacher, D., 2013, "'You will find Germany in Peace and Order'. Edward Meeman, an American Journalist who praised and condemned Nazi Germany", *Journalism Studies*, vol. 14, n°5, pp. 759-770.



En This paper addresses the role of foreign correspondents during the Cold War. More specifically, it focuses on the case study of the relationship between former German Chancellor Helmut Schmidt and foreign correspondents in Germany and abroad. A synthesis of historical research and qualitative analysis of documents and interviews provides a behind-the-scenes look at media diplomacy during the 70s and early 80s. From the perspective of system theory and the concept of mediatization, media and politics are understood as separate but equal social systems that interact with each other. This case study is based on documents from the private archives of Helmut Schmidt and from the annals of his party, the German Social Democrats, as well as interviews conducted with Schmidt and former journalist and correspondent Gerd Ruge. Analysis of the interviews and the private and secret correspondence of Schmidt with journalists affords an inside view into the role foreign correspondents played during the Cold War when communication across the Iron Curtain was especially challenging. Our conclusions show how important foreign correspondents are in international relations, while also demonstrating that aspects of international diplomacy, though involving journalists, were not necessarily included in media coverage. This study helps to clarify the complex interactions between media and politics. On the basis of our explorative research, a model is proffered of possible relations and interactions between politicians and foreign correspondents. As sources of information and means of communication, foreign correspondents exert a strong influence on the fates of nations and governments, before and behind the scenes.

Keywords: foreign correspondents, media diplomacy, journalism research, political communication, head of government

Pt Esta proposta aborda o papel dos correspondentes estrangeiros durante a Guerra Fria. Mais especificamente, centra-se no estudo de caso da relação entre o ex-chanceler alemão Helmut Schmidt e os correspondentes estrangeiros na Alemanha e no exterior. A síntese da pesquisa histórica e da análise qualitativa de documentos e entrevistas permite um olhar nos bastidores da diplomacia da mídia durante a década de 1970 e início de 1980. Do ponto de vista da teoria dos sistemas e do conceito de mediatização, mídia e política são entendidos como espaços separados, mas se constituem em sistemas sociais equivalentes e que interagem um com o outro. Este estudo de caso é baseado em documentos dos arquivos privados de Helmut Schmidt e dos anais do seu partido, o Social-Democrata alemão, bem como entrevistas realizadas com Schmidt e com o ex-jornalista e correspondente Gerd Ruge. A análise das entrevistas e da correspondência privada e secreta de Schmidt com os jornalistas proporciona uma visão interna sobre o papel desempenhado pelos correspondentes estrangeiros durante a Guerra Fria, quando a comunicação através da Cortina de Ferro foi especialmente desafiadora. Nossas conclusões mostram a importância dos correspondentes estrangeiros nas relações internacionais, ao mesmo tempo, demonstrando que os aspectos da diplomacia internacional, mesmo quando envolviam jornalistas, não foram necessariamente incluídos na cobertura da mídia. Este estudo ajuda a esclarecer as complexas interações entre mídia e política. Com base na nossa pesquisa exploratória, apresentamos um modelo sobre as relações e interações possíveis entre os políticos e os correspondentes estrangeiros. Como fontes de informação e meios de comunicação, os correspondentes estrangeiros exercem uma forte influência nos destinos de nações e governos, atuando tanto na cena principal como nos bastidores.

Palavras-chave: correspondentes estrangeiros, diplomacia da mídia, pesquisa em jornalismo, comunicação política, chefe de governo.

Fr. Cet article aborde le rôle des correspondants à l'étranger pendant la guerre froide et s'attache plus précisément, dans le cadre d'une étude de cas, à examiner les rapports entre l'ancien chancelier allemand Helmut Schmidt et les correspondants en Allemagne et à l'étranger. La recherche historique, alliée à l'analyse qualitative de documents et d'entrevues, permet de jeter un regard dans les coulisses de la diplomatie médiatique des années 1970 et du début des années 1980. Du point de vue de la théorie systémique et du concept de médiatisation, les médias et la politique sont considérés comme des systèmes sociaux distincts mais d'importance équivalente qui interagissent l'un avec l'autre. Cette étude de cas s'appuie sur des documents extraits des archives privées de Helmut Schmidt et des archives de son parti, les sociaux-démocrates allemands, ainsi que sur des entrevues menées avec Schmidt et l'ancien journaliste et correspondant à l'étranger Gerd Ruge. L'analyse des entretiens et de la correspondance privée et confidentielle de Schmidt avec des journalistes offre un aperçu, depuis l'intérieur, du rôle qu'occupaient les correspondants à l'étranger pendant la guerre froide, lorsque le rideau de fer rendait la communication particulièrement délicate. Nos conclusions font d'une part la lumière sur l'importance des correspondants à l'étranger dans le cadre des relations internationales et montrent d'autre part que certains aspects de la diplomatie internationale, bien qu'impliquant des journalistes, n'étaient pas nécessairement intégrés dans la couverture médiatique. Cet article offre ainsi des outils permettant de mieux comprendre les rapports complexes entre médias et politique. Nos recherches exploratoires servent de base au développement d'un modèle de relations et d'interactions possibles entre représentants politiques et correspondants à l'étranger. En leur qualité de sources d'informations et moyens de communication, les correspondants à l'étranger exerçaient une forte influence sur le sort des nations et des gouvernements, aussi bien sur le devant de la scène qu'en coulisses.

Mots-clés : correspondants à l'étranger, diplomatie médiatique, recherche journalistique, communication politique, chef de gouvernement



Les correspondants de presse étrangère en France

Des modèles et des missions entre routines, bouleversements et paradoxes

JÉRÉMIE NICEY

Maître de conférences
Université François-Rabelais
PRIM
jeremie.nicey@univ-tours.fr



endant plusieurs décennies, être correspondant de presse à l'étranger, et plus encore l'être à Paris, a renvoyé à une position à la fois prestigieuse et confortable. Cela est de moins en moins le cas depuis les années 2000, voire cela ne l'est plus. S'intéresser aux correspondants étrangers se révèle dès lors une expérience riche et passionnante, autant qu'instructive et pertinente pour cerner certaines transformations rencontrées par les professionnels des médias.

Cet article vise à actualiser et à interroger les profils des correspondants de presse étrangère basés en France (essentiellement à Paris) et leurs logiques de production. Les correspondants étrangers installés en France ont fait l'objet d'assez peu de recherches, contrairement à d'autres pays pour beaucoup anglophones ou à ceux accrédités à Bruxelles auprès de l'Union européenne, qui ont permis d'en définir ou redéfinir les contours (Gross et Kopper, 2011 ; Hamilton et Jenner, 2004a – travaux majeurs, mais davantage orientés sur leurs représentations et missions que sur leurs conditions matérielles, *cf. infra*). La présente contribution est issue d'une recherche approfondie (2012-2014) accomplie dans le cadre d'un projet paneuropéen d'ouvrage collectif (Terzis, 2014) ; elle a initialement donné lieu à un chapitre (Nicey et Agostino, 2014) rédigé avec l'appui d'une spécialiste auteure d'une thèse sur le sujet (Agostino, 2014).

Pour citer cet article

Référence électronique

Jérémie NICEY, « Les correspondants de presse étrangère en France ; Des modèles et des missions entre routines, bouleversements et paradoxes », *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo* [En ligne], Vol 5, n°1 - 2016, mis en ligne le 15 septembre 2016.

URL : <http://surlejournalisme.com/rev>

Outre un panorama assez récent de cette population singulière de professionnels de l'information, il est ici proposé de mettre en lumière les évolutions de leurs pratiques, en étant guidé entre autres par les questionnements suivants : Quels sont les ressorts et « routines » mobilisés par les correspondants de presse étrangère dans leur traitement de l'actualité française et quelle image de la France et de la société française ces correspondants donnent-ils à voir ? Quels choix opèrent-ils au quotidien et avec quelles contraintes ? Quel est l'impact, ces dernières années, des technologies numériques sur leur sélection et sur leur production d'une information à destination de leur pays d'origine ? En clair, cet article cherche à appréhender les transformations du métier et de ses conditions d'exercice, et à examiner via la parole des acteurs concernés ses perspectives d'évolution : dans un contexte de pression économique et de redéfinition des pratiques journalistiques, les stratégies récentes et en cours des rédactions internationales constituent-elles une opportunité ou une menace pour le métier spécifique de correspondant étranger en France ?

Les éléments qui sont ici proposés pour tenter de répondre à cette problématique émanent d'entretiens semi-directifs avec vingt et un correspondants de presse étrangère installés en France, travaillant pour des médias de tous les continents et pour des supports médiatiques variés. Nous montrerons dans un premier temps en quoi la correspondance de presse, enracinée historiquement à Paris, a évolué jusqu'aux replis récents. Puis nous indiquerons notre méthodologie et certaines de ses limites – notamment dues à l'incomplétude des données officielles de recensement des correspondants. Par la suite, nous examinerons d'une part comment s'opère la sélection des informations dans le cas d'une correspondance, d'autre part quelles sont les pratiques de production et les contraintes rencontrées par les correspondants. Enfin, nous tenterons, par l'analyse de l'influence des usages numériques, de mettre en perspective les missions et fonctions des correspondants.

LA CORRESPONDANCE DE PRESSE ET LA FRANCE :
HISTOIRE PIONNIÈRE, REPLIS RÉCENTS ET STATISTIQUES
OFFICIELLES IMPARFAITES

Traiter des correspondants de presse étrangère renvoie à une histoire lointaine et pionnière pour la France. Si depuis le XXe siècle les agences généralistes et les grands journaux dominant l'information internationale exercent *depuis* et *pour* des territoires anglophones, cela n'a pas toujours été

le cas. En l'occurrence, le modèle de la correspondance est né à Paris, au XIXe siècle. Après les trois premières années, amorcées en 1832, de son bureau d'adresse/bureau de traduction des journaux étrangers, Charles-Louis Havas consolide en 1835 son modèle – qui est aussi un modèle d'affaires – en installant ses propres agenciers dans des capitales stratégiques. Comment interpréter ce changement de modèle ? Celui-ci est opéré pour une plus grande maîtrise, en particulier temporelle, de la production de ses informations. Et en matière de contenus, cela signifie une plus grande autonomie, la reprise/traduction des sujets des confrères gazetiers (hollandais, allemands, britanniques, etc.) n'étant plus la priorité. Employés par ce qu'il est dès lors convenu d'appeler une agence de presse, ces correspondants seront dans les premiers temps principalement établis dans les pays limitrophes de la France, avant qu'Havas n'élargisse sa couverture de territoires plus lointains. Les agenciers ont pour mission de collecter et transmettre rapidement leurs informations, afin de satisfaire les attentes de la triple clientèle d'Havas : l'État, qui le soutiendra d'ailleurs dans le développement des technologies télégraphiques, car les plus hautes sphères se doivent d'être bien renseignées ; les professionnels de secteurs divers en demande d'informations économiquement stratégiques ; les organes de presse qui confirment trouver là un pourvoyeur efficace de contenus informationnels internationaux – voire exotiques – dignes d'intérêt pour leurs propres lecteurs. Le modèle se révèle tellement fructueux qu'il sera reproduit en langue allemande depuis Berlin à partir de 1849 par Bernhard Wolff, et en langue anglaise depuis Londres à partir de 1851 par Paul Julius Reuter, Wolff et Reuter ayant tous deux travaillé pour Havas à Paris dans leurs jeunes années (Palmer, 1983 ; Palmer, 2011 ; Palmer et Nicey, 2011). La correspondance de presse étrangère fut donc marquée par cette tradition française et par le principe permanent d'Havas exigé vis-à-vis de ses agenciers : *depuis* le terrain, au plus près des événements, faire *remonter*, toujours en *urgence* et malgré les distances, les informations au siège – principe dont nous interrogerons les évolutions aujourd'hui.

De quel terrain parlons-nous ? Pour le saisir, il semble essentiel de rappeler que bien souvent l'information internationale se produisait et circulait – et circule encore, dans une certaine mesure – là où dominant les activités économiques, politiques et diplomatiques, mais aussi culturelles et sociales. En la matière, Paris a longtemps occupé une place centrale ; par extension, la France a longtemps joué un rôle prédominant dans la diplomatie mondiale. Si l'on ajoute à ces éléments sommaires que

Paris fut le lieu du développement du photojournalisme et plus globalement qu'il a figuré parmi les cités les plus actives dans lesquelles le journalisme s'est industrialisé et massifié, on comprend sans peine pourquoi de nombreuses rédactions de multiples pays ont jugé stratégique d'installer en France un ou plusieurs de leurs correspondants. De fait, Paris a longtemps été une place forte de la correspondance médias, et ce phénomène a souvent été soutenu par les dirigeants français : qu'il s'agisse de Napoléon III, de Jean Jaurès, de Charles de Gaulle ou de François Mitterrand, tous ont à des époques diverses tenu compte de l'influence cruciale des journalistes sur l'image du pays donnée à l'étranger et sur la diplomatie (Birkner, 2013).

Cette situation a duré jusqu'au début du XXI^e siècle, comme en témoigne par exemple l'ouverture en 2001 dans Paris d'un lieu dédié, le CAPE ou Centre d'accueil de la presse étrangère (d'abord à la Maison de la Radio dans le 16^e arrondissement jusqu'en 2008, puis à proximité du Grand Palais jusqu'en 2013). Ce groupement d'intérêt public, sous la tutelle du ministère des Affaires étrangères, visait à accueillir et guider les journalistes étrangers, à recenser les demandes d'accréditations (*cf. infra*) ou encore à organiser des conférences de presse. Le lieu a fermé en 2013, les missions étant désormais assurées depuis les bureaux mêmes du Quai d'Orsay. Pourquoi une telle fermeture ? Cette évolution du CAPE suit elle-même en réalité deux tendances rencontrées par la profession : la rationalisation budgétaire et un repli progressif de la catégorie

des correspondants étrangers établis en France. Cela est-il le signe d'un recul de la France sur la scène internationale ? En partie seulement, car deux autres raisons majeures, et corrélées, sont à l'œuvre : une contrainte économique (coût de ce lieu d'accueil) et une décision politique (intérêt moins marqué à diffuser selon les mêmes modalités que par le passé – *cf. supra* – la « voix de la France »).

Les statistiques officielles du CAPE (voir Tableau n°1), quoique incomplètes dans la mesure où une grande partie est restée confidentielle et où elles ne listent que les correspondants ayant demandé à être accrédités – ce qui n'est pas une obligation pour un journaliste étranger exerçant en France – font apparaître un recul du nombre de correspondants année après année. Malgré leur caractère imparfait, ces données se révèlent intéressantes car elles permettent une actualisation du paysage ; elles donnent également un aperçu précieux des origines, supports médiatiques et sexes de ces producteurs spécifiques d'information présents en France.

Les données dont nous disposons ici – obtenues lors de notre recherche dans les mois précédant la fermeture du CAPE – indiquent qu'il y a désormais moins d'un millier de correspondants étrangers accrédités (945 recensés sur l'année 2012), alors qu'ils étaient un peu plus de 3000 dans les années 1980. Pour la plupart, ils sont établis à Paris ou en région parisienne (à 98 % environ selon cette même source), ce qui s'explique par le caractère centralisé de la France dans les

Tableau no 1 : Origine des rédactions des correspondants étrangers accrédités en France

Continent d'origine des correspondants accrédités en France	Nombre de correspondants (2011)	Proportion (2011)	Nombre de correspondants (2012)	Proportion (2012)
Europe et Russie	544	51,61 %	436	46,14 %
Asie	213	20,21 %	209	22,12 %
Amériques (du Nord, centrale, latine)	209	19,83 %	197	20,85 %
Afrique du Nord et Moyen-Orient	78	7,40 %	88	9,31 %
Afrique subsaharienne	8	0,76 %	12	1,27 %
Océanie	2	0,19 %	3	0,32 %
Total	1054	100 %	945	100 %

Source : Ministère des Affaires étrangères, Bureau de la presse, de la radio et de la télévision étrangères

domaines politiques, économiques, sociaux et culturels ; une infime partie de ces correspondants est néanmoins installée à Strasbourg, siège du Parlement européen, ou dans le sud de la France (souvent pour raisons personnelles, après plusieurs années d'expérience et davantage pour un traitement magazine voire très subjectif du pays). Hormis certaines rédactions lointaines (Asie, Amérique latine, Afrique subsaharienne) qui missionnent leurs journalistes à Paris pour couvrir également quelques pays limitrophes, beaucoup de correspondants, dans les faits, ne couvrent que la France. À cet égard, peu ont en charge l'actualité de la Commission européenne – celle-ci est traitée par leurs confrères en poste à Bruxelles.

Au sein de cette population, l'intérêt porté sur la France par les États-Unis (143 accrédités en 2012) ou par l'Allemagne (111) est confirmé, et il convient de retenir la particularité du Japon, représenté par 115 correspondants accrédités. *A contrario*, les pays africains, en dépit de liens historiques et culturels forts, sont peu voire très peu représentés, notamment pour des raisons économiques (*cf. infra*, section 2). Les supports pour lesquels chaque correspondant exerce en priorité se répartissent, eux, comme suit : à 47 % en presse écrite imprimée, à 29 % en audiovisuel, à 20 % en agence de presse, et à 4 % exclusivement en ligne (pour des *pure players*). Complétons ce panorama non exhaustif par la répartition par sexe : en 2012, et avec peu de variation sur les quinze dernières années semble-t-il, les correspondants étaient à 40 % des femmes et à 60 % des hommes. Dernière tendance sociologique : le rajeunissement de la profession noté par le CAPE, sans que ce dernier ait pourtant été en mesure de nous fournir des précisions sur ce point.

Comment appréhender les évolutions historiques qui viennent d'être mentionnées ? Globalement, elles traduisent sinon confirment la perte d'influence de la France à l'international, y compris concernant le champ médiatique. Quant au modèle initié par le pionnier Havas en matière de correspondance, il a certes été repris, mais ensuite largement enrichi comme nous allons le voir en examinant les pratiques actuelles. À ce stade de notre analyse, il semble pourtant primordial de retenir que malgré le repli des correspondants étrangers, il n'y a pas une extinction de ce corps professionnel mais de multiples transformations (Hamilton et Jenner, 2004b). Avant d'examiner ces dernières, nous allons dans la section suivante exposer la méthode avec laquelle nous avons approché notre objet de recherche et les particularités de ceux qui le composent, les journalistes eux-mêmes, qui sont divers.

ENTRETIENS AVEC LES CORRESPONDANTS : INTÉRÊTS, BIAIS, DIVERSITÉ DES PROFILS ET DES CONDITIONS

Avant de clarifier et de circonstancier notre analyse des profils des correspondants et de leur production, il convient ici d'exposer la méthodologie de cette recherche. En l'occurrence, celle-ci comportait trois niveaux : collecte de données auprès des institutions ou organismes concernés ; entretiens qualitatifs ; références à la littérature académique *spécifique* à la catégorie professionnelle des correspondants étrangers.

Comme précisé plus haut, le premier biais concerne les données elles-mêmes, qui ne couvrent pas l'ensemble de la population des correspondants en France. Pour autant, nous soulignons à nouveau l'intérêt d'avoir obtenu de tels éléments statistiques dans la mesure où ils sont rarement, voire pas, diffusés. Seconde étape, principale : le panel d'entretiens a lui-même été déterminé en proportion de ces données fournies en 2012 et 2013 par le ministère des Affaires étrangères. Les journalistes ont été contactés à partir d'annuaires professionnels, pour certains accessibles pour le grand public (ex. : Mediasig), pour d'autres plus confidentiels car publiés par les associations/clubs de correspondants eux-mêmes (soit par aire géographique d'origine, soit par thématique de spécialisation). Les entretiens, semi-directifs et en face à face, accomplis entre décembre 2012 et mai 2013, suivaient une trame établie par des collègues chercheurs allemand et belge, dans le cadre de la recherche paneuropéenne sur les correspondants mentionnée plus haut, au sein du réseau ECREA (Terzis, 2014 : 319-332). Cette méthode comporte elle-même ses biais, parmi lesquels : les « filtres » pouvant « distordre la réalité » et la « reconstruction des expériences » par les journalistes, acteurs eux-mêmes aguerris à l'interview (Broustau *et alii*, 2012), ou encore la « remise en scène » à laquelle l'entretien peut donner lieu (Charmillot et Dayer, 2007, cité in Broustau *et alii, ibid.*). Pour autant, les explications et enseignements livrés par les correspondants se sont révélés riches, comme nous allons tenter de le montrer.

In fine, nous avons procédé à vingt et un entretiens (voir Tableau n°2) avec des journalistes référencés (soit correspondants accrédités par le CAPE, soit présents sur les réseaux professionnels, y compris quelques *freelance*). Dans les lignes qui suivent, nous utiliserons le codage qui dans le tableau identifie les correspondants étrangers (ex. : CE1, CE18, etc.) afin de rapporter leurs propos livrés en entretien.

Tableau no2 : Correspondants étrangers ayant accordé un entretien (2012-2013)

Correspondants Étrangers (CE)	Siège des rédactions employant le correspondant	Support média	Secteur
CE1	Albanie/Allemagne	Radio	Public
CE2	Royaume-Uni/Canada	Radio	Public
CE3	Allemagne	Écrit/Photo	Privé
CE4	Japon	TV/Radio	Public
CE5	Roumanie	Radio	Public
CE6	Pays-Bas/Belgique	Écrit/Radio	Privé/Public
CE7	Danemark	Écrit	Privé
CE8	États-Unis	Écrit	Privé
CE9	Suisse	Écrit	Privé
CE10	Colombie	Écrit/Radio	Privé
CE11	Chine	Écrit	Privé
CE12	Norvège	Écrit/Radio	Privé
CE13	Royaume-Uni	Écrit	Privé
CE14	Canada	Écrit	Privé
CE15	Japon	Écrit	Privé
CE16	Mexique	Écrit	Privé
CE17	Chili	TV/Radio	Privé/Public
CE18	Turquie	Écrit / TV	Privé
CE19	Russie	Écrit	Privé
CE20	Israël	TV-Radio/Écrit	Public/Privé
CE21	Sénégal	Agence de presse	Semi-public

Les éléments ressortant des entretiens viennent confirmer les théories les plus répandues en sociologie du journalisme. Globalement, les correspondants forment « *un groupe segmenté et hétérogène* » (Ribadeau-Dumas, 2010 : 83-92). Par ailleurs, leurs origines diverses expliquent en grande partie les logiques qui poussent ces journalistes à traiter l'information à la fois en fonction des intérêts nationaux (*cf. infra*, section 3 : la sélection des sujets) et en fonction de parcours individuels. De même, les correspondants maîtrisant le mieux la langue française sont bien souvent ceux dont le pays d'origine a une proximité culturelle avec la France, mais nous avons constaté que cette compétence varie en réalité surtout en fonction de leur parcours, y compris à titre personnel voire privé — certains correspondants sont en France parce qu'ils sont en couple avec un(e) Français(e). Les modalités de durée du poste

jouent également : la plupart des correspondants conservent leurs attaches et leur nationalité, dans la mesure où ils ne sont en poste que pour quelques années ; ceux originaires des pays d'Asie en sont le meilleur exemple puisque bien souvent ils répondent à un régime semblable à celui des diplomates, à savoir une présence dans le pays pour trois ans, sauf exception.

Par ailleurs, la diversité des profils renvoie également à une diversité des conditions de travail, elles-mêmes liées aux règles et à la situation économique du pays d'origine, ainsi qu'à la position — plus ou moins reconnue — des médias qui les emploient. Les salaires varient ainsi du simple au décuple, avec un désavantage confirmé pour ceux originaires de pays à moindres ressources, particulièrement vis-à-vis du coût de la vie à Paris (CE5,

CE10, CE17, CE21). Le métier s'exerce encore pour certains privilégiés dans des bureaux dédiés, mais cette norme tend à disparaître depuis les années 1990, au profit d'un travail chez soi, avec un déséquilibre évident en termes pratiques et quotidiens pour celles et ceux ne résidant pas dans les quartiers centraux de la capitale, souvent parce que leurs médias ou eux-mêmes ne peuvent pas se le permettre financièrement. Ce contexte de rationalisation économique a conduit, comme nous l'avons mentionné, à une réduction conséquente du nombre de correspondants permanents (surtout européens, particulièrement ceux des pays voisins, et sud-américains), dont le coût est plus élevé que les contributions épisodiques ou que les envoyés spéciaux quand cela est nécessaire ; cela étant, soulignons que beaucoup de compagnies asiatiques n'ont pas fait ce choix et conservent leurs correspondants et même, souvent, leurs bureaux. Autre conséquence : le *market-driven journalism* (McManus, 1994) réduit de plus en plus souvent la prégnance des journalistes sur les contenus, ces derniers étant ajustés – ce qui n'est pas nouveau – pour attirer un large public, avec des principes proches du marketing et de la communication. Toutefois, les correspondants les plus à même de freiner cette tendance sont ceux présentant un profil plus expérimenté (CE8, CE9, CE12, CE18, CE19, CE20) caractérisé par leur âge et/ou par leur statut, de *senior editorialist* par exemple.

Corollaire de la tension économique : on note un accroissement du nombre de *freelance* chez les correspondants – y compris l'incitation voire la bascule forcée vers ce statut pour ceux disposant initialement d'un contrat stable et mensualisé (CE2, CE6, CE12, CE14). Il en résulte des stratégies diverses qui, pour les plus habiles, les plus actifs et/ou ceux originaires de pays marqués par un pluralisme médiatique, peuvent se révéler payantes. En l'occurrence, multiplier les contributions permet parfois de générer des revenus supérieurs aux contrats fixes, ce qui a fait apparaître un phénomène chez les correspondants, renforcé par le numérique : « devenir sa propre marque » (CE6). Au passage – et avant d'y revenir à la fin de cet article –, on observe les variations de pratiques pour un même correspondant, en raison des transformations liées à Internet depuis les années 2000 (*cf. infra*, section 5). Mais ces conditions et pratiques diverses sont également fonction des postes précédents que le correspondant a occupés ; en ce sens, les récits fournis par nos interviewés sont à considérer comme valables au moment de l'entretien, et diffèrent parfois non seulement de leurs pratiques deux ans plus tôt, mais également de celle qui sera la leur deux ans

plus tard, soit dans le même poste soit dans un autre pays d'expatriation.

Quoi qu'il en soit, cette diversité des profils, des parcours et des contraintes a une influence manifeste sur la pratique elle-même, à commencer par le choix des sujets et l'accès même aux interviews, que nous allons désormais scruter.

LA SÉLECTION DES INFORMATIONS À DESTINATION DU PAYS D'ORIGINE : TENDANCES ET VARIABLES

L'intérêt qui réside dans chaque sujet d'actualité, ou *newsworthiness*, est variable selon les cultures d'une part (celle des journalistes nationaux différenciant de celle des correspondants étrangers), et selon les journalistes eux-mêmes à titre individuel d'autre part. Comme pour toute production média, le spectre des actualités traitées et proposées aux publics est donc plus ou moins large et dépend fortement d'une sélection préalable, encore plus marquée, sensible et stratégique s'agissant d'information internationale.

Qu'en est-il, par ailleurs, du rapport des correspondants avec les sources officielles ? Deux éléments de réponse semblent se faire jour. D'une part, les cultures journalistiques variant d'un pays à l'autre (Hallin et Mancini, 2004), la proximité avec les contenus de communication et le risque de connivence avec les sources ne sont pas vécus de la même manière par les interviewés ; les tentatives d'approche des responsables d'entreprises (multinationales ou non), par exemple, ne semblent pas gêner les journalistes nord-américains et asiatiques autant que leurs confrères des autres pays. D'autre part, la possibilité d'interviewer les leaders d'opinion ou personnalités haut placées – qu'il s'agisse du champ politique, économique, artistique ou autre – est souvent fonction de la connaissance et de la reconnaissance du correspondant (donc de sa présence ancienne à Paris) et du prestige du média qui l'emploie ou du pays pour lequel il travaille, particulièrement s'il est anglo-américain (CE2, CE8, CE13). *A contrario*, de nombreux interviewés soulignent la difficulté à accéder aux sources en France, en comparaison d'autres pays (CE1, CE3, CE6, CE12).

Mais les nuances sont nombreuses car, outre ceux ayant établi leur réseau depuis plusieurs décennies, certains correspondants indiquent pour cet accès aux sources trouver assez facilement des voies de contournement, ou d'autres avouent considérer les barrières comme un défi qui pousse à mieux connaître les règles du pays. Par exemple, CE14 souligne avec amusement avoir identifié que

« *la vanité des hommes politiques français est leur talon d'Achille* » ; en jouant, ce correspondant obtient des interviews directes « *en contactant non pas leur attaché parlementaire ou leur service de presse, mais l'éditeur d'ouvrages qu'ils ont pu écrire, dont ils sont fiers* » (CE14). En dehors de ces premières variables, les journalistes étrangers partagent un avis : les représentants politiques français se montrent peu intéressés par eux et par leurs sollicitations d'interviews, voire les méprisent en « *sous-estimant parfois leurs connaissances* » (CE12) ou leur niveau de langue (CE18). L'explication récurrente qui en est donnée est que ces figures politiques, dont la carrière dépend de scrutins nationaux ou locaux, ne voient qu'un intérêt réduit à s'adresser à des publics lointains et non-électeurs. Par conséquent, nous pourrions formuler l'idée qu'à certains égards les correspondants étrangers sont, dans leur rapport aux sources et aux usages médiatiques français, parfois « *enfermés dehors* ». De même, ils indiquent aussi, sauf quelques exceptions, manquer souvent de temps (y compris en raison de leur occupation temporaire, *cf. supra*) pour établir des relations approfondies avec leurs confrères journalistes français – certains étant jugés par ailleurs arrogants.

Par ailleurs, certaines situations font apparaître plusieurs paradoxes. Le paradoxe le plus probant réside dans le fait que les correspondants de presse étrangère sont contraints de produire davantage et en urgence, et de limiter leurs dépenses, en particulier de déplacements (ce qui est gênant, plus encore pour une agence de presse (CE21), avec entre autres trois types de conséquences.

Premièrement, alors qu'ils sont censés couvrir la France, leur approche du terrain tend à se limiter à la région parisienne, voire à Paris tout court. Cela pose d'ailleurs plus encore question pour les correspondants installés à Paris mais en charge d'un ou plusieurs pays limitrophes. Autrement dit, cela confirme le phénomène de sédentarisation du travail journalistique (Le Cam, 2005 ; Estienne, 2007 ; Degand et Grevisse, 2012). De fait, le travail de correspondant de presse étrangère ressemble de plus en plus à celui de *desk*, exercé au siège, ce qu'illustre à l'extrême la situation de certains journalistes contraints de produire tellement d'informations dans la journée que leur temps passé en dehors de chez eux tend à devenir exceptionnel, y compris à titre privé (CE5).

Deuxièmement, les correspondants sont de plus en plus absorbés par les impératifs et commandes de production sur l'actualité chaude, à propos de laquelle leurs rédacteurs en chef sont

alertés à plusieurs milliers de kilomètres via les fils d'agences. Ils ne sont « *plus les seuls yeux à l'étranger des lecteurs et des chefs au siège* » et se sentent donc moins indispensables (CE10, CE17). Même si 80 à 90 % des correspondants interviewés mentionnent encore être prescripteurs de leurs sujets, tous ou presque attendent souvent le feu vert de leur rédaction, ce qui révèle une autonomie très relative – surtout pour ceux exerçant en télévision, comme cela a déjà été observé (Foote, 2005). Plus marquant est le constat que de nombreux correspondants adaptent simplement dans leur langue la production journalistique française qu'ils consomment (notamment les chaînes d'info en continu) ; cette consommation des médias nationaux est placée par tous les correspondants comme première source pour la construction de leur information, or ce mimétisme est de nature à conduire à une certaine homogénéisation des contenus voire à leur « *redondance* » (Sambrook, 2010). Quelle modernité attribuer à de telles évolutions ? Dans une certaine mesure, il s'agit d'une inversion de l'Histoire, la traduction des contenus des confrères renvoyant au tout premier modèle d'Havas entre 1832 et 1835 (*cf. supra*). À tout le moins, cette concentration sur l'actualité chaude et cette réduction de l'autonomie interroge. D'ailleurs, beaucoup de correspondants réduisent leur approche magazine et leurs découvertes qui font pourtant l'intérêt du métier, en indiquant le temps qui manque comme la raison principale (CE5, CE7, CE16, CE18).

Troisièmement, quand bien même les correspondants parviennent à négocier un tel traitement magazine, ils sont souvent cantonnés – notamment par ces mêmes supérieurs hiérarchiques basés au siège – à des sujets sur la culture, le tourisme, la gastronomie ou les femmes, avec le risque d'alimenter et de renforcer ainsi à leur corps défendant les stéréotypes sur la France. Mais le phénomène n'est pas inéluctable : CE20, correspondant en France depuis plus de trente-cinq ans, affirme lutter contre les attentes de stéréotypes et d'actualités négatifs de la part de ses responsables éditoriaux au siège, émanant de leurs lectures régulières d'articles britanniques de dénigrement (ou « *France-bashing* »). De fait, ce journaliste avoue « *en partie jouer le rôle d'ambassadeur de la France en tempérant* » ce type de demandes, tout comme celles concernant d'autres stéréotypes, par exemple les amours de Nicolas Sarkozy puis de François Hollande, chacun au début de leurs mandatures respectives à la tête de l'État (CE20).

Que retenir des grandes lignes de cette sélection de l'information ? Évidemment variable selon qu'il s'agit de *breaking news* ou de sujets maga-

zine, la sélection dépend de facteurs multiples, qui dessinent des pratiques elles-mêmes variées : force est de constater que les correspondants en France n'ont pas tous la même vie, le même emploi du temps ni les mêmes contraintes ou pressions – y compris compte tenu du décalage horaire avec le pays pour lequel ils travaillent. Cette diversité se retrouve donc nécessairement dans la production elle-même.

LA PRODUCTION DE LA CORRESPONDANCE : PRATIQUES ET TÂCHES PLURIELLES

Refaisons nôtre l'idée que les pratiques et cultures journalistiques varient d'un pays à l'autre (Hallin et Mancini, 2004). Dans ce contexte, interroger le *modus operandi* des correspondants étrangers établis en France revient à croiser des pratiques à la fois homogènes – pour les sources communes et pour le terrain commun auquel ils s'adaptent – et hétérogènes. Ainsi, la pratique états-unienne, voire anglophone, est davantage fondée sur les faits, tandis que les usages dans les pays latins portent davantage sur le récit et sur un journalisme de commentaire. Parmi les pratiques communes des correspondants, soulignons que le sport est peu voire jamais abordé – ou alors sous la forme de portraits ; les correspondants confient que les résultats sportifs ne font pas partie de leur mission, car ils sont assurés soit via les fils d'agences, soit par des envoyés spéciaux ou des pigistes.

Partant de cette réflexion, il semble possible d'établir la typologie suivante concernant la production des correspondants de presse étrangère :

- la couverture de l'actualité chaude en France, dont on a déjà mentionné qu'elle se fait de plus en plus en suivant les productions des confrères français eux-mêmes ;
- la couverture de l'actualité concernant la communauté étrangère installée en France pour laquelle travaille le correspondant, ce qui confirme les tendances d'ethnocentrisme des médias. Dans cette catégorie, peuvent être intégrés les scoops des correspondants quand ils obtiennent, avant leurs confrères (surtout ceux non mobiles restés au pays), l'interview de dirigeants ou de célébrités de leur pays, en visite à Paris (CE1, CE14, CE19, CE20) ;
- le traitement magazine/les sujets de découverte, avec l'équivalent d'un regard ethnogra-

phique. Ici, l'expérience du correspondant joue à plein, de même que sa subjectivité, assumée lors des entretiens ;

- la couverture de la situation française permettant une comparaison avec une actualité chaude dans le pays d'origine (par exemple : le vote d'une loi dans tel pays, avec le besoin de connaître la situation parallèle en France).

La réflexion sur le troisième cas – le traitement de type magazine – mérite d'être approfondie. En dehors du flux des nouvelles, la plus-value du correspondant étranger réside dans sa position de « traducteur de contexte » (Eberwein *et alii*, 2010). Pour autant, cette position est de nature à renvoyer, pour les correspondants, à une lutte intérieure permanente entre les préjugés sur la communauté décrite (en l'occurrence les Français) et l'habituelle réduction journalistique des cas. Les nouvelles peuvent être considérées comme une reconstruction de la réalité et les correspondants étrangers de presse, plus encore, effectuent une production nécessairement subjective puisqu'issue de leur regard distancié et extra-culturel. Or, là semble se définir le rôle essentiel du correspondant étranger, y compris dans ses évolutions. Auparavant, son rôle était de rendre connu l'inconnu et de rendre proche le lointain, ce qui renvoie à la fois aux « *communautés imaginées* » telles que les construisent les journaux depuis le XIXe siècle (Anderson, 1991) et au sentiment de cosmopolitisme ou de « *monde en tant que lieu ne faisant qu'un* » auquel les informations internationales conduisent (Hannerz, 2004). Aujourd'hui ledit rôle semble davantage être de rendre intelligible le confus, et toujours de rendre proche le lointain, mais en apportant de la nuance et/ou de la distance avec davantage d'intensité que les journalistes du cru.

Pour autant, même l'approche magazine ne révèle pas nécessairement une diversité entre les correspondants, les sujets de cette catégorie qu'ils mentionnaient le plus dans les entretiens étant souvent semblables : pour 2012-13, la réflexion sur les caractères distincts de Nicolas Sarkozy et Angela Merkel malgré leur travail commun, les à-côtés de l'affaire Florence Cassez jusqu'à sa libération au Mexique en janvier 2013, les inquiétudes liées au coronavirus au printemps 2013, Marseille-Provence capitale européenne de la culture 2013 (quand les frais de déplacement le leur ont été autorisés, *cf. supra*), et quelques marronniers, en particulier le traitement de la Saint-Valentin dont de nombreux rédacteurs en chef au siège semblent faire un principe pour qui couvre la France. Globalement, cela confirme que

les correspondants sont bien souvent rattrapés par les contraintes de temporalité, des événements ou de leur production, *a fortiori* depuis que les pratiques sont devenues numériques.

L'INFLUENCE DU NUMÉRIQUE SUR LES CORRESPONDANTS ÉTRANGERS : DÉFIANCES ET DÉFIS

Il convient désormais d'analyser le processus de reconfiguration des pratiques journalistiques dans un contexte de changements de l'environnement médiatique. Au tournant des années 2000, le passage progressif des moyens de communication au numérique a créé un double phénomène pour les correspondants. D'une part, ces derniers ont dû s'adapter à de nouveaux dispositifs techniques, ce qui s'est révélé une opportunité à plusieurs égards pour les plus habiles. D'autre part, ils ont constaté l'apparition de voix plurielles de nature à concurrencer leur travail et leur production — alors que dans le même temps la compétition entre correspondants *stricto sensu* à Paris se faisait « *moins grande pour ceux restés en place puisque certains concurrents avaient vu leurs postes disparaître* » (CE16). En d'autres mots, le numérique a modifié la pratique quotidienne des correspondants (comme de leurs confrères nationaux) autant qu'il a mis en question l'identité de la profession (Wu et Hamilton, 2004).

Si Internet a dans un premier temps profité aux correspondants, il s'est ensuite « massifié », démocratisé : en bénéficiant à des usagers toujours plus nombreux, il a contribué à créer pour les correspondants, dans une certaine mesure, une défiance. L'abondance informationnelle et la circulation de discours critiques concernant la sélection de l'information ou sa mise en scène avaient, entre les années 1970 et 1990, remis en cause le magistère des journalistes, donc des correspondants. Dans la foulée, la recomposition des usages autant que celle des capacités techniques de diffusion ont conduit de nouveaux producteurs — y compris non professionnels — à proposer des contenus plus ou moins crédibles entrant en concurrence avec celle des correspondants. Les logiques semblent pourtant distinctes. Tandis qu'avec Internet c'est la quantité d'informations qui dans un premier temps a semblé prédominer, le travail des correspondants est censé, lui, reposer sur un principe qualitatif : donner du sens et des clés d'interprétation. Autre aspect : tandis que le correspondant renvoie à la logique du temps, celle d'Internet renvoie à celle de l'instant. Difficile pourtant de résister à cette dernière tendance, qui privilégie la vitesse à l'analyse, à la singularité voire à l'originalité tentées du côté des correspondants. En témoignent les exigences multi-supports auxquelles doivent répondre certains d'entre eux depuis quelques années : « *je réalise mes repor-*

tages télévisés mais ma toute première production est en général une alerte texte destinée au site web de notre groupe, de façon à concurrencer les agences de presse » (CE4). Les fonctions — ici celles de *newsgatherer*/collecteur et de rédacteur, ou celles de *desk* et de terrain — s'entrecroisent donc, sans que l'efficacité de tels cumuls ait été réellement appréciée ou vérifiée par les responsables des rédactions.

Cela n'empêche pas les correspondants eux-mêmes de faire part de leurs réserves. Ainsi, le postulat selon lequel les rédacteurs en chef restés au siège sont informés efficacement par les dépêches d'agences internationales, est déconstruit durant nos entretiens : il est souligné une « *illusion qu'on sait l'actualité sans les correspondants, alors qu'il ne s'agit que de "flows", d'informations de flux qui disparaissent aussi vite qu'elles ont circulé* » (CE20). Seule certitude : il résulte de l'usage des technologies numériques à l'échelle mondiale une pression du temps bien plus grande, pointée lors de nos entretiens et marquée à la fois par le volume et la fréquence des productions à accomplir, à l'image de ce qu'avaient déjà souligné plusieurs observations ethnographiques de rédactions médias (Boczkowski, 2010 ; Paterson et Domingo, 2008 ; Domingo et Paterson, 2011). Dans les faits, le numérique a apporté des désagréments, parmi lesquels les correspondants ajoutent le sentiment d'être noyés dans leurs messageries électroniques sous les sollicitations des communicants ; aucun ne mentionne pour autant subir ou devoir gérer des tentatives d'influence marquée de la part de lobbies — sauf peut-être, concèdent-ils, celui du Mouvement des Pigeons, entrepreneurs fédérés contre l'augmentation de fiscalisation des cessions d'entreprise (automne 2012). Mais le numérique permet également de mieux travailler et de manière plus rapide — certains se demandant même comment ils parvenaient à exercer auparavant sans ces outils connectés et mobiles (CE16, CE17) — à la fois pour la transmission elle-même à destination du siège et pour l'accès aux informations et aux sources (Archetti, 2013). Si Internet a accéléré le travail journalistique, il n'a pour autant pas nécessairement élargi les catégories de sources que les correspondants disent utiliser prioritairement. Ces derniers, à l'exception de la jeune génération, sont ainsi finalement peu nombreux (au moment des entretiens) à se servir des réseaux sociaux, les raisons évoquées reposant la plupart du temps sur l'incertitude de fiabilité (Facebook en particulier) et sur la durée nécessaire à se constituer des contacts pertinents sur ces réseaux : ils leur préfèrent, pour puiser sources et ressources documentaires, les sites web d'entités déjà reconnues, qu'il s'agisse d'institutions, d'entreprises ou de médias pour beaucoup *mainstream* ; et s'ils mentionnent Twitter, c'est alors épisodiquement pour sa fonction d'alerte.

Le revers le plus visible est que les rédactions n'embauchent plus les correspondants étrangers pour

compter sur leur seule plus-value d'interprétation ; elles veulent des techniciens capables de transmettre rapidement. La liberté de ton et l'originalité des contenus s'effacent donc progressivement face aux logiques de productivité ; pour preuve, assez peu de correspondants ont le temps d'alimenter un blog personnel (CE6, CE9, CE11, CE13, CE15, CE17), malgré les avantages qu'un tel dispositif présente, y compris pour publier des récits moins conventionnels et ainsi élargir les débats publics (Eide, 2010). Ces quinze dernières années, et plus encore depuis l'équipement en haut débit à partir du milieu des années 2000, les activités des correspondants ont été transformées, à la fois à un niveau macro (l'environnement médiatique et le traitement de l'information) et micro (l'identité même des journalistes qui exercent ces activités).

**CONCLUSION : DÉCLIN DES CORRESPONDANTS
ÉTRANGERS OU REGAIN D'INTÉRÊT ? LA BALLE DANS LE
CAMP DES PUBLICS**

Au terme de notre recherche, la question de la survie des correspondants de presse étrangère — à tout le moins de la nature de leur mission — ressort avec acuité. Parmi les acteurs les plus enclins à ressentir les évolutions récentes comme une menace, on trouve les postes enviés, parce qu'ils ont subi ou subissent actuellement les remises en cause les plus profondes : moindre expertise, lectorat déjà informé des dernières nouvelles, rythme de production, moindres moyens et opportunités pour découvrir et faire découvrir, etc. Le phénomène est en outre alimenté par une concurrence — relative — d'acteurs, professionnels ou non, à même de proposer des contenus en ligne : les blogueurs, voire, sur un mode favorisé et valorisé par les réseaux sociaux, les simples usagers se trouvant sur les lieux des événements, relayés par leurs pairs dans la dissémination de leurs contenus.

Les perspectives concernant les correspondants de presse étrangers semblent donc incertaines. Plusieurs de nos interviewés prédisent ainsi que peu de correspondants *permanents* survivront en Europe, qui plus est à Paris : le *poste*, autant que la ville elle-même, « *n'a plus son prestige* » d'antan (CE19, CE20, CE3, CE12). Si les statuts évoluent ou se dégradent, le *métier* — les fonctions qu'il implique — ne disparaît pas totalement, comme en témoignent le nombre de correspondants *freelance* et le volume de leur production.

Soumis comme la plupart des journalistes à de fortes pressions (économiques, temporelles, organisationnelles, etc.) liées à l'émergence non seulement de nouveaux outils, mais aussi de nouveaux émetteurs et relais d'information, les correspondants de presse étrangère révèlent d'une part de profondes disparités dans leurs conditions de travail (marquées, en premier lieu, par la

disparition de nombreux bureaux à proprement parler), d'autre part un accroissement et un élargissement des tâches qui leur sont demandées. De la production en urgence, de plus en plus tournée vers le mode *news*, découle une tendance vers des contenus standardisés, bien souvent d'alertes, alors même que la plus-value de ces journalistes (contrairement aux envoyés spéciaux ou aux dépêches d'agences) réside/résidait davantage dans la connaissance et l'expérience du terrain (ici français) leur permettant une interprétation fine des événements. Si les dispositifs numériques ont certes simplifié l'accès à certaines informations pour ces journalistes spécifiques comme pour leurs confrères, ils ont surtout accentué et modifié et intensifié les attendus de production (y compris car les échanges avec le siège ont été multipliés). En pratique, les correspondants sont pour la plupart contraints de produire toujours plus et plus vite — parfois même sur un support pour lequel ils n'ont pas été initialement missionnés, à l'instar de certains employés en télévision rédigeant à la hâte des brèves pour le site web de leur média, avant même de réaliser leurs sujets images. Pourtant, de tels contenus ne sont pas nécessairement de nature à fixer l'attention et la fidélité des usagers de médias, restés dans le pays d'origine, qui cherchent du sens — particulièrement vis-à-vis de territoires qu'ils découvrent par les yeux du reporter sur place.

De fait, les stratégies — économiques et éditoriales — des rédactions conduisent davantage à une couverture d'information centrée sur le mode « *breaking news* » que sur la découverte, de type magazine, avec prisme d'interprétation des correspondants. Or être correspondant, c'est être davantage qu'un relais d'actualités souvent accidentelles et négatives ; c'est avoir les clés d'interprétations et la capacité de corriger les approximations de « mondes imaginés » pour lesquels la réalité est bien souvent distordue (Appadurai, 1996). L'immédiateté, sous-tendue par le numérique, qui est exigée pour leur production contraint les correspondants à la fois à une moindre vérification préalable de leurs informations et à une homogénéisation des sujets, inspirés par le suivi — voire la traduction dans le pire des cas — des actualités produites par leurs confrères du pays où ils sont en poste.

Davantage qu'un changement de modèle, cela semble dans une certaine mesure signifier une inversion de l'Histoire ou tout du moins un emprunt au modèle passé. Cela constitue un paradoxe supplémentaire et un enseignement important pour notre étude : avec les redéfinitions à l'œuvre depuis quelques années, les missions des correspondants de presse étrangère ressemblent en plusieurs points à celles, limitées, de leurs plus lointains ancêtres, qu'il s'agisse du premier modèle d'Havas (figure de l'agent de traduction de 1832 à 1835) ou simplement de celui d'agencier (à partir de 1835, figure davantage plus retenue dans l'histoire des

médias) ; la version actuelle pouvant en être vue comme une synthèse, à savoir une sorte de simple « agent d'information ». Ce corps professionnel spécifique a donc en partie perdu sa plus-value interprétative, ce que plusieurs des interviewés formulent autrement et plus directement : le métier est désormais davantage constitué de routines — y compris au sens péjoratif du terme — que de découvertes. Par extension, la présence moindre sur le terrain transforme les mécanismes de socialisation des correspondants étrangers en poste à Paris (y compris avec les pairs) : être journaliste/correspondant, c'est aussi être au cœur de la cité et s'immerger dans la sphère publique, comme tout un chacun. Ne plus le faire, c'est rompre en partie avec le réel ; en même temps qu'ils peuvent les nuancer, les correspondants sont ainsi en partie responsables des nombreux stéréotypes sur les Français, qu'ils véhiculent parfois dans leurs articles ou dans des livres à succès.

Dans un contexte où de moins en moins de rédactions se permettent financièrement de conserver un correspondant en France, les exigences sont renforcées. Le correspondant, à distance, n'est plus le seul à savoir ce qui se passe sur son territoire ; il ne peut plus (ou presque) livrer un récit partiel ou erroné sans conséquences. Il doit donc être rigoureux et crédible, surtout face au flux d'informations qui alimente l'utilisateur avec ou sans lui. Cela signifie-t-il que face à ce flux, l'éditorialisation doit disparaître ? À cette interrogation, qui inquiète les correspondants interviewés, on peut répondre par la négative : elle reste nécessaire, aujourd'hui et demain comme hier, il y a vingt ans : « *Le journaliste est davantage perçu aujourd'hui comme la face visible, le visage humain des machines à communiquer, des entreprises de médias qui font partie des dispositifs de relations publiques généralisées irriguant la communication moderne. Agent de médiation, interface entre les sources d'information d'une part, le ou les publics de l'autre, le journaliste dit, montre, commente et joue le représentant porte-parole de "monsieur tout le monde". [...] Collectivité de personnes souvent très individualistes d'esprit, les journalistes font écho au bruit du monde, essaient de lui donner sens.* » (Palmer, 1994 : 104)

En définitive et pour répondre à la problématique initialement proposée, la disparition totale des correspondants de presse étrangère n'est, d'après les chercheurs spécialisés comme d'après les journalistes concernés les plus expérimentés, ni envisagée ni envisageable. Pour autant, la réduction de leurs ressources et surtout de leur nombre est évidente, avec plusieurs risques inhérents, à commencer par la difficile interprétation pour les rédactions qui ne traitent l'actualité à l'étranger presque plus que depuis leur siège, *a fortiori* quand des événements *hard news* de grande ampleur se produisent. En témoignent, pour ne citer qu'un exemple majeur précisément à propos de la France, les erreurs factuelles et d'interprétation commises par un membre

de la rédaction de Fox News en janvier 2015 concernant de prétendues « zones de non-droit » (« *No-go zones* ») dans Paris à la suite des attaques djihadistes, et les récriminations auxquelles ces erreurs ont légitimement donné lieu. Ces informations erronées ont jeté une lumière accrue non seulement sur les pratiques douteuses déjà connues de cette rédaction, mais elles ont aussi interrogé dans une certaine mesure la validité des discours journalistiques formulés en l'absence de relais sur le terrain. À l'heure où sont prônées la vérification de l'information et la volonté par les rédactions les plus prestigieuses de donner davantage de sens aux actualités qu'elles proposent à leurs publics — dans un contexte de distinction de plus en plus clair des *business models*, entre formules payantes pour usagers exigeants et gratuité pour des usagers qui le sont moins — de telles situations confirment l'intérêt de la présence sur place des correspondants, ni les envoyés spéciaux ni le travail de *desk* depuis les sièges à plusieurs centaines voire milliers de kilomètres ne pouvant suffire. S'il y a question de maintien pour les correspondants étrangers, celle-ci s'applique donc davantage aux types de pratiques et de productions qui sont les leurs : le contexte invite à une redéfinition de leur rôle, notamment concernant les fonctions de regard distancié/décalé et d'interprétation qui le caractérisent. Un autre élément de réponse est lié au pays lui-même : en l'occurrence, la France, après avoir perdu son statut de plaque tournante diplomatique et informationnelle, regagnera-t-elle de l'intérêt ? Les événements géopolitiques et les tensions entre communautés internationales, ainsi que la composition de sa population, pourraient y contribuer.

In fine, la position des correspondants épouse en grande partie les transformations de la profession, résumées dès les premières lignes de l'ouvrage *Changements et permanences du journalisme* : « *Évidemment le journalisme se transforme, évolue au gré des discours dominants, des effets de mode (culturels, économiques, politiques, sociaux), des conditions concrètes et matérielles des processus de production de l'information. Mais, il ne mute pas, faisant fi des conditions antérieures. Il s'ancre dans l'Histoire, la sienne comme celle des sociétés, et conserve par-devers tout certaines permanences.* » (Le Cam et Ruellan, 2014 : 8) Malgré la perte de prestige et les moindres ressources mises à leur disposition, la permanence de correspondants étrangers en France conserve donc *un sens*, autant que ces derniers en véhiculent pour les publics qui veulent bien être les leurs.

Nous tenons à remercier les correspondants étrangers de presse qui nous ont accordé un entretien pour leur disponibilité, leur ouverture et leur réflexion. Nous remercions également le Centre d'accueil de la presse étrangère pour la mise à disposition, au moment de notre recherche et après négociation, de certaines de ses données.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Agostino, A., 2013, *Médias et institutions européennes : discours des professionnels de l'information – De la presse écrite aux blogs (français et italiens) sur l'actualité européenne*, Thèse de doctorat, Paris, Université Sorbonne Nouvelle Paris 3.
- Anderson, B., 2010 [1991], *Imagined Communities. Reflections on the origin and spread of nationalism*, Londres, Verso.
- Appadurai, A., 1996, *Modernity at Large. Cultural Dimensions of Globalization*, Minneapolis, University of Minnesota Press.
- Archetti, C., 2013, « Journalism in the age of global media. The evolving practices of foreign correspondents in London », *Journalism*, vol. 14, n°3, pp. 419-436.
- Birkner, T., 2013, « The Role of Foreign Correspondents in Diplomacy. A Case Study », Communication présentée au 63e congrès international ICA, Londres.
- Broustau, N., Jeanne-Perrier, V., Le Cam, F., Pereira, F. H. (Éds.), 2012, « L'entretien de recherche avec des journalistes », *Sur le journalisme* [En ligne], vol. 1, n°1.
- Charmillot, M., Dayer, C., 2007, « Démarche compréhensive et méthodes qualitatives : clarifications épistémologiques », *Recherches qualitatives*, hors-série n°3, pp. 126-139.
- Clausen, L., 2004, « Localizing the Global. "Domestication" Processes in International News Production », *Media, Culture and Society*, vol. 26, n°1, pp. 25-44.
- Degand, A., Grevisse, B. (Éds.), 2012, *Journalisme en ligne. Pratiques et recherches*, Bruxelles, De Boeck.
- Domingo, D., Paterson, C. (Éds.), 2011, *Making Online News – Volume 2. Newsroom Ethnography in the Second Decade of Internet Journalism*, New York, Peter Lang.
- Eberwein, T., Brost, E., Hahn, O., Lönnendonker, J., 2010, « Foreign correspondents as context translators between cultures. Interdisciplinary theory model of journalistic transfer and translational equivalency », Communication présentée au congrès international ECREA 2010, Hambourg.
- Eide, E., 2010, « Blogosphere and world news. Foreign reporters' blogs and emerging public sphere », Communication présentée au congrès international ECREA 2010, Hambourg.
- Estienne, Y., 2007, *Le journalisme après Internet*, Paris, L'Harmattan.
- Foote, J. S., 2005, « The Changing Role of TV Network News Correspondents », in Tunstall, J. (Éd.), *Media Occupations and Professions : Reader*, New York, Oxford University Press, pp. 158-160.
- Gross, P., Kopper, G., 2011, *Understanding Foreign Correspondence*, New York, Peter Lang.
- Hallin, D., Mancini, P., 2004, *Comparing Media Systems. Three Models of Media and Politics*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Hamilton, J. M., Jenner, E., 2004(a), « Redefining Foreign Correspondence », *Journalism*, vol. 5, n°3, pp. 301-321.
- Hamilton, J. M., Jenner, E., 2004(b), « Foreign Correspondence : Evolution, Not Extinction », *Nieman Reports*, vol. 58, n°3, pp. 98-100.
- Hannerz, U., 2004, *Foreign News. Exploring the world of Foreign Correspondents*, Chicago, Londres, The University of Chicago Press.
- Lagneau, É., Nicey, J., Palmer, M., Rebillard, F., 2013, « La dynamique sociale des sources et flux des nouvelles », *Sur le journalisme* [En ligne], vol. 2, n°1.
- Le Cam, F., Ruellan, D. (Éds.), 2014, *Changements et permanences du journalisme*, Paris, L'Harmattan.
- Le Cam, F., 2005, *L'identité du groupe des journalistes du Québec au défi d'Internet*, Thèse en Sciences de l'information et de la communication, Université de Rennes 1/Université Laval à Québec, URL : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00011013/en/>.
- McManus, J., 1994, *Market-Driven Journalism. Let the Citizen Beware ?*, Thousand Oaks, CA, Sage Publications.
- Nicey, J., Agostino, A., 2014, « Foreign correspondents in France », in Terzis, G. (Éd.), *Mapping Foreign Correspondence in European Countries*, New York/London, Routledge, ECREA Series, pp. 93-104.
- Palmer, M., 2011, *Homo Informans : l'urgence des news au fil des millénaires*, Paris, Éditions de l'Amandier.
- Palmer, M., Nicey, J., 2011, *Lexique subjectif de l'homme informant*, Paris, Éditions de l'Amandier.
- Palmer, M., 1994, « Les héritiers de Théophraste », in Ruellan, D., Lacan, J.-F., Palmer, M., *Les journalistes. Stars, scribes et scribouillards*, Paris, Syros.
- Palmer, M., 1983, *Des petits journaux aux grandes agences. Naissance du journalisme moderne 1863-1914*, Paris, Aubier.
- Paterson, C., Domingo, D., 2008, *Making Online News. The Ethnography of New Media Production*, New York, Peter Lang.
- Ribadeau-Dumas, V., 2010, *Le Centre d'accueil de la presse étrangère : un instrument de diplomatie publique ?*, Mémoire de 4e année (sous la direction de D. Ruellan), Rennes, Sciences Po Rennes.
- Sambrook, R., 2010, « Are Foreign Correspondents Redundant ? The changing face of international news », Oxford, Reuters Institute for the Study of Journalism.
- Terzis, G. (Éd.), 2014, *Mapping Foreign Correspondence in Europe*, New York/London, Routledge, ECREA Series.
- Wu, H. D., Hamilton, J. M., 2004, « US Foreign Correspondents. Changes and Continuity at the Turn of the Century », *Gazette 66*, vol. 6, pp. 517-532.

Fr. Cette contribution s'intéresse aux correspondants étrangers exerçant en France, assez peu étudiés. La réflexion proposée repose en grande partie sur une vingtaine d'entretiens avec les journalistes eux-mêmes, travaillant à Paris pour différents pays et supports, et qu'ils soient sous contrat permanent ou à la pige (échantillon constitué en proportion de données officielles habituellement pas ou peu communiquées). Les transformations à l'œuvre sont analysées sous le prisme de leurs profils divers et de leurs productions : les aspects scrutés vont de la sélection de l'information à la couverture de l'actualité de la France qu'ils donnent à voir à leurs concitoyens d'origine. Les correspondants de presse étrangère sont soumis comme la plupart des journalistes à de fortes pressions (économiques, temporelles, organisationnelles, etc.) liées à l'émergence non seulement des outils numériques mais aussi de nouveaux types de concurrents (y compris non professionnels). Ils révèlent d'une part de profondes disparités dans leurs conditions de travail, marquées en premier lieu par la fermeture de nombreux bureaux à proprement parler, d'autre part un accroissement et un élargissement des tâches qui leur sont demandées, notamment par leurs supérieurs au siège. Cela génère, pour eux comme pour le chercheur, plusieurs interrogations sur leurs pratiques et sur leur identité. Va-t-on vers une disparition de la profession même de correspondant de presse étrangère, ou s'agit-il d'un changement de modèle, supposant pour les correspondants des missions redéfinies ? Et ces derniers doivent-ils l'apprécier comme une opportunité ou comme une menace ? Cet article se propose d'analyser, y compris à la lumière de principes historiques liés à la correspondance de presse, les évolutions récentes et les perspectives de la production d'information *sur* et *depuis* la France. Il examine les routines, bouleversements et paradoxes de ce métier spécifique, et *in fine* l'intérêt de ces questions pour les publics.

Mots-clés : Information internationale ; correspondant étranger ; pratiques journalistiques professionnelles ; circulation des nouvelles ; *breaking news*.

Pt. Esta proposta examina um tema raramente abordado: o dos correspondentes estrangeiros que trabalham na França. A análise é baseada em 20 entrevistas em profundidade com jornalistas que trabalham em Paris para vários países e meios de comunicação, com contratos permanentes e como freelancers (a amostra foi estabelecida em proporção aos dados oficiais que raramente são compartilhados). A evolução da profissão é analisada tendo em conta os diversos perfis dos correspondentes e métodos de produção utilizadas, o processo de seleção da informação e a cobertura de notícias francesas que serão destinadas ao público nos países de origem. Como a maioria dos jornalistas, os correspondentes estrangeiros estão sob pressões econômicas, organizacionais e do tempo criadas pela emergência de ferramentas digitais e uma nova marca da concorrência (incluindo os não-profissionais). Existem também profundas disparidades em suas condições de trabalho – algumas marcadas pelo fechamento dos chamados “escritórios”, bem como um aumento e ampliação das suas funções. Para eles (e para os pesquisadores), isso gera questionamentos sobre suas práticas e identidade. Estamos caminhando para a extinção da profissão de correspondente estrangeiro ou é uma mudança de paradigma que necessita de uma redefinição de sua missão? É uma oportunidade ou uma ameaça? Este estudo parte de uma perspectiva histórica da prática do jornalismo de correspondência para analisar a evolução recente e as perspectivas da produção midiática *na* e *da* França, examinando as rotinas, convulsões e paradoxos da posição de correspondente estrangeiro e como isso afeta o público.

Palavras-chave: notícias internacionais, correspondente estrangeiro, práticas jornalísticas profissionais, circulação de notícias, *breaking news*.

En This paper examines the rarely addressed topic of foreign correspondents working in France. The analysis is largely based on about twenty in-depth interviews with journalists working in Paris for various countries and media outlets, both permanent and freelance (the sample was established in proportion to official data that is seldom shared). The evolution of their profession is studied taking into account their diverse profiles and production methods, their information selection and the coverage of French news they offer their consumers at home. Like the majority of journalists, foreign correspondents are under the economic, organizational and time pressures created by the emergence of digital tools and a new brand of competition (including non-professionals). There are also profound disparities in their working conditions—some facing closure of so-called “bureaus,” as well as an increase and expansion of their tasks. For them (and for the researchers), this generates questions about their practices and identity. Are we headed towards the extinction of the profession of foreign correspondent, or is it a paradigm shift necessitating a redefinition of their mission? Is it an opportunity or a threat? This study, from a historical perspective of the occupation of press correspondent, proposes to analyze the recent evolution and perspectives of media production *on* and *from* France by examining the routines, upheavals and paradoxes of the position of foreign correspondent and how they affect the public.

Keywords: international news, foreign correspondent, professional journalistic practices, news circulation, breaking news



Les pratiques des correspondants français en Chine

Un journalisme d'immersion paradoxal

JIANGENG SUN

Docteur

UMR CRAPE

jiangeng2008@hotmail.com



ans les théories des relations internationales, « le rôle d'acteur des médias dans la vie internationale apparaît comme une évidence¹ » : médias et journalistes ne sont plus que les simples témoins de la vie internationale. En revanche, ils sont désormais considérés comme des acteurs éventuellement capables de jouer un rôle clé dans certaines situations². L'introduction du livre dirigé par André-Jean Tudesq indique bien que « les médias peuvent s'apprécier comme acteurs de la vie internationale sous deux aspects : dans l'influence que des événements survenus à l'étranger exercent à l'intérieur de pays. [...] dans la pression de l'opinion publique mobilisée par les médias sur la politique extérieure de leur gouvernement³ ». Une autre approche s'intéresse particulièrement au rôle de passeurs culturels que jouent les médias et les journalistes dans les « transferts culturels » d'un espace géographique à un autre⁴. Il est indéniable que les médias et les journalistes étrangers, en particulier les correspondants de presse, puissent avoir un rôle déterminant dans la formation de la représentation d'un pays lointain au sein d'un public national.

Pour citer cet article

Référence électronique

Jiangeng Sun, « Les pratiques des correspondants français en Chine : un journalisme d'immersion paradoxal », *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo* [En ligne], Vol 5, n°1 - 2016, mis en ligne le 15 septembre 2016.

URL : <http://surlejournalisme.com/rev>

Selon Jean-Paul Marthoz, « *la localisation des correspondants dépend [...] de l'importance intrinsèque des capitales dans le grand jeu mondial*⁵ », mais elle reflète également « *l'évolution de la géopolitique et de la géo-économie*⁶ ». De fait, Olivier Baisnée souligne que « *le poste originel de correspondant à l'étranger est devenu un niveau géographique et politique de couverture journalistique à part entière*⁷ ». À cause de contraintes financières, l'absence de correspondants à l'étranger dans certains pays – voire des espaces géographiques entiers – devient de plus en plus fréquente. La Chine, deuxième puissance économique mondiale depuis 2010 et protagoniste incontestable de la scène internationale, s'empare du « *statut de "base incontournable" de la grande presse internationale*⁸ » dès l'entrée dans le XXI^e siècle, au moment où l'ancien empire du Milieu a commencé à affirmer son importance.

Depuis le début des années 2000, les médias étrangers ont commencé à affluer sur le terrain chinois qu'ils considéraient comme un nouvel eldorado du journalisme. Leur installation s'est d'abord concentrée à Pékin, capitale de la Chine, puis elle s'est étendue à Shanghai, capitale économique du pays, et leur nombre ne cesse d'augmenter. Jusqu'en décembre 2014, le Centre de presse internationale (IPC) du ministère chinois des Affaires étrangères a enregistré environ 700 correspondants étrangers accrédités appartenant à 445 médias de tous genres : agences de presse, journaux, chaînes de télévision, de radio et des sites d'information⁹. Plongés dans le monde chinois, ces *étranges étrangers* observent puis interprètent et relayent l'image d'une Chine en « *évolution permanente*¹⁰ » à chacun de leur public respectif. Parmi les 700 correspondants étrangers en provenance de 59 pays, plus de 18 % sont des journalistes américains¹¹. Mais qu'en est-il des médias et correspondants français ? Quelles sont les limites de leur pratique journalistique ? Fruit d'une enquête de terrain et d'analyses théoriques, cet article souhaite d'une part mettre en lumière un panorama des médias et journalistes français en Chine et, d'autre part, montrer les limites internes qui influencent la production de leurs informations.

CADRAGES THÉORIQUES

Plongés dans le monde chinois, les journalistes français observent, interprètent et relayent l'image d'une Chine à leur public en pratiquant ce que l'on pourrait appeler un journalisme d'immersion qui se caractérise à la fois dans un temps et dans un espace géographique déterminés. C'est donc le concept de journalisme d'immersion qui a guidé notre analyse.

Un journalisme d'immersion né aux États-Unis

La pratique d'immersion dans le journalisme est « *une invention américaine*¹² » dont l'histoire « *remonte au moins à la fin du XIX^e siècle*¹³ ». Né du journalisme américain définissant son professionnalisme comme « *art et savoir en collecte d'information (newsgathering)*¹⁴ », le journalisme d'immersion se caractérise par « *des reportages de terrain souvent liés de très longs investissements qui peuvent durer des mois ou se prolonger sur des années avant de déboucher sur une production éditoriale*¹⁵ ». Dans le monde du journalisme, l'immersion est définie comme le « *fait de vivre de façon prolongée dans un lieu inhabituel afin de mieux comprendre ce qui s'y passe*¹⁶ ». Dans la pratique d'immersion, les journalistes recourent très souvent aux « *méthodes d'investigation, d'enquête sur le terrain, proche à la fois de l'ethnographie (observation participante) et de l'espionnage*¹⁷ ». Le journalisme d'immersion, appelé aussi « *journalisme ethnographique* » par Erik Neveu¹⁸, « *se fixe sur l'évocation de personnes "ordinaires"* » [...] et « *joue volontiers de citations évocatrices, de la scénarisation de tranches de vie observées de façon prolongée et intense*¹⁹ ».

LA PRATIQUE DES CORRESPONDANTS DE PRESSE FRANÇAIS EN CHINE : UN JOURNALISME PARADOXAL

Les correspondants français de l'ancien empire du Milieu pratiquent un journalisme très particulier. En effet, leur manière d'agir sur le terrain ne ressemble que plus ou moins à un journalisme d'immersion. Néanmoins, nous ne pouvons pas plaquer le journalisme pratiqué par les correspondants français sur le journalisme d'immersion au sens strict. Malgré leur présence sur le terrain pendant trois ou quatre ans, ils s'isolent complètement de la société chinoise à cause de raisons diverses, telles que leur volonté ou leur capacité d'immersion et la politique de contrôle chinoise. Ils ne peuvent jamais complètement s'intégrer harmonieusement à la société chinoise. Physiquement, les correspondants français ne peuvent pas se mettre dans la peau d'un Chinois et faire partie du « nous ». En effet, plusieurs contraintes limitent leur intégration à la société chinoise. D'abord, d'après les règlements du travail des correspondants de presse étrangers, les correspondants étrangers doivent être accrédités auprès des autorités chinoises pour exercer leur travail. Ensuite, les conditions de travail sur le terrain qui sont parfois très complexes les empêchent d'effectuer une enquête durable et approfondie rendant possible la compréhension d'une réalité

de faits. Enfin, la volonté et la capacité d'immersion — incluant la maîtrise de la langue par les correspondants — voire l'investissement de leurs bureaux de rédaction sur place peuvent également les contraindre dans l'exercice d'un journalisme d'immersion.

Confrontée aux autres pratiques du journalisme d'immersion, quatre particularités caractérisent la pratique des correspondants français : **le statut, la durée, le terrain d'immersion et le langage du terrain.**

Le statut de correspondants de presse à l'étranger en immersion

Avant tout, non seulement le correspondant de presse à l'étranger est un journaliste qui « *demeure dans un pays étranger et qui peut donc suivre des événements plus lents et plus difficiles à cerner, non pas seulement dans leur instantanéité mais aussi dans leur processus*²⁰ », mais encore la présence d'un envoyé spécial à l'étranger ne l'est que « *pour une période limitée et donc pour "couvrir" une actualité plus éphémère*²¹ ». L'envoyé spécial est un journaliste à part entière et il détient la carte de presse de son pays avant son départ. Considéré comme un journaliste expatrié qui travaille sur un territoire étranger, il est rattaché à un média en particulier, mais il peut aussi faire des reportages pour d'autres services, qu'ils soient économiques ou culturels, par exemple, selon les commandes. Il y exerce son travail journalistique en respectant non seulement la déontologie du journalisme — la Charte de Munich et la Charte d'éthique professionnelle des journalistes —, mais aussi toutes les lois du pays d'accueil malgré les différences de législations qui peuvent exister par rapport à son pays natal. En tant qu'étranger, un correspondant de presse doit être accrédité auprès des ministères des Affaires étrangères de son pays d'accueil pour l'obtention d'une nouvelle carte professionnelle, celle du correspondant de presse, afin d'exercer son travail.

Durée d'immersion

La durée constitue un élément essentiel du journalisme d'immersion. Selon Erik Neveu, « *le journalisme d'immersion a partie liée avec la quotidienneté, l'exploration des rythmes lents et des arrières scènes du monde social, de ses provinces qui peuvent simultanément sembler extraordinaires, inaccessibles ou surprenantes. Il se fixe aussi souvent par là sur des changements qui affectent les comportements, les rapports sociaux*²² ». Les correspondants de presse à l'étranger sont immergés dans un autre monde pour une

durée d'au moins trois ou quatre ans pour la plupart, voire jusqu'à une dizaine ou une vingtaine d'années pour certains « vétérans ». Cela permet à leurs médias de couvrir non seulement des « *hard news* » dans l'urgence, mais surtout et « *davantage les "soft news"*²³ ». À l'aide d'« *observations vécues*²⁴ », le correspondant étranger « *s'intéresse aux mutations lentes du social, à l'émergence de styles de vie et de pratiques inédites. Il explore des mondes sociaux méconnus, cachés, stigmatisés. Il rend éligible au statut d'information la trame des vies ordinaires, les expériences du travail, des sociabilités ou des loisirs alors même qu'elles sont déconnectées de tout attribut sensationnel*²⁵ ».

Terrain d'immersion

Dans la pratique journalistique, l'expression « *aller sur le terrain* » désigne « *la réalité telle qu'elle est, incitant le journaliste à se déplacer pour savoir de quoi ils parlent*²⁶ ». Les journalistes devraient aller « *sur place, au contact direct des acteurs de l'événement*²⁷ » afin de s'approcher le plus près possible de la réalité et d'assurer la véracité ainsi que l'exactitude des informations qui pèsent sur l'opinion publique²⁸ en France. Dans la définition du « terrain », Le Bohec précise que « *l'évocation du "terrain" est parfois rituelle, [qui] sert à légitimer, crédibiliser, son discours subjectif et préconçu sur le monde social*²⁹ ». Dans les médias audiovisuels comme la télévision, on voit souvent « *la mise en scène du terrain par des interviews en direct et en duplex, face [à la] caméra et en tenant un micro à la main à la télévision comme preuve de la présence physique*³⁰ » pour produire un effet de « *sur place* » ou « *il est là, je le vois, il me parle*³¹ », notamment dans les cas de traitements d'informations internationales avec des envoyés spéciaux ou des correspondants permanents à l'étranger.

Langage de terrain

La maîtrise de la langue du terrain est une des compétences indispensables³² pour les correspondants en immersion dans « *un monde étrange et étranger*³³ ». Pour eux, « *la langue est le chemin le plus sûr vers la nébuleuse qu'est la pensée, celle d'un homme ou d'un peuple*³⁴ ». Elle est considérée comme une « *clef pour ouvrir les portiques d'une société et permet de traverser les pièces en constatant leur diversité, leur pluralité et leurs différences*³⁵ ». La compétence de la langue permet aux correspondants de presse de collecter des données et des informations de première main, mais aussi d'établir une communication d'échange qui permet de comprendre le monde d'accueil, où « *le journaliste et ses interlocuteurs œuvrent à faire sens de leur expérience*³⁶ ».

**UN PORTRAIT GÉNÉRAL
DES CORRESPONDANTS FRANÇAIS EN CHINE**

Avant de présenter les correspondants français en Chine, j'aimerais préciser le statut de correspondant tel qu'il s'est diversifié au fur et à mesure de l'évolution du métier de journaliste. Jérôme Bourdon a hiérarchisé le statut de correspondant de la presse étrangère en Israël en deux catégories principales : « *les correspondants "classiques", venus des pays riches, payés plein temps : par les agences de presse, les grandes radios et télévisions, les journaux de référence ; [...] et les correspondants des organes de presse moins prestigieux, [qui] peuvent toucher un salaire mensuel, mais [où] les contrats sont moins protecteurs, et [où] le statut de pigiste est beaucoup plus fréquent*³⁷. » En empruntant cette hiérarchisation et en réfléchissant à l'expérience du terrain, j'ai essayé de distinguer les journalistes français en deux catégories, c'est-à-dire celles des correspondants « classiques » et celle des correspondants-collaborateurs³⁸. Les correspondants « classiques » sont des journalistes expatriés qui sont officiellement envoyés en Chine par leur média parisien sous le « *principe de division de travail et de séparation organisationnelle au sein de la rédaction*³⁹ ». Quant aux correspondants collaborateurs, ils comprennent les pigistes contractuels et les journalistes indépendants, ainsi que les journalistes rattachés aux agences de production privées qui ont un contrat de collaboration sur place avec des médias français qui externalisent le service de correspondance en Chine.

Journalistes français en Chine – un mini-microcosme

Dénombrer les journalistes français présents en Chine n'a été pas chose facile. Nos enquêtes de terrain nous ont permis de recenser une trentaine de journalistes, tous genres de statut confondus : correspondant, journaliste indépendant ou pigiste, journalistes d'agences de production, etc., mais sans compter les photographes indépendants et les cadres/monteurs des agences de production audiovisuelle. Parmi ces journalistes, 24 sont basés à Pékin et 6 à Shanghai. Le nombre des journalistes français n'inclut pas les journalistes originaires des pays anglophones comme Tom Hancock, reporter britannique au bureau de l'AFP à Pékin, ni les « journalistes/rédacteurs » travaillant pour les supports à destination de la communauté francophone, ou encore certains « journalistes » bénévoles.

Le tableau 1 nous permet d'observer plusieurs aspects intéressants. Premièrement, les correspondants officiels confirmés n'occupent qu'un peu plus

du tiers du nombre de journalistes français présents en Chine. Autrement dit, près du deux tiers de ces journalistes travaillent comme correspondants pigistes en collaboration avec des médias français ou comme employés d'agences de presse privées qui ont un contrat de collaboration avec un tel média parisien. Deuxièmement, de nombreux journalistes français travaillent pour la presse écrite. Malgré un effectif peu important, les correspondants français sont répartis dans tous les principaux supports de médias : agences de presse, presse écrite dont les journaux et les magazines, radios et chaînes de télévision. Parmi ces 30 journalistes, 10 travaillent pour des journaux et 7 pour des magazines, soit plus de la moitié du total des journalistes français présents en Chine. On voit que 20 % de ces journalistes répartis dans deux agences de production audiovisuelle proposent des services aux chaînes françaises qui sont très peu présentes sur place. Troisièmement, les journalistes masculins sont en général plus nombreux que les journalistes féminins. En effet, parmi les 30 journalistes recensés, un peu moins du deux tiers sont des hommes ; ils sont présents dans tous les genres des médias. De plus, 100 % des journalistes travaillant pour une agence de presse sont des hommes, tout comme les quatre cinquièmes des journalistes travaillant pour des journaux. À l'inverse, plus de 80 % de journalistes travaillant pour des agences de production audiovisuelles sont des femmes.

Tableau 1 ; Démographie des journalistes français en Chine par genre

Démographie	Homme	Femme	Total
	19	11	30
Correspondants officiels confirmés	9	2	11
Correspondants collaborateurs	10	9	19
Agence de presse	3	0	3
Journal	8	2	10
Magazine	4	3	7
Radio	2	0	2
Chaîne de télévision	1	1	2
Agence de production audiovisuelle	1	5	6

Notre enquête démontre que plus de 76 % des journalistes se sont installés à Pékin. Parmi eux, un peu plus de la moitié sont des correspondants envoyés par leurs médias parisiens. Par contre, aucun correspondant officiel confirmé ne travaille à Shanghai. De plus, on voit que près de 74 % des

journalistes à Pékin sont des hommes, et cette proportion est réduite à environ 28 % dans la capitale économique du pays. Ce résultat dessine une forte féminisation chez les journalistes indépendants à Shanghai. Par ailleurs, le tableau 1 nous montre que des journalistes travaillant pour la presse écrite sont plus nombreux que pour d'autres titres de médias. Parmi les 23 journalistes à Pékin, plus de 60 % de travaillent pour la presse écrite française. À Shanghai, le taux n'atteint que 42,8 %.

DES « BONNES CARTES⁴⁰ » DES CORRESPONDANTS FRANÇAIS EN CHINE

Chez Pierre Bourdieu, la notion de capital est « l'ensemble des biens matériels (richesse, revenus, etc.) et symboliques (réputation, considération, culture), inégalement distribués, qui sont socialement considérés comme ayant valeur dans les jeux sociaux, à un moment donné du temps et dans une société donnée⁴¹ ». Patrick Champagne et Olivier Christin expliquent cette notion avec la métaphore du jeu : « le capital, ce sont les "bonnes cartes" qui sont possédées par les joueurs, celles qui permettent de dominer un jeu social déterminé⁴². » Selon cette métaphore, « la notion de capital suppose donc des individus socialisés qui s'accordent sur le jeu, sur les règles du jeu et sur ce qu'il convient de considérer comme atouts dans ce jeu⁴³ ». Le capital varie d'un groupe social à l'autre. Comme ces deux héritiers de l'approche bourdieusienne l'ont précisé, « avec le processus de différenciation sociale et la constitution d'univers sociaux relativement autonomes, le capital tend à se spécifier pour chaque microcosme⁴⁴ ».

Dans le mini-microcosme des correspondants français en Chine, quelles sont donc les « bonnes cartes » ? La trajectoire personnelle – en particulier le parcours universitaire – l'expérience professionnelle et la maîtrise du chinois sont des « cartes » clés du champ journalistique dans le monde chinois.

Formation

Les titres scolaires ou universitaires deviennent souvent le premier facteur à prendre en considération dans le cadre des recherches sociologiques sur les journalistes. Nous pouvons commencer par présenter les titres scolaires ou universitaires obtenus par les journalistes français en Chine.

En exceptant les journalistes avec qui nous n'avons pu entrer en contact, les journalistes français en Chine ont quasiment tous eu un parcours universitaire. Ils sont tous issus de prestigieux établissements d'enseignement supérieur français, soit

d'écoles de journalisme reconnues, comme l'École supérieure de journalisme de Lille (ESJ Lille), l'Institut français de presse (IFP) de Paris II ou l'Institut pratique du journalisme (IPJ) de Paris IX, soit de Sciences Po comme Sciences Po Paris, soit des grandes écoles réputées comme l'Institut national des langues et civilisations orientales (Inalco) ou l'École des hautes études commerciales (HEC), soit des universités parisiennes comme l'Université Panthéon Sorbonne ou Université Sorbonne Nouvelle. Notamment, l'Université Sorbonne Nouvelle dispose d'une filière de l'information et de la communication. Le correspondant du *Figaro* à Pékin, Patrick Saint-Paul, y a complété une maîtrise de l'information et de la communication de 1991 à 1995, et son jeune confrère Jordan Pouille y a fait une étude de Master II sur le journalisme anglophone de 2003 à 2004. La majorité de ces journalistes ont effectué un parcours universitaire à Paris dans des établissements réputés. Il n'y a que quelques journalistes qui n'ont pas fait leurs études dans la capitale française. En effet, Philippe Reltien, correspondant de Radio France à Pékin depuis 2011, est diplômé du Centre universitaire d'enseignement du journalisme à Strasbourg qui est une des trois écoles de journalisme les plus reconnues en France (les deux autres : l'ESJ à Lille et le CFJ à Paris)⁴⁵.

Les écoles de journalisme et Sciences Po sont toujours le berceau de formation des journalistes français en Chine. Parmi les 11 correspondants français en Chine confirmés, cinq d'entre eux, soit plus de 45 %, ont eu un cursus universitaire en Sciences Po, notamment Sciences Po Paris. Cette observation rejoint l'analyse de Remy Rieffel⁴⁶. Sciences Po a toujours joué un rôle très important dans la formation des journalistes français à côté des écoles de journalisme, en particulier, pour « ceux de la première que de la seconde génération⁴⁷ ». Quatre correspondants, soit plus 36 % du total, ont été formés dans des écoles de journalisme. Dans le groupe des journalistes indépendants, nous pouvons constater que cinq d'entre eux sont issus d'écoles de journalismes reconnues, soit près de 36 % de l'échantillon. Prenons quelques exemples : Baptiste Fallevoz, correspondant de France 24 à Pékin, et Delphine Sureau, correspondante des médias audiovisuels, sont diplômés de l'IPJ à Paris, tandis que leur consœur Aviva Fried, directrice du bureau à Pékin du groupe Hikari, s'est quant à elle spécialisée en journalisme de 1998 à 2000 à l'ESJ Lille.

Grâce aux informations que nous avons recueillies, nous avons pu découvrir que les journalistes français en Chine ont tous au moins un diplôme de licence, à une seule exception près, et que la majorité d'entre eux possède un diplôme de Master. On voit même qu'une journaliste avait commencé un

doctorat qu'elle n'a pu compléter, faute de temps⁴⁸. Plusieurs d'entre eux ont même un double cursus universitaire en France et à l'étranger, comme Caroline Puel du *Point* et Julien Girault de l'AFP. Caroline Puel est diplômée de l'Institut d'études politiques de Paris (Sciences Po Paris) et de l'Institut français des langues orientales (Inalco). La journaliste vétérane était également ancienne élève de l'Institut de diplomatie de Pékin.

Le type de formations poursuivies justifie non seulement « la confiance que l'on accorde au niveau titulaire⁴⁹ », mais surtout la spécialisation des journalistes français en Chine dans la profession.

Expérience professionnelle

Le poste de Pékin est aujourd'hui devenu prestigieux et attrayant pour les journalistes français qui veulent avoir une belle carrière de correspondant à l'étranger, ou tout simplement gravir les échelons de la profession. D'une part, dans la hiérarchie des postes à l'étranger, depuis l'aube du XXI^e siècle, Pékin côtoie des villes telles que Washington, Bruxelles, Londres ou Jérusalem. Dans un entretien, un journaliste a d'ailleurs confirmé que « *Washington est toujours au top de cette hiérarchie mais [que] Pékin vaut aujourd'hui largement Washington*⁵⁰ ». La Chine prend une place importante dans le monde tant géopolitiquement que culturellement⁵¹. D'autre part, cette Chine qui tient en réserve « *une mine des sujets inépuisables*⁵² » est devenue « *un nouvel Eldorado*⁵³ » pour les journalistes étrangers, comme l'époque du début du XX^e siècle où des journalistes étrangers ont afflué à Shanghai. Aujourd'hui, le poste de correspondant à Pékin est très convoité par les journalistes qui espèrent évoluer dans leur carrière professionnelle. Lorsqu'un poste de correspondant à Pékin s'ouvre, la concurrence interne est parfois « rude » entre les candidats. C'était le cas du *Figaro* où, pour remplacer Arnaud de La Grange, correspondant du *Figaro* à Pékin de 2008 à 2013, plusieurs candidats ont manifesté leur intérêt, dont Nicolas Barotte, journaliste du *Figaro* chargé de suivre l'actualité de l'Élysée et Patrick Saint-Paul, qui a déjà eu de belles expériences dans le métier. Entré en 1995 au *Figaro*, Patrick Saint-Paul a évolué comme reporter puis en tant que grand reporter aux services étrangers du quotidien. Il a par la suite effectué deux correspondances à l'étranger : à Jérusalem de 2003 à 2008 puis à Berlin de 2008 à 2013. La politique de la direction consistait à envoyer à Pékin quelqu'un qui avait déjà de l'expérience de correspondant à l'étranger. N'en ayant pas, la candidature de Nicolas Barotte n'a été pas retenue, mais il a finalement été envoyé à Berlin pour succéder à Patrick Saint-Paul, qui lui a pris la place d'Arnaud de La Grange à Pékin à partir du mois de septembre 2013. Nous pour-

rons constater que, dans cette course, l'expérience professionnelle était déterminante dans la décision prise par la direction du quotidien.

Les vétérans chevronnés : riches en expérience

Parmi les journalistes français présents en Chine, il peut y avoir un *cursus honorum* tant éducatif que professionnel. À travers les analyses de trajectoire professionnelle des journalistes français en Chine, nous pouvons observer que plusieurs d'entre eux étaient déjà riches en expérience professionnelle dans le métier. Dans le groupe des correspondants confirmés, nous pouvons observer que tous avaient déjà de l'expérience en tant que journalistes. De même, près de 83 % d'entre eux avaient déjà eu une expérience de correspondant à l'étranger (y compris correspondant pigiste), et 17 % avaient travaillé au service étranger de leurs médias. Citons un exemple Patrick Lescot qui a débuté sa carrière comme correspondant de l'AFP à Pékin dès son entrée à l'AFP en 1986. C'est lui qui a révélé au monde en mars 1988 les nouvelles émeutes de Lhassa au Tibet⁵⁴, et c'est lui qui s'était réfugié, pendant les événements de Tian'anmen en juin 1989, dans une chambre occupée par une envoyée spéciale du *Parisien libéré* au dixième étage de l'hôtel de Pékin près de la place de Tian'anmen et qui, toutes les dix minutes, informait son bureau par téléphone de l'évolution de l'événement. Depuis, il a parcouru plusieurs capitales, dont Belgrade, Zagreb, Sarajevo, Bangkok, et Phnom Penh en tant que correspondant à l'AFP. De 2004 à 2008, il était chef du bureau de l'AFP à Havana. Trois ans plus tard, au desk Europe à la place de la Bourse, il est reparti pour la capitale chinoise afin d'occuper le poste de directeur du bureau de Pékin⁵⁵. De là, on peut également apercevoir les silhouettes d'autres ténors du métier comme Alain de Chavron ou Richard Arzt, etc.

Les jeunes journalistes expérimentés

Les jeunes journalistes français en Chine sont aussi des professionnels expérimentés et bien qualifiés, tout comme leurs aînés. Prenons l'exemple de Stéphane Lagarde, correspondant de *RFI* à Pékin depuis septembre 2010. Né le 21 janvier 1972, le correspondant de *RFI* fait ses études de 1991 à 1994 à Sciences Po Grenoble. Diplômé de politique et relations internationales, il fait une prépa au concours administratif à Sciences Po Paris en un an. Il poursuit ensuite de 1995 à 1996 un DESS de Techniques du journalisme à l'IFP de Paris II. Passionné de l'Asie du Nord-Est depuis une vingtaine d'années⁵⁶, Stéphane Lagarde est marié à une Coréenne. Il a notamment commencé à s'engager de 1997 à 1999 dans une carrière de correspondant à Séoul en Corée du Sud pour

Libération. Après un petit passage à *BFM* où il a fait des reportages en Albanie, en Macédoine et au Kosovo, le journaliste a rejoint *RFI* comme reporter au service Culture de 2002 à 2004 et au service Société France de 2004 à 2007, puis il a été grand reporter au service Étranger de 2007 à 2010. Envoyé par *RFI* en 2010 comme correspondant permanent à Pékin, il a mis fin à son aventure en Chine en mars 2014.

L'expérience joue souvent un rôle très important dans le métier de journaliste. En effet, Rémy Rieffel explique en effet que « *les procédés de cooptation si fréquente dans le milieu journalistique se justifient aisément : l'expérience acquise dans sa jeunesse, les compagnonnages divers, la réputation conquise dans plusieurs sphères de la classe dirigeante, valent tous les diplômés*⁵⁷ ». L'expérience de journaliste à l'étranger, et surtout en Chine, devient parfois un facteur crucial dans les procédés de cooptation.

UN JOURNALISME D'IMMERSION LIMITÉE

Sur le terrain chinois, il existe plusieurs facteurs « endogènes » ou « exogènes » qui sont plus ou moins susceptibles de peser sur la pratique des journalistes français. En ce qui a trait à la Chine elle-même, ces facteurs reposent sur la politique de la régulation des journalistes étrangers mise en œuvre par les autorités, l'accès aux sources d'informations ou au terrain, et même sur la culture chinoise, etc. Les facteurs qui dépendent des correspondants sont les dispositifs des médias et journalistes français sur place, leur politique vis-à-vis du marché d'information chinois, et même la maîtrise de langue, etc. Nous nous contenterons d'analyser les facteurs extérieurs à la Chine qui influencent les pratiques journalistiques des Français dans cet environnement spécifique.

Une présence limitée

Parmi les 445 médias étrangers présents en Chine, il n'y en a qu'une vingtaine en provenance de l'Hexagone, soit environ 5 % du total. Ce petit groupe comprend les grands médias français comme l'AFP, *France 2*, *RFI*, Radio France, *Le Monde*, *Le Figaro*, *Libération*, *Le Nouvel Observateur*, *Les Échos*, etc., qui ont installé à la capitale chinoise leurs propres bureaux de correspondance, mais aussi d'autres médias dont les PQR, qui collaborent, à défaut de financement ou à cause de leurs politiques de couverture, avec des journalistes indépendants sur place afin de couvrir l'actualité chinoise. Ces journalistes indépendants sont souvent rémunérés comme pigistes par certains médias français. Ils travaillent souvent en parallèle pour plusieurs titres de médias afin d'arrondir leurs fins de mois. Prenons le cas d'Eric Meyer : installé à Pékin en 1987, ce vétéran a travaillé pendant de nombreuses années pour des PQRs comme *Dernières Nouvelles d'Alsace*, *Sud Ouest* et *Ouest France*. Il a parfois travaillé pour d'autres médias francophones, tels que *La Tribune de Genève*, *24 heures de Lausanne*, la Radio-Télévision belge ou *Radio-Canada*⁵⁸. Sur le terrain, on a découvert un autre type de collaboration de correspondance. *TF1* ne dispose plus de bureau de correspondance après les Jeux olympiques de 2008 à Pékin. La première chaîne française a donc conclu un accord de partenariat pour couvrir la Chine à titre de « correspondance » avec l'agence de production Hikari, également engagée avec la chaîne franco-allemande *Arte*.

La présence limitée des médias en Chine a certainement eu une influence sur le nombre des correspondants français présents sur place. Parmi les 700 correspondants étrangers accrédités, près de la moitié d'entre eux viennent de l'Europe de l'Ouest et des États-Unis. Plus du quart de ces correspondants

Tableau 2 : La répartition de la présence des correspondants étrangers en provenance des pays d'Europe de l'Ouest et des États-Unis⁵⁹

Pays	Ville				Total	
	Nombre	Beijing	Shanghai	Guangzhou		Shenzhen
États-Unis		105	21	1	1	128
Royaume-Uni		45	18	1	0	64
France		39	10	0	0	49
Allemagne		36	8	0	0	44
Espagne		24	1	0	0	25
Italie		9	0	0	0	9
		258	58	2	1	319

appartiennent aux médias américains et britanniques, et près du cinquième sont les compatriotes d'Edgar Snow. Les correspondants étrangers sont principalement présents dans la capitale chinoise et de façon minoritaire à Shanghai. L'Italie ne dispose cependant que de 9 correspondants dans la capitale chinoise.

La statistique officielle du Centre international de presse montre que 49 correspondants français accrédités sont présents sur la Chine continentale, dont 39 à Pékin et 10 à Shanghai. Néanmoins, ces chiffres ont été contestés par deux journalistes français interviewés qui ont estimé, lors d'entretiens, que le nombre des journalistes français présents en Chine ne dépassait pas 20. Avec tous les moyens d'enquête utilisés — interview, bouche à oreille, site d'Internet, etc. —, nous avons finalement pu recenser 30 journalistes français qui travaillaient en Chine avec tous genres de statut confondus vers la fin de 2013. Le nombre des journalistes français ne contient pas des professionnels ou bénévoles engagés dans les supports francophones sur place. Néanmoins, si nous évaluons ces 30 journalistes français selon les critères de définition du correspondant de presse à l'étranger, nous pouvons constater que leur nombre se réduit à une petite dizaine (11 correspondants officiels confirmés par l'enquête). Ce petit groupe de correspondants français envoyé en Chine par leur média s'y immerge pour couvrir l'actualité dans un pays peuplé de plus de 1,3 milliard d'habitants et étendu sur une superficie immense qui occupe 18 fois la taille de la France. Ces correspondants ne forment qu'une goutte d'eau dans l'océan !

En termes du nombre de personnes, la différence « *est incomparable entre un bureau de correspondance français à Pékin et un bureau américain* », a jugé un journaliste lors d'un entretien⁶⁰. Il s'est plaint de la pauvreté de l'investissement dans leurs bureaux de correspondance et de la timidité de l'implication dans le marché d'information de la part des médias français par rapport à leurs concurrents américains, et le journaliste français avait raison. En 2012, l'équipe du *New York Times* en Chine était composée de cinq journalistes à Pékin, d'un à Shanghai et d'un à Hongkong⁶¹, sans compter l'équipe importante de la version chinoise du *New York Times* lancée en ligne en 2012

Du côté des médias français, l'AFP dispose à Pékin du plus gros bureau de correspondance française en Chine. Le bureau de l'AFP compte aujourd'hui au total 24 personnes dont « *15 journalistes, quatre assistants, un commercial, un technicien, trois administratifs*⁶². » A part deux journalistes français, les autres journalistes sont

tous originaires des pays anglophones, ils produisent des dépêches et des informations en anglais destinées aux clients asiatiques, Japonais ou Coréens, par exemple⁶³. Le bureau de *France 2* à Pékin est quant à lui composé de deux Français : Alain de Chalvron, correspondant permanent depuis septembre 2010, et Sylvain Giaume, reporter d'images et monteur. Ils ont été épaulés par cinq Chinois, soit deux « *producers interprètes* » et trois autres auxiliaires. Sinon, la plupart des bureaux de correspondance des médias français en Chine ne sont composés que d'un(e) seul(e) journaliste et un(e) assistant(e).

Dans un pays riche d'actualités comme la Chine, le faible effectif des journalistes français pourrait avoir des inconvénients réels sur le processus de la production d'informations, en particulier lorsque de graves événements surviennent. Citons l'exemple du traitement par *France 2* de la disparition du vol MH 370⁶⁴. En raison du déplacement de son correspondant en Thaïlande, *France 2* a été obligée de recourir à Baptiste Fallevoz, correspondant de *France 24* pour couvrir de Pékin cet événement. En fait, le bureau de Pékin est un bureau régional qui doit couvrir non seulement l'immense pays, mais aussi des pays de l'Asie de l'Est comme le Japon et la Thaïlande. Un autre exemple est aussi significatif. Les correspondants français ont tous reconnu le rôle « *indispensable*⁶⁵ » de leurs collaborateurs chinois dans l'exercice de leur métier. Néanmoins, en cas d'absence de ces derniers, les journalistes doivent trouver des solutions alternatives pour se débrouiller. Par exemple, lorsqu'une collaboratrice a pris un congé de maternité, le journaliste avec qui elle travaillait a dû recourir à celle d'un confrère français pour partager le travail de sa collaboratrice chinoise en échange d'une participation à sa rémunération⁶⁶.

Timidité de l'implication des Français dans le marché de l'information en Chine

Hier comme aujourd'hui, on a vu les timides tentatives des médias français dans le marché chinois de l'information. L'agence Havas n'a ouvert son bureau de Shanghai qu'en 1927, soit plus d'un demi-siècle après sa rivale, l'agence Reuters, qui a choisi Shanghai en tant que bastion de l'opération *Extrême-Orient* dès 1871. L'agence britannique a dominé pendant longtemps le marché de l'information de l'empire du Milieu⁶⁷. Dès le début du XXI^e siècle, certains médias étrangers ont commencé à s'inviter et à s'emparer à nouveau du marché chinois de l'information. À l'ère numérique, ces médias étrangers ont même lancé une version chinoise de leur journal sur Internet.

Tableau 3 : Voici quelques informations concernant la publication en chinois des médias étrangers en Chine

Nom de médias	Année de création	Nom de site web en chinois	Siège en Chine
<i>The Wall Street Journal</i>	2002	http://cn.wsj.com	Pékin
<i>Forbes</i>	2003	http://www.forbeschina.com	Shanghai
<i>Financial Times</i>	2005	http://www.ftchinese.com	Pékin
<i>International Business Times (IBTimes)</i>	2006	http://www.ibtimes.com.cn	Shanghai
<i>Reuters</i>	2007	http://cn.reuters.com/	Pékin
<i>The New York Times</i>	2012	http://cn.nytimes.com/	Pékin

Ces éditions chinoises des grands médias étrangers sur Internet sont destinées à un public éduqué issu de la classe moyenne. Elles lui fournissent des informations généralistes et des analyses en profondeur de haute qualité. Les rédactions des éditions chinoises sur Internet peuvent, d'une certaine manière, concourir aux bureaux de correspondance dans la couverture de l'information en Chine : c'est le cas de *The Wall Street Journal*. Créée en 2002, son édition web chinoise compte une équipe de plus de 80 personnes. La rédaction est située dans le siège de sa maison mère Dow Jones & Company⁶⁸ à Pékin qui abrite également l'équipe de Dow Jones Newswires et le bureau du *Wall Street Journal* à Pékin⁶⁹. Grâce à cet aménagement, Dow Jones Newswires, *The Wall Street Journal* et l'édition chinoise sur Internet du *Wall Street Journal* devraient « réaliser la complémentarité et le réajustement des ressources des rédactions ⁷⁰ ».

Du côté français, les médias s'avèrent très timides par rapport à leurs concurrents américains et britanniques dans l'implication au marché d'informations en Chine. L'AFP a fait naître dès 2000 un journal chinois en ligne en coopération avec l'agence Central News Agency (CNA) de Taiwan. Cette initiative est quasiment inconnue du grand public et ne semble pas porter ses fruits tel qu'espéré. En 2013, l'AFP a relancé son assaut sur la Chine avec la création d'une application « iFashion AFP » et le lancement d'un service d'information sportive en chinois en association avec un groupe chinois. Le groupe Lagardère a quant à lui introduit en 1988 une version chinoise de son magazine phare *ELLE*. Par contre, depuis fin 2011, *ELLE* et ses cousins en version chinoise sont abrités sous le pavillon du groupe américain Hearst Corporation⁷¹. Sinon, il reste en Chine une version chinoise de *Madame Figaro*, *Amazing France* et *Le Point – Rendez-vous en France* depuis avril 2014, sans oublier un magazine *Connexion* en chinois et en français publié par la Chambre de commerce et d'industrie française en Chine.

Toutes ces initiatives montrent que les médias français s'intéressent particulièrement au marché de l'information culturelle en Chine. Excepté pour ces implications dans le domaine culturel, les médias français comme le *Monde*, le *Figaro* ou l'AFP n'ont pas encore trouvé leur place dans le marché chinois de l'information généraliste ou dominante.

Une maîtrise limitée du langage du terrain

Pour des correspondants étrangers qui doivent pénétrer dans *un monde étrange et étranger*, l'acquisition d'une connaissance de la langue indigène est indispensable au journalisme d'immersion. Pour eux, la langue n'est pas qu'un simple outil de communication, mais elle est le « sésame ouvre-toi » des portes d'un monde différent du leur tant d'un point de vue culturel que politique et social.

Selon le constat de Zheng Ruolin, correspondant du quotidien *Wenhui* de Shanghai à Paris, « les correspondants français à Pékin sont plutôt de bons journalistes mais sans parler le chinois » et « [...] moins de la moitié d'entre eux, semble-t-il, maîtrisent réellement le chinois⁷² ». Il n'avait pas tort en affirmant cela, et Philippe Rochot, correspondant de *France 2* à Pékin de 2000 à 2006 en arrive à la même conclusion.

On voit aujourd'hui que très peu de journalistes sont compétents pour employer le chinois comme langue de travail, en particulier dans le milieu des journalistes indépendants. Au contraire, le constat dans le groupe des correspondants français confirmés est bien différent. Grâce à nos enquêtes, nous avons pu observer que 45,5 % de ces correspondants maîtrisent bien le chinois. Ils sont capables de travailler avec cette langue jugée très difficile sans recourir à des assistants ou à des interprètes. En effet, nous pouvons constater que les bureaux de *Libération*, du *Nouvel Observateur* et du *Point* ne sont pas pourvus de poste d'interprète. Ces journalistes font par eux-mêmes des revues de presse et

la veille d'informations en ligne et organisent eux-mêmes leurs interviews et reportages, etc. Quand nous analysons les parcours universitaires de ces journalistes, nous pouvons observer que ceux qui maîtrisent bien le chinois ont presque tous eu des parcours universitaires dans des établissements renommés en Chine. Prenons quelques exemples. Au cours de ses études à Sciences Po Paris, Julien Girault de l'AFP a passé un an dans deux prestigieuses universités chinoises. De 2004 à 2005, il a étudié à la Beijing Foreign Studies University et de 2006 à 2007, à la Shanghai Fudan University. Philippe Grangereau de *Libération* a pour sa part complété deux ans d'études dans le département de littérature à l'université de Shangdong au début des années 1980. Auparavant, le journaliste de *Libération* avait étudié le chinois pendant deux ans à l'Université de Paris 7.

La maîtrise du chinois opérationnel permet aux journalistes d'établir des liens directs avec la société chinoise sans recourir à des intermédiaires, mais aussi d'économiser un salaire d'interprète recruté sur place pour les aider à exercer un journalisme d'immersion dans le monde chinois. Il est évident que, dans certaines conditions, le jonglage entre deux langues puisse, en quelque sorte, nuancer la portée du message original ou causer la disparition du sel de la langue. Au cours d'un entretien, un journaliste a révélé que, lors de son départ de Pékin, un correspondant français à Pékin a fait part de son sentiment « *frustrant* » à son confrère qui était récemment arrivé à la capitale chinoise parce qu'il n'avait pas pu, durant ses séjours en Chine, échanger des idées directement avec un Chinois « *ordinaire* » à cause de la barrière de la langue⁷³. Malgré la difficulté de l'apprentissage du chinois, les journalistes doivent investir du temps et d'énergie pour maîtriser cette langue afin d'avoir une certaine autonomie. Si nous empruntons la formule de Conover citée : « *Pour connaître les Mexicains, vous devez apprendre leur langue,...*⁷⁴ » Ainsi nous pouvons rappeler aux correspondants français en Chine que pour connaître les Chinois, ils doivent apprendre leur langue.

Envoyés ou recrutés sur place par les médias français, les correspondants français suivent les chemins de leurs prédécesseurs pour témoigner d'une Chine en constante évolution. Immergés dans le monde chinois qu'ils relatent au public français en contribuant à la construction de leur imaginaire, ces *étranges Français* constituent un microcosme social à la fois relativement fermé sur lui-même et isolé de la société chinoise. Il s'agit le plus souvent de journalistes professionnels très diplômés et expérimentés. Toutefois, en Chine, ils ne peuvent jamais exercer qu'un « journalisme d'immersion » limité malgré la durée de leur séjour. Certes, la politique de la régulation des journalistes étrangers et le dispositif

de contrôle mis en place par les autorités chinoises peuvent nuire au travail de production de l'information des journalistes français directement ou indirectement. Néanmoins, l'investissement limité des médias français dans la couverture de la Chine et leur faible implication sur le marché chinois de l'information influence directement la capacité de travail des journalistes français. Surtout, la faible maîtrise du chinois opérationnel empêche une bonne partie des journalistes français de communiquer directement avec des Chinois.

CONCLUSION

Envoyés ou recrutés sur place par les médias français, les correspondants français empruntent les chemins de leurs prédécesseurs pour témoigner d'une Chine en marche. Immergés dans le monde chinois, ils racontent la Chine pour le public français et contribuent à la construction d'un imaginaire de la Chine. Ces *étranges Français* constituent un microcosme social, à la fois relativement fermé sur lui-même et isolé de la société chinoise. Il s'agit le plus souvent de journalistes professionnels à la fois très diplômés et très expérimentés. Toutefois, en Chine, ils ne peuvent jamais exercer un « journalisme d'immersion » au sens strict malgré leur présence sur place sur des durées relativement longues. Certes, la politique de régulation des journalistes étrangers en Chine et le dispositif de contrôle mis en place par les autorités chinoises peuvent, directement ou indirectement, impacter le travail de production de l'information par les journalistes français sur place. Néanmoins, l'investissement limité des médias français dans la couverture de la Chine sur place et dans l'implication au marché chinois d'information influent directement sur la capacité de travail des journalistes français en Chine. Et surtout, leur faible maîtrise du chinois opérationnel empêche une bonne partie de ces journalistes de communiquer directement avec des Chinois.

NOTES

1. Tudesq, 1997 : 18.
2. Tudesq : 1997.
3. Tudesq, 1997 : 17-18.
4. Delporte, C., Vallotton, F., 2013/1, « Introduction », *Relations internationales*, no153, pp. 3-9.
5. Marthoz, 2008 : 94.
6. *Ibid.*
7. Baisnée, 2002 : 101-162.
8. Jean-Paul Marthoz, *op. cit.*
9. Sources de l'International Press Centre of the Information Department of the Ministry of Foreign Affairs of China et confirmées par un fonctionnaire de haut niveau du ministère chinois des Affaires étrangères. Disponible à : <http://ipc.fmprc.gov.cn/chn/hdj/c/t1108551.htm>.
10. Source d'entretien.
11. Source d'entretien avec un fonctionnaire de l'International Press Centre of the Information Department of the Ministry of Foreign Affairs of China.
12. Neveu, 2013b.
13. *Ibid.*
14. *Ibid.*
15. Neveu, E., 2012, « "Nouveaux" journalismes d'enquête et sciences sociales. Penser emprunts, écarts et hybridations », *Tracés*, hors-série À quoi servent les sciences humaines (IV), pp. 225-243.
16. Jacques Le Bohec, 2010 : 305.
17. *Ibid.*
18. Neveu, 2013a : 106.
19. *Ibid.*
20. Lancien, 2011 : 33.
21. *Ibid.*
22. Neveu, 2013b.
23. *Ibid.*
24. Concept de Jacques Valdour cité par Jean-Noël Retière dans sa communication « "L'observation vécue" d'après Jacques Valdour (1872-1938) : surprendre, éprouver... », Colloque international En immersion, 27-29 nov. 2013, CRAPE/IEP de Rennes.
25. Neveu, 2013b.
26. Le Bohec, 2010 : 579.
27. *Ibid.*
28. Neveu, 2013a : 86.
29. Le Bohec, 2010.
30. Le Bohec, 2010.
31. Veron, 1997.
32. *Ibid.*
33. Sfeir, 2009 : 9.
34. *Ibid.*
35. *Ibid.*
36. Erik Neveu, 2013b.
37. Bourdon, 2013.
38. Sun, 2015.
39. Baisnée, *op. cit.*
40. Champagne, Christin, 2004 : 220.
41. *Ibid.*
42. *Ibid.*
43. *Ibid.*
44. Champagne, Christin, *op. cit.*
45. Neveu, 2013 : 24.
46. Rieffel, 1984 : 43.
47. *Ibid.*
48. Sources d'entretien.
49. Rieffel, 1984 : 46.
50. Sources d'entretien.
51. Sources d'entretien.
52. Sources d'entretien.
53. Sources d'entretien.
54. *Ibid.*
55. Sources du site officiel de l'AFP, disponible à : <http://www.afp.fr/fr/agency/press-releases-newsletter/245870/>.
56. Sources disponible au blog de Stéphane Lagarde – Encres de Chine : <http://chine.blogs.rfi.fr/>
57. Rieffel, 1984 : 53.
58. Sources de l'entretien.
59. Sun, *op. cit.*
60. Sources de l'entretien.
61. Zhou Wei, 25 janv. 2013, « New York Times : comment rendre compte du 18ème congrès ? », *Nandu zhoukan*, no2013-4, pp. 32-35.
62. Source de présentation en vidéo du bureau de Pékin sur le site Internet officiel de l'AFP. Disponible à : <http://www.afp.com/fr/node/2874305/>
63. Source de l'entretien.
64. Dans la nuit du 7 au 8 mars 2014, le vol MH 370 de la compagnie Malaysia Airlines, transportant 239 personnes à destination de Pékin dont 154 Chinois et 4 Français à bord, a perdu le contact avec le contrôle aérien 1h30 après son décollage de Kuala Lumpur, la capitale malaisienne.
65. Source de l'entretien.
66. Source de l'entretien.
67. Winseck, Pike, 2007 : 296.
68. Meng, *op. cit.*
69. Pan, *op. cit.*
70. *Ibid.*
71. Sources des communiqués de presse du groupe Lagardère. Disponible à : <http://www.lagardere.com/press-room/press-releases/>
72. Zheng, 2012 : 29.
73. Source d'entretien.
74. Neveu, 2013b.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Baisnée, O., 2002, « Les journalistes accrédités auprès de l'Union européenne : correspondants à l'étranger ou généralistes spécialisés ? », *Réseaux*, no111, pp. 101-162.
- Bourdieu, P., nov. 1979, « Les trois états du capital culturel », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 30, L'institution scolaire, pp. 3-6.
- Bourdon, J., 2013, « D'étranges étrangers. Qui gouverne les correspondants de Jérusalem ? », *Sur le journalisme*, vol. 2, no2, pp. 144-157.
- Champagne, P., Christin, O., 2004, *Mouvements d'une pensée : Pierre Bourdieu*, Paris, Bordas, coll. Philosophie présente.
- Dumay, J.-M., 2010/7, « Médias », *Études*, tome 413, pp. 104-105.
- Hannerz, U., 2002, « Among the Foreign Correspondents : Reflections on Anthropological Styles and Audiences », *Ethnos*, vol. 67, no1, pp. 57-74.
- Lancien, T., 2011, *Le journal télévisé. De l'événement à sa représentation*, Presses universitaires de Bordeaux, Pessac.
- Le Bohec, J., 2010, *Dictionnaire du journalisme et des médias*, Presses universitaires de Rennes, coll. Didact Communication.
- Liang, J., 2002, *How U.S. correspondents discover, uncover, and cover China. China-Watching Transformed*. Chinese studies, vol. 27, The Edwin Mellen Press.
- Marchetti, D., 2007, « Le déclin de l'information politique internationale à la télévision française », in Pinto, E., *Pour une analyse critique des médias. Le débat public en danger*, Bellecombe-en-Bauges, éditions du Croquant, pp. 111-127.
- Marthoz, J.-P., 2008, *Journalisme international*, Bruxelles, De Boeck.
- Meng, J., juin 2013, « Interview de Yuan Li : État de lieu du développement des versions en chinois en ligne des principaux médias étrangers », *Science & Technology for China's Mass Media*, n°12, pp. 29-30.
- Neveu, E., 2013a, *Sociologie du journalisme*, Paris, La Découverte, coll. Repère, 4e éd.
- Neveu, E., 2013b, « "Immersion journalism" aux U.S.A. – Quand le journalisme aide à comprendre le monde social », *Communication au colloque international En immersion*, 27-29 nov. 2013, CRAPE/IEP de Rennes.
- Pan, T., 2010, « Les demandes de lecteurs sont l'élément central de site d'information », *NewMedia*, no1, pp. 86-91.
- Qian, J., mai 2013, « Décalage des horaires, rythme et la routine et la production d'information des correspondants étrangers en Chine », *Journalism Review*, no5, Shanghai, pp. 29-34.
- Rieffel, R., 1984, *L'élite des journalistes*, Paris, PUF.
- Rochot, P., 2008, *Vivre avec les Chinois, Un Français dans l'Empire rouge*, éditions de l'Archipel, Recueil du volume « Enquêtes et témoignages », sélection du Reader's Digest, 2009.
- Sfeir, A., 2009, « Préface », pour le livre du Joris Luyendijk, *Des hommes comme les autres : Correspondants au Moyen-Orient*, traduit du Néerlandais par G. de Hempinne, Nevicata.
- Sun, J., 2015, *Un journalisme d'immersion limité et contraint : étude de la pratique des correspondants français en Chine*, Thèse doctorale de science politique soutenue au CRAPE/IEP de Rennes le 11 déc. 2015.
- Tudesq, A.-J. (Éd.), 1997, *Les médias, acteurs de la vie internationale*, Apogée.
- Veron, E., 1997, « Il est là, je le vois, il me parle », *Sociologie de la communication*, vol. 1, no1, Le Seuil, pp. 521-539.
- Weulersse, G., 1902, *Chine ancienne et nouvelle*, Librairie Armand Colin.
- Winseck, D. R., Pike, M., 2007, *Communication and Empire : Media, Markets, and Globalization, 1860-1930*, Duke University Press Books.
- Zheng, R., 2012, *Les Chinois sont des hommes comme les autres*, Paris, Denoël.

Fr. En Chine, les médias et les correspondants français présents jouent un rôle important dans le flux d'informations vers la France. Acteurs dans le processus de la production d'informations, exerçant leur *media power*, ils contribuent à la formation de l'image que l'opinion publique française se fait de la Chine, mais aussi à influencer cette opinion, peut-être même à modifier la politique française envers ce pays. Ces médias et correspondants sont cependant peu étudiés dans les recherches scientifiques tant françaises que chinoises, et quasiment inconnus de leur grand public respectif. Il nous apparaît donc nécessaire de nous y attarder pour comprendre leur travail journalistique. Fruit de recherches théoriques (lectures scientifiques) et empiriques (documents d'archive et enquêtes sur le terrain), cet article a pour objectif, d'une part, de dresser le portrait de la présence actuelle de ces médias et correspondants, et, d'autre part, de mettre en lumière les différents facteurs susceptibles de peser sur le *journalisme d'immersion* qu'ils pratiquent, notamment sur leur processus de production des informations. Néanmoins, si nous ne nous préoccuperons pas des facteurs exogènes chinois tels que la politique de la régulation des journalistes étrangers, les difficultés éventuelles de l'accès aux sources et au terrain, ainsi qu'à la culture chinoise, cet article révélera plutôt les facteurs endogènes français constitués par le dispositif limité des médias français en Chine, la timide implication des correspondants dans le marché chinois de l'information et par la maîtrise limitée de la langue chinoise.

Mot-clé : correspondant, France, Chine, journalisme, immersion

En. French media and correspondents in China play an important role in the flow of news to France. As role-players in the process of news production, they exercise their “media power” and not only contribute to the shaping of the image on which the French public bases its opinion of China, but also influence this opinion—perhaps even change French policy toward that country in the process. And yet, these media and correspondents are rarely studied in French and Chinese scientific research, and remain virtually unknown to their respective larger public. As a result, we think the subject worthy of examination to better understand their work. Based on theoretical (scientific literature) and empirical (field research and archival documentation) research, this article aims to, firstly, profile the current presence of the French media and correspondents in China, and, second, highlight the different factors that influence the immersion journalism they practice; in particular their news production process. Space and time constraints limit our consideration of external Chinese factors such as the policies regulating foreign journalists, potential difficulties in accessing sources in the field and Chinese culture, and focus rather on internal French factors, mainly the limited presence of the French media in China, the irresolute involvement of correspondents in the Chinese information market and their limited command of the Chinese language.

Keyword: correspondent, France, China, journalism, immersion

Pt. A imprensa francesa e os correspondentes na China desempenham um papel importante no fluxo de notícias para a França. Como atores no processo de produção da notícia, eles exercem o seu «poder da mídia» e não só contribuem para a formação da imagem na qual o público francês baseia sua opinião sobre a China, mas também influenciam essa opinião – talvez até mesmo com o objetivo de mudar a política francesa aplicada à China. E, no entanto, estes meios e correspondentes raramente são estudados em pesquisas científicas na França e na China, e permanecem praticamente desconhecidos para seus respectivos públicos. Por isso, situamos a compreensão do trabalho destes correspondentes como um assunto digno de análise. Com uma pesquisa de base teórica (literatura científica) e empírica (pesquisa de campo e documental em arquivo), este artigo visa, em primeiro lugar, apresentar um panorama atual dos meios de comunicação franceses e dos correspondentes na China, e, em segundo lugar, destacar os diferentes fatores que influenciam o *jornalismo de imersão* que eles praticam; em particular o seu processo de produção de notícias. Se deixamos de lado fatores exógenos chineses como a política da regulação dos jornalistas estrangeiros, as dificuldades atuais de acesso às fontes de informação e ao espaço de cobertura, bem como a cultura chinesa, este artigo revela sobretudo os fatores exógenos franceses constituídos pelo dispositivo limitado da mídia francesa na China, a tímida implicação dos correspondentes no mercado chinês de notícias e as limitações impostas pela matriz da língua chinesa.

Palavras-chave: correspondente, França, China, jornalismo, imersão.



O conceito de cognição jornalística

Percepção social do caso Charlie segundo correspondentes na imprensa brasileira

MARGARETHE BORN STEINBERGER-ELIAS

Professora Adjunta
Universidade Federal do ABC
mborn@ufabc.edu.br



á um modo tipicamente jornalístico de perceber e relatar os acontecimentos? Este trabalho explora a hipótese de que os jornalistas desenvolvem estratégias cognitivas tipificadas no exercício de sua profissão e que eles compartilham um sistema próprio de categorização da experiência que tenho chamado de “cognição jornalística” (Steinberger, 2004). Os acontecimentos são filtrados a partir da substância da atualidade através de um modo próprio que se revela através da linguagem jornalística. Sabe-se que os acontecimentos não são naturalizados e não existem *per se*, mas são o reflexo de uma formação discursiva (Pêcheux, 1997). Ainda assim, aos jornalistas sempre foi atribuído um poder de “percepção direta” dos fatos.

Práticas e valores profissionais envolvem modos próprios de processar a informação que vai ser convertida em notícia. São modos que tomam um conceito genérico de público como referência para avaliar a relevância informacional. O uso de técnicas universais de filtragem e apuração de fatos noticiosos, tratamento de fontes, checagem da veracidade das informações, apresentação do conteúdo de modo atraente e relevante para o público, tudo isso é complementado pelo repertório de conhecimentos prévios que o jornalista dispõe (*background knowledge*) e que o ajuda a organizar os fatos segundo modelos já conhecidos. Sabemos que, por exemplo, a aplicação do conceito de noticeabilidade pode resultar diferente dependendo da cultura. O

Pour citer cet article

Référence électronique

Margarethe Born Steinberger-Elias, « O conceito de cognição jornalística: Percepção social do caso Charlie segundo correspondentes na imprensa brasileira », *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo* [En ligne], Vol 5, n°1 - 2016, mis en ligne le 15 septembre 2016.

URL : <http://surlejournalisme.com/rev>

que é notícia em uma cultura pode não sê-lo em outra, ou assumir proporção e significado variável. No caso dos correspondentes estrangeiros, o modo jornalístico típico de perceber e relatar acontecimentos está sujeito não só à cultura de origem, mas também a filtros cognitivos adicionais. Sediados em um país que não é o seu, os correspondentes convivem com colegas da imprensa local, ficam expostos a visões culturalmente conflitivas dos fatos e eventualmente são obrigados a escolher entre modelos mentais para enquadrar acontecimentos.

Quando o jornalista filtra e percebe fatos que não consegue de imediato categorizar e nomear, pode experimentar uma sensação de “estranhamento” cognitivo. Isto ocorre em dois tipos de situações: a) aquelas em que o evento a ser relatado foge aos modelos mentais comumente estabelecidos, ou seja, em que o evento era altamente improvável; b) em situações em que o evento era inusitado apenas aos olhos do jornalista tomando sua cultura e conhecimento prévio como referência. O Onze de Setembro é um dos melhores exemplos do primeiro caso (Steinberger, 2005). Quando o avião atingiu a primeira torre, jornalistas explicaram o fato utilizando de início o modelo mental “desastre aéreo” (organizado em categorias como: empresa aérea, prefixo e modelo da aeronave, origem do vôo, destino, horário, local, data, descrição do acidente, causa do acidente, número de vítimas, natureza dos danos, relatos de testemunhas, depoimento de entidades assistenciais, dos responsáveis pela empresa, etc.). Este modelo mostrou-se inadequado após o ataque do segundo avião às Torres Gêmeas e em menos de sessenta minutos foi trocado pelo modelo “ataque terrorista”. Ao final do dia, o presidente norte-americano George W. Bush anunciou que se tratava de “uma guerra”. Faltaram modelos mentais adequados para descrever os eventos.

Este trabalho irá tratar do segundo caso, muito comum de ocorrer entre correspondentes estrangeiros. Uma sensação de “estranhamento” cognitivo diante de um modelo inadequado pode obrigá-lo a reorganizar sua percepção. Quanto menos prováveis os fatos, menor a chance que ele terá de usar seus modelos cognitivos prévios para encaixá-los em modelos mentais conhecidos e relatá-los. Pode-se dizer que o modo jornalístico típico de um correspondente estrangeiro perceber e relatar acontecimentos está sujeito ao mesmo tempo à sua cultura de origem e aos filtros culturais do país onde está sediado.

Em que medida os valores e práticas profissionais universais compartilhados por jornalistas de diferentes países do mundo podem ser influenciados por uma percepção local dos fatos? Em que medida correspondentes estrangeiros são vulneráveis a essa

percepção local se ela se chocar com os modelos mentais que eles trazem de sua cultura de origem? E se o modelo mental usado de início para descrever os fatos não parecer adequado, como é operada cognitivamente a tomada de decisão sobre eventual troca e escolha de um novo modelo mental (*model switching*)? Até que ponto tais processos sócio-cognitivos vêm sendo afetados pelas novas tecnologias da informação e da comunicação no século XXI e pelos novos modos de produção e recepção de conteúdos? Se é verdadeira a hipótese de que há processos cognitivos específicos das práticas jornalísticas, cabe perguntar o que aconteceu com o “estranhamento” cognitivo do jornalista que convive agora num ambiente de multiplicidade e diversidade de modos de apresentar acontecimentos e dispõe de fontes quase ilimitadas de informação?

São questões muito complexas e este artigo propõe-se apenas a tratá-las de modo introdutório com base num estudo da percepção social brasileira sobre os ataques islâmicos em 7 de janeiro contra o jornal francês *Charlie Hebdo*. O trabalho apresenta um estudo de caso baseado na análise de uma amostra de vinte textos de correspondentes internacionais, colunistas e articulistas publicados no Brasil, perguntando de que modo eles perceberam e relataram o que ocorreu em Paris e o movimento Charlie em favor da liberdade de expressão.

Neste artigo tais questões serão discutidas em duas vertentes: teórica e prática. A vertente teórica define três tipos de cognição – social, jornalística e aculturada, e traz fundamentação para um modelo conceitual que seja capaz de explicar modos tipicamente jornalísticos de processar a produção e a recepção da informação (van Dijk, 1982) e suas mudanças nestes primeiros anos do século XXI.

A vertente prática toma os ataques ao jornal francês *Charlie Hebdo* em 7 de janeiro de 2015 como foco e analisa uma amostra de textos da autoria de correspondentes, articulistas e colunistas, perguntando de que modo eles contribuíram para a percepção social brasileira sobre o movimento Charlie. Os textos foram distribuídos em quatro grupos autorais: a) correspondentes brasileiros veteranos; b) novos correspondentes brasileiros; c) articulistas/colunistas estrangeiros traduzidos; d) articulistas/colunistas brasileiros. Os textos foram publicados em janeiro nos dias 13 (terça-feira), 15 (quinta-feira) e 18 (domingo) nos três maiores jornais brasileiros: *O Globo*, *O Estado de S. Paulo*, *Folha de S. Paulo*. Foram descartados os dias logo após o evento, considerando que prevaleceria uma cobertura de caráter mais factual e menos interpretativo. Houve diferença no modo como os quatro grupos autorais repercutiram os eventos de Paris? Quais as implicações

da decisão editorial dos jornais de publicar/ traduzir os vinte autores aqui apresentados e não outros? Sabemos que a sociedade brasileira não aderiu ao movimento Charlie em prol da liberdade de expressão. Por quê? Com base no conceito de cognição jornalística, o artigo avalia nos textos analisados reflexos de práticas profissionais e explora seus limites de relativização sócio-cultural.

**POR QUE OS BRASILEIROS NÃO FORAM CHARLIE:
ALGUMAS HIPÓTESES**

Nesta seção são analisados textos dos correspondentes veteranos Clovis Rossi (Madrid, Buenos Aires), Fernando Gabeira (Berlim) e Gilles Lapouge (Paris). Houve consenso de que os acontecimentos de 7 de janeiro em Paris não afetaram nossa sociedade. “Por que não fomos Charlie?” perguntou-se o colunista Clovis Rossi, na *Folha de S.Paulo* de 13 de janeiro. “Da Presidência da República às ruas, o Brasil está sendo incapaz de fazer parte do mundo”, diz o texto. O autor justifica o “silêncio ensurdecido” pela incapacidade crônica do brasileiro se mobilizar, protestar, ser inconformista. Que modelos cognitivos prévios o cidadão brasileiro tinha para entender o que ocorreu? Nós brasileiros somos um povo irremediavelmente colonizado e submisso? É uma hipótese.

Rossi criticou a Presidente da República Dilma Roussef pelo gesto burocrático de enviar a Paris apenas o embaixador brasileiro José Bustani como representante na mega-demonstração de 11 de janeiro. Para Rossi, faltou ao Brasil a percepção sobre o poder das manifestações de rua. O silêncio brasileiro decorreu da falta de percepção do Governo sobre a importância do movimento “Je suis Charlie”? É uma hipótese.

“E não vale dizer que a França é longe”, diz Rossi, citando as mil pessoas que protestaram em Buenos Aires diante da embaixada francesa. A presidente argentina Cristina Kirchner é acusada pelo Ministério Público de contribuir para a impunidade dos iranianos acusados pelo ataque terrorista à sede da Associação Mutual Israelita Argentina (Amia) em 18 de julho de 1994 que deixou 85 mortos e 300 feridos. Trata-se do maior atentado terrorista perpetrado na América Latina, quando um carro-bomba arrasou a sede da instituição judaica. A Casa Rosada teria acobertado os responsáveis devido a interesses econômicos em acordos comerciais com o Irã que previam exportação de carne e oleaginosas em troca de petróleo. O movimento Charlie serviu de munição política contra Cristina? E o caso Charlie teria obtido maior repercussão na Argentina do que

no Brasil porque a memória social do caso Amia vinculou cognitivamente os dois ataques?

O jornalista Fernando Gabeira, que foi correspondente da *Folha de S.Paulo* na Alemanha e em sua juventude participou do sequestro ao embaixador norte-americano no Rio de Janeiro dos anos 60 em plena ditadura militar brasileira, também acusa Dilma Roussef. Na coluna de *O Globo* em 18 de janeiro, diz: “O Brasil, através de seu governo, me desaponta nesse drama de alcance mundial. Quando Dilma propôs um diálogo com o Estado Islâmico na ONU, percebi que o governo vive numa outra época”. Gabeira alerta contra a intolerância religiosa no Brasil e aponta os riscos de vincular Estado e Religião. “A liberdade individual, livre de doutrinas políticas ou religiosas, é uma trincheira a se defender com todos os riscos”. Mas ressalva: “Embora os riscos não sejam tão altos aqui nos trópicos(...) A defesa da liberdade de expressão no Brasil de hoje já não é tão importante”, aludindo à ditadura militar (1964-1985). Os brasileiros hoje têm maior liberdade de expressão e por isso não se engajam em movimentos como o Charlie? É uma hipótese.

Diante dos ataques ao *Charlie Hebdo* e a um supermercado de produtos da comunidade judaica em Paris, vários textos evocaram o Onze de Setembro nos Estados Unidos de 2001. À época, um diagnóstico apressado atribuiu o fato a uma “guerra de civilizações” entre Oriente e Ocidente e não à ação de grupos extremistas islâmicos. No dia seguinte ao ataque às Torres Gêmeas, a mídia anunciou uma “Guerra ao Terror” contra inimigos identificados vagamente como *rogue states* (estados rebeldes). O presidente George W. Bush obteve o apoio da OTAN contra o Afeganistão e contra o Iraque numa guerra que confundia Estados e organizações terroristas (Bourdon, 2013). Já desde aquela época, o Brasil e outros países “periféricos” ficaram à margem da “Guerra ao Terror” promovida pelos EUA e seus aliados europeus? É uma hipótese.

Por que afinal os brasileiros não foram Charlie? De Paris, Gilles Lapouge escreveu em *O Estado de S.Paulo* que os ataques ao *Charlie* fizeram todo o planeta entrar em pânico, mas na mesma semana passou despercebido que duas mil pessoas foram massacradas na cidade de Baga, Nigéria, pelo grupo terrorista Boko Haram. A assimetria das vias de circulação informacional entre os hemisférios Norte e Sul vem de longa data (MacBride, 1980). No Brasil, a população tem a sensação de abandono e impunidade. Os índices de criminalidade (mais de 60 mil assassinatos por ano) pouco repercutem no espaço da mídia mundial onde o Charlie ganhou tanta projeção. Não fomos Charlie porque Charlie também nunca foi latino-americano? É uma hipótese.

**A CONSTRUÇÃO DE UMA PERCEPÇÃO SOCIAL
SOBRE O CASO CHARLIE**

Cognição social como processo coletivo

O conceito de cognição humana é definido pela Psicologia Cognitiva como processo da aquisição do conhecimento através das operações mentais de percepção, atenção, memória, raciocínio, juízo, imaginação. É um processo que se dá na correlação entre pensamento e linguagem e envolve estratégias de: a) filtragem e geração de conceitos; b) classificação e nomeação; c) compreensão e construção de juízos. De modo simplificado, pode-se dizer que cognição é a forma como a mente percebe, aprende, recorda e pensa sobre toda informação captada através dos cinco sentidos. O resultado final é a geração de modelos de conhecimento ou aprendizagem, ou seja, o domínio de sistemas de relações que são generalizáveis e podem levar à solução de problemas. O termo “cognição” vem dos escritos de Platão e Aristóteles e é abordado nos dias de hoje como objeto interdisciplinar de estudos da representação do conhecimento em Ciências Cognitivas envolvendo diferentes áreas de saber como Filosofia, Psicologia, Biologia, Linguística, Neurociência, Matemática e Inteligência Artificial.

A cognição envolve operações de armazenar, transformar e aplicar o conhecimento que, em princípio, servirá para orientar a melhor adaptação humana ao meio. Assim, a cognição é também um processo que converte aquilo que é captado no mundo externo para acomodar, assimilar e adaptar ao mundo interno. O ser humano é capaz de interagir com o meio em que vive sem perder a sua própria identidade existencial, que fica conservada em uma memória profunda e de longo prazo. Informação irrelevante é filtrada e lançada fora antes de ser processada para o significado (Broadbent, 1958).

Na Linguística, a Análise de Discurso usa o conceito de “cognição social” referindo-se a processos sociais experimentados coletivamente: percepção social, atenção social, memória social, juízos e preconceitos sociais, imaginação ou imaginário social. Neste trabalho, a exploração de hipóteses capazes de explicar por que o Brasil não foi Charlie oferece um espaço interessante para entender a percepção social como processo coletivo. Teorias da comunicação já criaram vários modelos para explicar o modo e a intensidade com que as notícias afetam opiniões e o modo como audiências enxergam os fatos (Steinberger, op.cit.). O exemplo histórico de cognição social é o efeito da máquina de propaganda nazista comandada por Goebbels sobre a sociedade alemã.

Um outro exemplo, menos radical, é a percepção social brasileira em relação ao uso de reatores de energia nuclear como fonte de energia desde que o mundo tomou conhecimento dos acidentes de Three Mile Island (EUA), Chernobyl (ex-URSS) e Fukushima (Japão). Os meios de comunicação chamaram a atenção da opinião pública para os riscos potenciais e pode-se dizer que, em resposta, o grau de confiança nesta fonte diminuiu, se comparado, por exemplo, às usinas termoeletricas. Hoje a memória destes acidentes foi incorporada ao debate social brasileiro sobre segurança energética e dificulta a liberação de verbas para dar continuidade aos projetos de Angra 3, usina nuclear situada no litoral do Rio de Janeiro. As imagens da fumaça nos reatores de Fukushima e os riscos do aquecimento ainda povoam a imaginação social brasileira sobre acidentes nucleares. Não se trata de discutir aqui se os riscos de fato existem, mas o modo como a percepção social pode ser afetada pela mídia (Steinberger, 2007).

No caso Charlie, a seção anterior mostrou que no primeiro grupo de textos há um consenso de que os ataques de Paris não sensibilizaram os brasileiros. No âmbito da cognição social brasileira, os argumentos podem ser resumidos assim: a) os brasileiros não têm vocação para o protesto e o inconformismo, são um povo submisso e colonizado e não se sentem parte de uma comunidade internacional; b) os brasileiros são influenciados por suas principais lideranças políticas ao produzirem seus juízos; c) a adesão relativa de brasileiros ao movimento Charlie seria apenas oportunista, como supostamente foi a dos argentinos, gerando munição para acusações de autoritarismo, falta de transparência e falta de liberdade entre grupos opositores; d) os brasileiros recuperaram a liberdade de expressão com o fim da ditadura militar e não têm interesse em movimentos contra intolerância religiosa, considerada pouco expressiva no Brasil; e) os brasileiros estiveram desde o início à margem da “Guerra ao Terror” promovida pelos EUA e seus aliados europeus a partir do Onze de Setembro; f) o Brasil vive uma guerra civil não declarada que deixa sessenta mil mortos por ano, mas essa violência em nações periféricas não desperta o interesse da comunidade internacional.

**COGNIÇÃO JORNALÍSTICA: MODELOS MENTAIS E
PRÁTICAS PROFISSIONAIS**

Assume-se neste trabalho que há um modo próprio de os jornalistas operarem seus filtros de relevância e percepção dos fatos, orientarem sua atenção distribuída entre aspectos gerais e específicos, organizarem os fatos para poder narrá-los em suas histórias. Aprender jornalismo é aprender um modo

típico de percepção e categorização da experiência antes mesmo de treinar técnicas de captação e divulgação de informação. A prática profissional também pode ser aprendida em convivência com colegas mais experientes e em reuniões informais para comentar os fatos ocorridos no dia. A cognição jornalística é uma subcategoria da cognição social, conceito que é baseado em um coletivo mais amplo e complexo.

A fundamentação teórica do conceito de “cognição jornalística” baseia-se num modelo do discurso jornalístico como manifestação de uma “cognição social” (van Dijk, 1988). Neste modelo, o discurso é definido como uma espécie de gramática (sistema de regras) que subjaz as práticas sociais específicas de um grupo e se revela através das representações e modelos mentais que contribuem para organizar essas práticas. As informações provêm de vários níveis de conhecimento compartilhado – memória, hábitos e atitudes, ideologias – e interação de forma complexa (Tomasello, 2003). Para van Dijk (op. cit.), os aspectos cognitivos envolvidos no processamento linguístico da informação jornalística são de ordem estratégica, isto é, adaptam-se para alcançar seus fins a cada etapa, ao invés de seguir um conjunto de passos rígidos e previamente estabelecidos.

Na era digital, novas práticas profissionais afetam a representação dos fatos, os modelos mentais e formações discursivas. Os novos correspondentes passaram a trabalhar com diferentes suportes de comunicação (televisão, rádio, computador, tablet, celular) e suas respectivas linguagens em canais de áudio, vídeo e texto. Suas fontes de informação não só se multiplicaram, como algumas delas passaram a colaborar na geração de conteúdos. Num mundo de novas tecnologias e formas instantâneas de comunicação, os meios de comunicação de massa já não têm a mesma importância do século passado (Hanners, 2004). No século XXI as mídias sociais prevalecem sobre as mídias convencionais, o poder de mobilização social dos principais jornais e seus correspondentes é relativo. No caso Charlie, relativo ao grau de indignação que circulou nas redes sociais, que são hoje os espaços preferenciais de trocas comunicativas. Um estudo do caso Charlie nas redes sociais poderá ser um contraponto ao que é apresentado neste trabalho. Contudo, a brevidade das mensagens e sua temporalidade (curto tempo tanto de produção quanto de recepção) acabam em geral comprometendo o potencial interpretativo e a profundidade que os jornais podem obter. Ainda assim, os brasileiros preferem as redes sociais aos jornais (impressos ou online).

No cenário de tecnologias móveis de comunicação, correspondentes internacionais obtêm mais impacto quando trabalham em ambientes multimi-

dia (Fino, 2003). O texto que produzem para rádio, televisão, jornais e revistas resulta quase sempre de postagens anteriores nas mídias sociais. O conteúdo picotado dessas postagens, geralmente notas e mensagens curtas que complementam imagens, não impede a expressão de um ponto de vista e um toque pessoal do jornalista (Canavilhas, 2006). Personalização, ineditismo e exclusividade garantem na recepção o efeito de compartilhamento e, ao mesmo tempo, de conteúdo exclusivo para um “clube seletivo de amigos”. Popularizou-se nas mídias sociais um recurso convencional usado nas mídias audiovisuais – o uso das “passagens”, que geram efeito noticioso apenas por mostrarem o correspondente *in loco*, dando aos usuários na internet a sensação de que são também testemunhas oculares dos fatos.

O *timing* dos novos correspondentes baseia-se em estratégias não só que otimizam a gestão de tempo, mas também que incorporam colaborações da audiência. No século XXI, as teorias de poder da mídia convencional sobre seus usuários tendem a ser relativizadas pela ação das redes sociais e com os clicks da audiência interferindo no texto final. É uma prática comum entre correspondentes postar conteúdos primeiro nas redes sociais e aguardar as reações e comentários que podem apontar novos ângulos de percepção ou simplesmente enriquecer o conteúdo. A experiência colaborativa precede a produção de matérias ao estilo das mídias convencionais. Jornalistas do século XXI tendem a ser mais interlocutores do que autores (Steinberger, 2006a).

Ainda quanto ao conteúdo, a busca de informação na internet favorece as estratégias adotadas pela maioria dos novos correspondentes: a prática do “empréstimo” de pautas alheias. Os jornalistas do século XXI são mais compiladores do que produtores de informação. A credibilidade das fontes pode ser um problema, mas nada que o domínio de idiomas, uma boa rede de contatos e boas noções sobre o arco ideológico local não possam resolver. Consultar informação disseminada na própria língua do país em que os fatos ocorreram ajuda bastante (Hess, 1996). Com pouco tempo para a captação do conteúdo, muitas vezes estes novos correspondentes produzem o que em outro texto já chamei de “jornalismo auto-referencial” – aquele em que a notícia é a mídia, ou seja, o dimensionamento do impacto do fato na mídia sobrepõe-se ao próprio fato (Steinberger, 2005).

Além do trabalho de van Dijk (1982), outro eixo de fundamentação teórica para o conceito de cognição jornalística vem do filósofo Michel Pêcheux (1991), apontado como fundador da Análise de

Discurso francesa. Segundo ele, há objetos discursivos que têm um modo de existir que é regido pelo modo como se fala deles. Para Pêcheux, o trabalho do pesquisador é determinar o estatuto das discursividades que modelam os fatos. Trata-se agora não apenas de investigar o modo típico de um jornalista profissional enxergar os acontecimentos, mas também o modo próprio sócio-cultural, político e tecnológico de, ao relatá-los e relatá-los de um certo modo, fazer com que tais acontecimentos existam para a sociedade. Ou não existam, já que o silêncio pode aprisioná-los no esquecimento (Steinberger, 2004a). Em alguns casos, se o “dito” foi digitalizado, a internet ainda pode resgatá-los da condenação definitiva e histórica à irrecuperabilidade.

Na linguagem escrita, uma micro-análise do discurso é capaz de avaliar sistemas de vocábulos e redes léxico-semânticas que caracterizam modos de apropriação/ construção dos fatos em seu tempo histórico. Também na linguagem audiovisual, técnicas de edição e sintaxe de cadeias narrativas permitem surpreender esses “gestos discursivos” (Pêcheux, 1975) antes de terem sido reciclados e ressignificados em novos modos históricos de produção e recepção.

COGNIÇÃO ACULTURADA: CORRESPONDENTES ESTRANGEIROS E “ESTRANHAMENTO”

A produtividade do conceito de “cognição jornalística” permite identificar elementos para construir uma teoria dos discursos sociais capaz de descrever e explicar como o jornalista realiza o recorte do “acontecimento” na substância da “atualidade”. Para isto, além de van Dijk e Pêcheux, uma outra fonte teórica importante é o historiador Paul Veyne (1982). Segundo ele, os fatos teriam uma “organização natural” e a função do historiador seria encontrá-la. No entanto, o modo “natural” de organizar os fatos seria baseado em um critério de importância relativa que só poderia ser estabelecido socialmente. Assim, o sentido dos fatos dependeria da trama em que estão inseridos e só poderia ser alcançado a partir de filtros parciais socialmente acessíveis. Isto é, acessíveis a um modo de conhecimento possível para uma determinada sociedade em um tempo e espaço culturalmente determinados. Uma análise dos discursos jornalísticos deveria mostrar como se dá a filtragem dos fatos relevantes e a produção de juízos em circunstâncias culturais próprias em tempo e espaço. Com sua teoria, Veyne abre caminho, para a idéia de uma “cognição aculturada”, ainda que sua teoria não tenha como objetivo esclarecer processos cognitivos envolvidos na aquisição de modelos de percepção de outra(s) cultura(s).

Correspondentes trabalham às vezes em ambientes sócio-culturais muito distintos daqueles aos quais estão acostumados em seus países de origem (Bourdon, 2009). Após viver muitos anos no estrangeiro, eles são sujeitos a uma cognição “aculturada”. Isto significa que eles tendem a usar modelos mentais locais para representar os fatos, em detrimento dos modelos mais adequados ao veículo para o qual trabalham em seu país de origem. Bons exemplos da cognição “aculturada” ocorrem nas reuniões virtuais de pauta quando correspondentes veteranos propõem pautas desinteressantes ou irrelevantes a seus editores. Estando fora há muito tempo, eles perdem a percepção do que interessa às audiências do país de origem. Estas operações cognitivas para filtrar e organizar sua percepção dos fatos tornam-se difíceis se os efeitos cognitivos da cultura de origem estão adormecidos.

O “estranhamento” é um efeito cognitivo comum em situações transculturais, quando dificuldades de filtrar e categorizar fatos podem estar associadas à experiência e conhecimento vinculados apenas à cultura de origem ou à cultura posterior adquirida. No entanto, no cenário de um jornalismo cada vez mais globalizado no século XXI, as comunicações são móveis e acompanham o jornalista todo o tempo e em toda parte. É de se esperar que o risco de “estranhamento” e de categorizações inadequadas seja cada vez menor? No novo modelo de jornalismo, as práticas colaborativas levam o jornalista a uma renúncia *a priori* ao controle individual sobre os vários “lados” na observação e descrição de um fato. Como em Veyne, ninguém pode exercer o controle sobre a história que é contada em múltiplas facetas numa trama sem limites. Nesta concepção, os eventos estarão sempre sujeitos a reinterpretação em novos sistemas de categorias e, portanto, os “estranhamentos” nunca acabarão.

Tecnicamente, o efeito de “estranhamento” tende a ocorrer depois da filtragem e percepção dos fatos, ao operar o sistema de classificação que irá rotular o evento. Por exemplo, no Onze de Setembro, jornalistas que cobriram o ataque do primeiro avião usaram o termo “acidente” para nomear os fatos. Quando o segundo avião atacou, os jornalistas “estranharam” e tiveram que buscar um novo termo – “ataque terrorista”. À noite, o presidente George W. Bush divulgou ao país em seu discurso televisivo que se tratava de uma “guerra” ao terror. Em menos de 24 horas, o evento foi rotulado com três etiquetas distintas. Os jornais do dia seguinte associaram o ataque às Torres Gêmeas ao ataque a Pearl Harbour, à Guerra do Vietnã e até mesmo à Segunda Guerra Mundial. Foram evidências da busca jornalística por categorias que

permitissem dimensionar e acomodar os fatos em modelos (frames) conhecidos.

O “estranhamento” só se manifesta, portanto, quando há uma categorização inadequada dos fatos filtrados e percebidos pelo observador, gerando a necessidade de uma troca de frame. Vivi uma experiência pessoal de “estranhamento” em 1991 quando era correspondente da *Folha de S.Paulo* em Berlim e fui enviada aos Bálcãs. A guerra que desintegraria a Iugoslávia estava se travando na Croácia, cuja capital é Zagreb. A cidade foi sitiada no dia em que viajei para lá e tive que aterrissar em Graz, no sul da Áustria, a 250 km de Zagreb. Consegui que um motorista de taxi me levasse, ele disse que não tinha medo da guerra porque era curdo e para os curdos a guerra é um modo de vida. Entrei em Zagreb de madrugada sob blackout, enxerguei trincheiras de sacos de areia nas esquinas, queria achar hotel e cheguei numa ruazinha cheia de pequenas lojas. As vitrinas cobertas com fita adesiva cruzada em “X” evocavam uma grande liquidação e ri comigo mesma porque sabia que a fita adesiva não deixa os vidros estilhaçarem com tiros e bombas. Lembrando este episódio anos depois, percebi que o rótulo “grande liquidação” era produto de uma cognição aculturada, compatível com minha identidade de mulher brasileira urbana em um país fortemente consumista como o Brasil. Na cognição jornalística, cabia na situação o modelo mental “guerra”. Aplicar rótulos a situações é definir uma “aboutness” e isso depende de alguma compreensão sobre o que está acontecendo. Naquela época, ainda não existia o cotidiano tão violento das cidades brasileiras de hoje, então o modelo mental “guerra” ainda não fazia parte do repertório cognitivo brasileiro usual.

Um modelo conceitual capaz de explicar os processos cognitivos envolvidos na produção e recepção da informação jornalística deve ser baseado numa dinâmica de troca de frames. A cognição jornalística deve ser capaz de operar uma conversão rápida entre sistemas de representação do conhecimento. O modo de conhecer do jornalista precisa ser fortemente adaptativo, ajustando seus modelos mentais na medida do possível. Calcular o melhor enquadramento, o melhor modelo mental (*frame*) pode levar a reinterpretar os fatos em outro sistema de representação e a resignificá-los. Nem sempre isso implica em renomeá-los. Os rótulos mergulham na polissemia dos discursos (Steinberger, 2005). Por exemplo, o conceito de “guerra” do meu motorista curdo era baseado na luta pela preservação de sua própria identidade. É diferente do conceito jornalístico estereotipado de guerra, associado a grande aparato militar, explosões causando perdas humanas e danos materiais em grande escala (Fino, 2003). Também não é igual ao conceito de “guerra”

nas cidades brasileiras onde o ataque à população civil pode ser quase imprevisível, ocorrendo a qualquer hora, em qualquer lugar, em situação isolada (por exemplo, bala perdida alcança cidadão vendo TV ou dormindo dentro de casa) ou de “arrastão” (ataque coletivo em ambientes controlados como restaurantes, edifícios, etc.). De qualquer forma, o frame “guerra” está hoje fortemente incorporado ao cotidiano brasileiro, deixou de ser um conceito silenciado, produto da filtragem e percepção de fatos socialmente não-ditos no Brasil.

ANÁLISE DE TEXTOS DE CORRESPONDENTES BRASILEIROS NO EXTERIOR SOBRE CHARLIE

Nesta seção serão apresentados oito textos de correspondentes brasileiros na cobertura do movimento Charlie. Nossos correspondentes no exterior não lograram reproduzir entre seus interlocutores no Brasil o ferrenho debate ideológico suscitado pelo caso Charlie. Nossos correspondentes perderam a percepção do “jeito brasileiro” e foram “franceses” demais? Foram vítimas de uma cognição aculturada e escreveram textos em que prevaleceram práticas de reciclagem da imprensa francesa?

O jornal *O Globo* de 18 de janeiro, abriu seu caderno “Mundo” com o chapéu “Je suis Charlie” (assim mesmo, em francês) e o título “De costas para a Europa: isolamento e falta de perspectivas criam cenário para a radicalização de jovens muçulmanos”. O jornal dedicou três páginas ao Charlie e organizou uma cobertura integrada, escalando quatro correspondentes em quatro capitais europeias para explicar o que faz jovens filhos de imigrantes na Espanha, Alemanha e Reino Unido “se deixarem seduzir pelo canto da jihad, a guerra santa contra o Ocidente em nome do Islã”. Segundo o jornal, os jovens descobrem o caminho da Síria ou do Iraque pela Internet, em “vídeos de produção hollywoodiana, falados em árabe, inglês ou francês” onde não é veiculado conteúdo religioso. Alguns também foram recrutados em mesquitas, todos querendo lutar pelo Estado Islâmico (EI), engajar-se na Al-Qaeda, ou treinar para realizar atentados quando voltarem à Europa.

A concepção de uma cobertura integrada parece ser um modo de tentar reproduzir na mídia convencional um simulacro das práticas colaborativas. Cinco textos compõem o conjunto. No primeiro, Fernando Eichenberg, correspondente de *O Globo* na França, entrevistou o sociólogo francês Michel Wieviorka, que aponta o atentado ao *Charlie Hebdo* como fator que fortalecerá a extre-

ma-direita de Marine Le Pen. A Frente Nacional, diz ele, pedirá ainda mais repressão, vigilância e controle policial, o que vai agradar boa parte da opinião pública”. O sociólogo aponta a falência do modelo republicano francês, diz que não foi toda a França que se mobilizou contra os atentados, e que os defensores do Charlie são uma classe social urbana, privilegiada, educada. Além da motivação geopolítica do conflito entre Islã e Ocidente, Wieviorka diz que o jihadismo é alimentado pelo racismo, pela discriminação de imigrantes e seus descendentes, e pelo desemprego. “O problema não é a liberdade de expressão, é a responsabilidade de cada um. Eu não teria publicado as caricaturas de Maomé, mas trata-se da minha opinião pessoal. Acho que o *Charlie Hebdo* foi irresponsável, mas defendo o direito deles de sê-lo.”

Um segundo texto, sub-retranca de Eichenberg, traz o depoimento de Myriam Beenraad, especialista em mundo árabe e muçulmano da Sciences-Po. Ela revela que por trás do terrorismo há uma crise na sociedade. Identificou as principais motivações de jovens europeus que aderem ao fundamentalismo islâmico na célula parisiense “Buttes-Chaumont”: crise identitária, condição sócio-econômica, dilema existencial e prisão. Adesões ao fundamentalismo islâmico “preenchem o vazio” de jovens pobres, mas também os de classe média, atraídos pelo desconhecido e querendo afastar-se de casa. E há adesões por influencia de colegas na prisão. O terceiro texto, de Priscila Guilayn, correspondente de *O Globo* na Espanha, tem o depoimento de Fernando Reinares, pesquisador do Instituto Elcano, descrevendo o perfil dos que se convertem: “Nos últimos dois anos, 70% dos detidos são filhos de imigrantes marroquinos, ou seja, eclodiu um jihadismo endógeno”. Não há conversões de católicos ao jihadismo, com exceção do brasileiro Kaique Guimarães, 18 anos, nascido em Goiás, que aderiu ao Islã na Espanha, mudou de nome e foi preso na Bulgária acusado de tentar juntar-se a um grupo radical na Síria.

O quarto texto é de Vivian Oswald, correspondente de *O Globo* no Reino Unido, e vai na mesma linha com a matéria intitulada “Isolamento e depressão empurram britânicos instruídos para a Jihad”. Contém o depoimento de Katharine Brown, especialista em Defesa do King’s College em Londres de que 35% dos acusados de terrorismo no Reino Unido são desempregados, e 33% teriam nível superior completo. No quinto texto, de Graça Magalhães-Ruether, correspondente de *O Globo* na Alemanha, diz que falta de perspectiva e sentido para a vida deflagra adesões ao jihadismo. E cita o rapper alemão Mohammed Youssef Ferchichi, que incentiva adesões com sua música.

A estratégia da cobertura integrada de *O Globo*, organizada a partir de uma pauta comum aos quatro correspondentes encontrou em *O Estado de S.Paulo* um contraponto interessante. Um único correspondente, Andrei Netto, enviou de Paris retrancas para várias editorias. Em 18 de janeiro, publicou a entrevista de Tariq Ramadan, professor de Estudos Islâmicos em Oxford, afirmando que não é Charlie e critica o slogan: “ou nós somos Charlie ou nós somos contra a liberdade de expressão?” Reclama que *Charlie Hebdo* “atacava sistematicamente os muçulmanos nos últimos anos (...) e nos dizem que isso é liberdade de expressão (...) liberdade de expressão deve ser igualitária e não insultante”. O segundo texto de Netto é sobre a Charlie Hexpo, homenagem aos que morreram organizada em Paris na galeria 28 Bis por cartunistas de várias partes do mundo. A mostra inclui exemplares da revista *Grilo*, que circulou no Brasil entre 1971 e 1973 e apresentou ao país o trabalho do cartunista Georges Wolinski.

A edição do semanário francês após o atentado saiu com sete milhões de cópias em 16 línguas (a tiragem usual era de 60 mil). Na capa, uma nova charge reproduzindo a imagem do profeta Maomé, todo vestido de branco e chorando ao dizer “eu sou Charlie” sob a mensagem “tudo foi perdoado”. O articulista brasileiro Sergio Augusto, escreveu também no dia 18 que o *Charlie* “voltou do jeito que sempre foi: um “jornal irresponsável”, impudente, imprudente, debochado, ecumenicamente iconoclasta e rabelaisianamente excessivo”. *Charlie* seria “fruto da subversão anárquica de Maio de 68” cujo glamour atraiu universitários no Brasil, especialmente nos anos 70.

Pode-se avaliar que o trabalho dos novos correspondentes brasileiros contribuiu para uma percepção social brasileira sobre o movimento Charlie com base em argumentos construídos a partir de uma cognição jornalística e aculturada. Jornalística porque adotou uma estratégia de cobertura distribuída sugerindo um modelo colaborativo, mesmo que na prática não tenha se realizado. Aculturada porque os fatos são cognitivamente organizados a partir de focos, referências geográficas e categorias locais sediadas na França. Foi uma estratégia para obter a “cor local” da cidade onde cada um dos correspondentes estava baseado? É possível que sim, mas isto só agregaria mais um atributo ao processo cognitivo: cognição aculturada intencional. Em resumo: a) quem defende o *Charlie* é a “classe urbana, privilegiada e educada”, aquela que mais lê jornais e revistas na França; b) o problema no *Charlie Hebdo* não foi de falta de liberdade de expressão, mas de falta de responsabilidade em lidar com os direitos dos outros; c) por detrás do terrorismo há uma crise da sociedade francesa, os jovens filhos de imigran-

tes são marginalizados e carentes de alternativas; (a condição dos imigrantes brasileiros na Europa não é diferente daquela que os muçulmanos são obrigados a enfrentar) d) os jihadistas europeus são cultos e têm ensino superior, mesmo assim ficam desempregados; e) os jihadistas europeus gostam de rap e têm senso de humor; f) há anos *Charlie* atacava sistematicamente os muçulmanos e eles acabaram reagindo, não é preciso ser Charlie para defender a liberdade de expressão; g) *Charlie* é um “jornal irresponsável”, debochado, iconoclasta e fruto da subversão anárquica, respondendo ao atentado com nova provocação; h) o humor dos cartunistas do Charlie não combina com dogmatismos (no Brasil serviu de válvula de escape contra a opressão da ditadura).

ANÁLISE DE TEXTOS DA IMPRENSA ESTRANGEIRA TRADUZIDOS POR JORNAIS BRASILEIROS

Textos de jornalistas estrangeiros traduzidos e publicados nos jornais analisados fazem um contraponto internacional ao material “aculturado” dos correspondentes brasileiros. Sob o chapéu “Liberdade sob ataque”, *O Estado de S. Paulo* publicou dia 18 de janeiro o texto de David Ignatius, do *The Washington Post*, intitulado “A resposta errada aos ataques contra o *Charlie Hebdo*”. O autor justifica a recusa de Barack Obama em liderar uma cruzada ocidental contra o Estado Islâmico. Apresenta três lições que a Casa Branca teria aprendido com os atentados do Onze de Setembro: a) reconhecer que não cabe aos EUA “dizer a muçulmanos o que é o Islã de fato”; b) cabe às próprias comunidades muçulmanas dos EUA lidar com seus jovens candidatos à Jihad; c) apostar numa rede das redes contra o terrorismo nas mídias sociais, como faz a Good Ideas, criada em 2011, em que 300 ex-jihadistas dão aconselhamento online.

Uma outra tradução publicada em *O Estado* é o depoimento pessoal de Abdelkader Benali para o *The New York Times* sobre “A difícil adaptação do muçulmano europeu”. O autor pontua que “os muçulmanos são tão europeus quanto os ciganos, os gays, os intelectuais, os agricultores e os operários de fábricas. Estamos na Europa há séculos, os políticos e a imprensa precisam parar de agir como se tivéssemos chegado ontem. Estamos aqui para ficar.”

A tradução do artigo do escritor chileno Ariel Dorfman parte da pergunta inicial “Por que na América Latina não se levantam milhares a declarar que são Jose Carrasco, Luis de Jesus Luna, Regina Martínez?” Carrasco foi mártir da revolução chilena, o radialista guatemalteco Luna foi morto a tiros, e a jornalista mexicana morreu quando investigava a re-

lação entre narcotraficantes e políticos. “O mundo ignorou estes atentados”, denuncia Dorfman, lembrando colegas latino-americanos que tombaram e ainda tombam “sem que ninguém preste atenção”. Mas reconhece que “em lugares distantes do Champs-Élysées e da mídia, os que se insurgem contra a estupidez e a opressão talvez possam estar um pouco menos sós.

Um resumo do modo como os textos estrangeiros traduzidos para o Português contribuíram para uma percepção social brasileira sobre o Charlie pode concluir que os textos traduzidos, embora diversificados, adotaram individualmente modelos cognitivos locais, sejam dos EUA, dos muçulmanos europeizados, ou dos latino-americanos. Os argumentos baseiam-se nos seguintes pontos: a) os EUA vão “deixar” os países muçulmanos e as comunidades islâmicas lidarem com os novos jihadistas, ao mesmo tempo que incentivam a ação de ex-jihadistas nas mídias sociais e elogiam seu forte poder de dissuasão; b) os muçulmanos europeus sofrem crises de identidade sem saber a qual cultura pertencem, mas são valentes e brigam para manter seu lugar; c) a comunidade internacional não expressa solidariedade às vítimas do terror na América Latina como fez no caso Charlie; d) os latino-americanos já não têm por que se sentir tão sozinhos quando lutam contra a estupidez e a opressão.

PROJETO DE UMA COGNIÇÃO SOCIAL GLOBAL: O CASO CHARLIE VISTO POR COLUNISTAS E ARTICULISTAS BRASILEIROS

A solidão da América Latina também foi tema de artigo do economista e diretor da Comissão Econômica para América Latina e o Caribe (Cepal) no Brasil, Carlos Mussi. Apontando para uma possível estagnação secular da economia mundial, Mussi diz que o desafio é superar a “solidão” em três níveis: o da economia mundial e cadeias produtivas para diversificar exportações; o dos países latino-americanos e do projeto de integração produtiva; o da solidão interna de cada país, entre governo e o setor privado, que precisam de confiança mútua para dar sequência a seus projetos de investimentos. Não há no texto de Mussi nenhuma referência direta ao caso Charlie, mas aderir às demonstrações e à indignação mundial no caso Charlie poderia ajudar a sair da solidão e a inserir o Brasil na sociedade civil mundial e no espaço midiático.

Um outro colunista, no entanto, alerta que “a loucura é contagiosa” e pergunta-se: “E se o jornal satírico *Charlie Hebdo* nunca tivesse publicado cartuns ofensivos para a religião muçulmana, será

que o massacre teria ocorrido?” Em sua coluna de 13 de janeiro de 2015 para o jornal *Folha de S.Paulo*, intitulada “A Loucura é contagiosa”, João Pereira Coutinho disse que o leitor brasileiro, “no conforto de seu lar”, não poderia calar esta “pergunta lógica, porém desconfortável”.

“Por que motivo insistimos em “blasfemar” (aspas dele) contra a fé dos radicais? Ganhamos alguma coisa com isso?” O autor credita a um “leitor benemérito” estas “perguntas ingênuas” baseadas no pressuposto de que “se o Ocidente apagar o mundo islâmico dos seus radares (...), o mundo islâmico também apagará o Ocidente das suas armas”. E baseadas também no imperativo de que “A Deus o que é de Deus, a Cesar o que é de Cesar, e a Alá o que é de Alá. Cada um no seu canto. Em paz e sossego.”

O colunista da *Folha* responde tais perguntas com o argumento de que “o terrorismo islâmico não precisa de nenhum pretexto para atacar um “modo de vida” (aspas dele) que abomina no seu todo”. “Se não fossem os cartuns, seria outra coisa qualquer”. E pondera: “silenciar a liberdade de expressão seria um suicídio civilizacional – e uma vitória para os assassinos”.

O autor lembra que Hitler “era igualmente ridicularizado nos cartuns antinazistas de Will Dyson ou David Low (os Wolinskis da época)” nos jornais britânicos *Daily Herald* e *Evening Standard*. Tudo teria sido diferente se Hitler tivesse sido tratado com “respeito” (aspas dele) pelos jornais? Claro que não, e o autor conclui que “não somos responsáveis pela loucura dos outros”. Ao invés de ir contra o isolamento latino-americano e a favor de uma aproximação com a sociedade civil mundial, este colunista argumenta que somos vulneráveis à loucura dos outros, mas não somos responsáveis por ela. Seu texto sugere que tomar uma posição já seria uma forma de adesão, seja ao grupo dos “loucos” extremistas, seja aos grupos que debatem a liberdade de expressão como valor transcendental. O autor não deixa de apresentar um argumento em favor de continuarmos isolados, considerando um debate do qual já estamos aliados desde o ponto de partida. Cidadãos de países “jovens” da África e da América Latina, como os jovens candidatos a jihadistas, também podem sentir-se deslocados nesta sociedade civil mundial e até solidarizar-se com a posição vulnerável dos “loucos”.

Os principais pontos apresentados nos textos selecionados de articulistas e colunistas apontam que este quarto grupo de textos concentra-se na percepção de argumentos a favor e contra a adesão brasileira a uma sociedade civil internacional. Em oposição ao grupo anterior, cognitivamente ancorado em referências locais, este aponta o caminho de uma

cognição social global baseada no compartilhamento de valores e na força da união. Em resumo: a) já que não se confirmaram as expectativas de melhora na conjuntura econômica nos últimos quatro anos, agora cabe à América Latina superar o isolamento e recuperar a credibilidade; b) posturas conciliadoras diante do terrorismo são ingênuas e ineficazes porque não o neutralizam; c) a censura aos cartunistas de humor e a outros modos de expressão social não garante que seja estancada a violência para a qual eles são válvulas de escape; d) o brasileiro é vulnerável à violência e ao terrorismo, mas nem por isto tem responsabilidade sobre os que adotam tais práticas.

O silêncio de “cidadãos locais” nas batalhas da mídia global: uma cognição social aculturada?

O movimento Charlie esgotou-se rapidamente nas redes midiáticas brasileiras. Na edição de 1 de fevereiro de *O Estado de S.Paulo*, o caderno “Internacional” abandonou o “chapéu” Liberdade sob Ataque. A pauta Charlie aparece minguada e apenas o artigo “O Som ao redor”, do cientista social Luiz Werneck Vianna (PUC-Rio) ainda tem fôlego para queixar-se de uma sociedade brasileira “nostálgica do terceiro-mundismo” que fez “ouvidos moucos” ao movimento Charlie.

Vianna exalta a “impressionante demonstração de Paris, à frente da qual marcharam expressivas lideranças mundiais – políticas e religiosas – em nome das liberdades de expressão e de culto religioso”. Para o autor, manifestou-se ali “o embrião de uma sociedade civil mundial dotada de voz capaz de se fazer ouvir e que guarda na memória o que havia de universal na Revolução Francesa”. Em tom triunfal, o autor pondera que movimentos em favor da inclusão social e contra a xenofobia, a exclusão econômica e o racismo se fortaleceram e põem em xeque a extrema-direita e suas “lógicas que pareciam ter-se naturalizado”. Sobre o aumento dos índices de popularidade de François Hollande após a marcha, diz: “Na esteira daquelas grandiosas manifestações, dirigentes da União Européia já se empenham em esforços comuns com países árabes de combate ao terrorismo, e se fortalecem as lideranças democráticas”.

Segundo o articulista, o Brasil está isolado e não participa da nova sociedade civil mundial devido à sua “herança intelectual” economicista, apostando erroneamente que os mecanismos de autorregulação dos mercados lhe reservarão um “happy end” (aspas do autor). Vianna defende “as velhas lições” e diz que o País “entregue a si mesmo” corre o risco de “resultados danosos”. Então defende “a ação reguladora de instâncias jurídico-políticas em nível global”, citando organismos internacionais e a opinião

pública internacional, e indica como soluções para o terrorismo uma “ordem cosmopolita” e “a formação de um direito mundial”.

O século XX teve guerras sangrentas, massacres e holocausto, a “Guerra ao Terror” não tem quinze anos e não começou no Onze de Setembro. O histórico das ações terroristas nas Olimpíadas de Munique (1972), no aeroporto ugandense de Entebbe (1976), no metrô de Tóquio com gás sarin (1995), e mais recentemente nos metrôs de Madri (2004) e Londres (2005), entre outras, relativizam esta interpretação.

O conceito de terrorismo define-se pelo “uso de violência física ou psicológica através de ataques localizados a elementos ou instalações de modo a incutir medo e assim obter efeitos psicológicos que ultrapassem largamente o círculo das vítimas”. A dimensão de escalabilidade de tais efeitos potencializa-se no mundo do século XXI conectado pela internet. Entretanto, no caso dos ataques de Paris, a resposta superdimensionada não advém apenas da acessibilidade provida pela tecnologia. Ela está sendo construída no campo político e sócio-cognitivo através dos conceitos de sociedade civil globalizada e de cidadania internacional. Com o respaldo de um “Estado tecnológico”, esses “cidadãos internacionais” teriam legitimidade para enfrentar inimigos locais – neste caso, mais de três mil novos jihadistas que são cidadãos europeus.

Na esfera dos Estados nacionais, as batalhas a serem travadas estão, de um lado, no campo das políticas públicas voltadas à inclusão social, e de outro lado, no campo da comunicação como atividade preferencial de troca social para a educação política (Steinberger, 2005b). A disseminação de conceitos civilizatórios mantém-se através de instrumentos formais (agregações partidárias, entidades de classe, etc.). Mas é a ação midiática descentralizada das redes sociais que geraria a mobilização necessária para desencadear uma “inclusão internacional” através de demonstrações locais e presenciais, como a de 11 de janeiro de 2015 em Paris ou através de manifestações globais e não-presenciais de uma sociedade civil mundial.

O Brasil esteve ausente nesta frente de batalha, embora quatro dias após os ataques de Paris, as ruas de São Paulo se enchessem de manifestantes, sim, mas contra o aumento dos preços das passagens de ônibus. Nenhuma palavra sobre o *Charlie*. Entre os manifestantes, ativistas do Movimento Passe Livre (MPL) que pleiteiam o transporte público gratuito, ao lado de adeptos da tática “black block” que defendem a depredação como forma de protesto. Incendiam ônibus e atacam bancos, concessionárias e outros ícones capitalistas. É uma luta que não ganhou

o foro global e não faz parte dos movimentos civis em escala mundial. Pode a dimensão local desses protestos sociais projetar-se em uma esfera pública internacional? A cognição social aculturada mobiliza o pensamento, isto é, os processos de filtragem dos fatos em *frames* que merecem interpretação, classificação e compreensão para a formação de juízos e o delineamento de soluções de problemas. A julgar pela percepção brasileira do Charlie, a comunicação baseada numa cognição jornalística – modos de Ver, Dizer e Fazer tipicamente jornalísticos – não teve o poder de afetar tais processos.

Na análise textual aqui apresentada foi extraído um total de 22 observações (distribuídas entre os quatro grupos autorais) que ajudam a entender o modo como correspondentes e articulistas/columnistas “desenharam” a percepção social brasileira do Charlie. Os papéis sociais foram distribuídos entre jihadistas, dirigentes europeus, lideranças brasileiras, cartunistas do Charlie, seus assassinos, países periféricos, e vários outros atores, compondo uma densa rede discursiva (Steinberger, 2010). Os resultados preliminares desta pesquisa apontam que o conceito de cognição jornalística revelou-se produtivo como operador teórico e metodológico de uma análise da percepção social com foco em processos de filtragem de fatos jornalísticos.

A análise indicou que os processos sócio-cognitivos envolvidos nas práticas jornalísticas dos correspondentes e articulistas/columnistas já não são baseados em vagos contratos sociais de percepção (Steinberger, 2008). No ambiente tecnológico deste começo do século XXI, tais práticas abarcam um novo conceito de “estranhamento” que não se resente mais da falta de modelos de filtros cognitivos (*frames*) que abriguem eventos, e sim de um superdimensionamento e da complexidade dos filtros disponíveis, sejam eles operados por redes sociais ou pelas mídias convencionais. Como dizia Veyne (1982), nenhum fato pode ser apreendido em sua totalidade.

O veterano jornalista “estranhou” o silêncio brasileiro diante de Charlie? Credita tal silêncio à nossa incapacidade de protestar e ser inconformistas? O “estranhamento” de correspondentes e columnistas é o contraponto de modelos mentais incorporados e consolidados em anos de prática profissional. Como no exemplo já citado de um conceito estereotipado de “guerra” construído pelas mídias com foco apenas em danos materiais e vítimas (mas não em identidades ameaçadas), o foco do Charlie nos textos não foi organizado a partir do *frame* da liberdade de expressão. Preocupados com a carestia, a falta d’água e o aumento das contas de luz, os brasileiros silenciaram sobre o caso Charlie como o mundo si-

lencia sobre nossos mais de 60 mil assassinatos por ano. Os autores filtraram e perceberam o silêncio brasileiro, mas não lograram compreendê-lo dentro da própria lógica do movimento “Je suis Charlie”. Tirando as elites intelectualizadas, que aderem ao

conceito de “cidadania internacional” sem reservas, o que a sociedade brasileira fez foi lançar mão de sua liberdade de expressão para silenciar.

REFERÊNCIAS BIBLIOGRÁFICAS

- Bourdon, J., 2013, “D'étranges étrangers. Qui gouverne les correspondants de Jérusalem?”, *Sur le journalisme*, vol. 2, nº2, 2013, pp. 144-157.
- Bourdon, J., 2009, *Le récit impossible. Le conflit israélo-palestinien et les médias*, Paris, INA et De Boeck.
- Canavilhas, J. M. M., 2006, “Do Jornalismo online ao webjornalismo: formação para a mudança”, *Comunicação e Sociedade*, vol. 9-10, pp. 113-119.
- Broadbent, D. E., 1958, *Percepção e Comunicação*, Oxford, Pergamon Press.
- Fino, C., 2003, *A Guerra ao Vivo*, São Paulo, Berbo.
- Hanners, U., 2004, *Foreign news: exploring the world of foreign correspondents*, Chicago, Chicago University Press.
- Hess, S., 1996, *International News and Foreign Correspondents*, Washington, Brookings.
- Macbride, S., 1980, *Voix multiples, un seul monde*, Paris, UNESCO.
- Pêcheux, M., 1975, “Analyse du discours: langue et idéologies”, *Langages*, nº9, Paris, Didier-Larousse.
- Pêcheux, M., 1997, *O Discurso: estrutura ou acontecimento*, Campinas, Pontes.
- Steinberger, M. B., 2004, “Cognição jornalística e história dos acontecimentos”, *Anais do Colóquio Brasil-França*, Porto Alegre, Intercom.
- Steinberger, M. B., 2004a, “Economia das representações e valor da informação jornalística: o consumo como trabalho”, *Revista eletrônica da ECA-USP Pensamento jornalístico brasileiro (PJBr)*, vol. Comunicação e Sociedade, edição 04.
- Steinberger, M. B., 2005, *Discursos geopolíticos da mídia: jornalismo e imaginário internacional na América Latina*, São Paulo, Fapesp/Educ/Cortez Eds.
- Steinberger, M. B., 2005b, “Jornalismo e imaginário internacional sobre o Mercosul”, *Revista de Estudos de Jornalismo e Mídia*, vol. II, nº2, Florianópolis, UFSC.
- Steinberger, M. B., 2006a, “El Periodista como consumidor de información en la economía de las representaciones digitales”, *Revista Eletrônica EPTIC*, jul.-ago. 2006.
- Steinberger, M. B., 2007, “Les Médias, l’opinion publique et les affaires étrangères au Brésil de Lula: le cas bolivien”, *Revue du Gresec*, Université Stendhal-3, Publications Universitaires de Grenoble, avr-mai 2007.
- Steinberger, M. B., 2008, “A Imagem do Brasil construída por correspondentes portugueses: um estudo a partir da agência Lusa”, *I Colóquio Brasil-Portugal de Ciências da Comunicação*, Natal, Intercom.
- Steinberger, M. B., 2010, “Estudo das condições de produção de relatos sobre desastres naturais na América Latina”, Grupo de Trabalho *Geografias da Comunicação*, Caxias do Sul, Intercom.
- Tomasello, M., 2003, *Origens Culturais da Aquisição do Conhecimento Humano*, São Paulo, Martins Fontes.
- Van Dijk, T., 1982, *Cognição, discurso e interação*, São Paulo, Contexto.
- Veyne, P., 1982, *Como se escreve a história e Foucault revoluciona a história*, Brasília, UNB.

Pt. Há um modo tipicamente jornalístico de perceber e relatar acontecimentos? Este trabalho assume como ponto de partida que sim, e pode-se falar de uma “cognição jornalística”. Práticas profissionais impõem modos próprios de processar a informação que vai ser convertida em notícia. Um repertório de conhecimentos prévios (*background knowledge*) que o jornalista dispõe também ajuda a organizar os fatos segundo modelos cognitivos já conhecidos. No caso do correspondente estrangeiro, o modo jornalístico típico de perceber e relatar acontecimentos pode estar submetido não só a sua cultura de origem, mas também aos filtros culturais da região onde ele está sediado. Em que medida seus valores universais e suas práticas profissionais são influenciados por uma percepção local dos fatos? Em que medida os correspondentes estrangeiros são vulneráveis a esta percepção local, se ela entrar em colisão com os modelos mentais que eles trazem de sua cultura de origem? E se o modelo mental utilizado para descrever os fatos não lhes parecer apropriado, como a decisão sobre a escolha de um novo modelo é tomada (*model switching*)? Pode ocorrer uma sensação de “estranhamento” cognitivo, obrigando o correspondente a reorganizar sua percepção? Até que ponto tais processos sócio-cognitivos foram afetados pelas novas tecnologias da informação e da comunicação e pelos novos modos de produção e recepção de conteúdo no século XXI? São questões bem complexas e este artigo irá introduzi-las a partir de uma análise da percepção social de correspondentes internacionais, articulistas e colunistas sobre os ataques islâmicos de 7 de janeiro de 2015 contra o jornal *Charlie Hebdo*. A análise foi baseada em um corpus de vinte artigos publicados na imprensa brasileira sobre os acontecimentos de Paris e o movimento Charlie pela liberdade de expressão.

Palavras-chave: cognição; percepção social; discurso jornalístico; correspondentes estrangeiros; caso Charlie Hebdo.

Fr. Est-ce que les journalistes ont une façon typique de percevoir et rapporter les événements? Ce travail présuppose que oui, et que l'on peut parler d'une « cognition journalistique ». Les pratiques de travail imposent ses propres moyens pour le traitement de l'information qui va être convertie en nouvelles. Un répertoire de connaissance préalable (*background knowledge*) peut aider le journaliste à organiser les événements selon des modèles cognitifs qui lui sont déjà connus. Dans le cas des correspondants étrangers, la manière journalistique typique de percevoir et rapporter les événements peut être soumise non seulement à cette culture d'origine, mais aussi aux filtres culturels du pays où le correspondant se trouve. Dans quelle mesure ses valeurs universelles et ses pratiques de travail sont influencées par une perception locale des faits ? Dans quelle mesure les correspondants étrangers sont vulnérables à cette perception locale si elle entre en collision avec les modèles mentaux qu'ils importent de leur culture d'origine ? Et si le modèle mental utilisé pour décrire les faits ne semble pas approprié, comment la décision sur le choix d'un nouvel modèle est prise (*model switching*) ? Le sentiment d'une « étrangeté » cognitive peut-il forcer le correspondant à réorganiser sa perception ? À quel point ces processus socio-cognitifs ont été modifiés au XXI^e siècle par les nouvelles technologies de l'information et de la communication et par les nouveaux modes de production et de réception de contenu ? Ce sont des questions très complexes qui seront introduites ici à partir d'une analyse de la perception sociale de correspondants, chroniqueurs et écrivains sur les attaques islamiques le 7 Janvier 2015 contre le journal français *Charlie Hebdo*. L'analyse a été faite sur un corpus de vingt articles publiés dans la presse brésilienne sur la perception sociale des événements de Paris et du mouvement Charlie en faveur de la liberté d'expression.

Mots-clés: cognition; perception sociale ; discours journalistique; correspondants étrangers; le cas Charlie Hebdo

En. Is there a singular “journalistic” way to perceive and report events? This paper takes a “yes” as its starting point and calls it “journalistic cognition”—journalistic work practices and values impose on the manner information is processed and converted into news. Journalists use personal background knowledge when they organize and classify information within common cognitive models. In the case of foreign correspondents, typical journalistic ways of perceiving and reporting events may be bound not only to their original culture, but also to the regional culture from where they are reporting. Sometimes prevalent models don’t fit and the journalistic cognitive experience becomes muddled for a lack of words and structure to properly categorize events. An alternate cognitive model must then be created. To what extent are foreign correspondents’ universal professional values and practices influenced by local perception of facts? To what extent are foreign correspondents open to local perceptions if they collide with mental models from their own culture? And if a cognitive model used to describe the facts does not seem to fit, what decision making process is selected to find a new model? Do uncomfortable feelings of cognitive oddity oblige foreign correspondents to reorganize their schemata of perception? To what extent have such socio-cognitive processes been affected by new information and communication technologies and new modes of content production and reception in the twenty-first century? These are very complex issues that will be introduced in this article with the support of a case study based on twenty texts written by correspondents and columnists in the Brazilian press. The analysis focuses on how they perceived and reported the January 7, 2015 attacks against the French newspaper *Charlie Hebdo* and its freedom of speech campaign.

Keywords: cognition, social perception, journalistic discourse, foreign correspondents, the Charlie Hebdo case



Les accrédités auprès de l'UE et les correspondants français et italiens face au défi numérique

ANTONELLA AGOSTINO

CIM (Paris 3 Sorbonne Nouvelle)

Laboratorio di Scienze sociali e politiche (Università de Milan)

a_agostino@ymail.com

« Les réseaux sociaux se sont imposés comme un nouvel espace de circulation de l'information. »



l'ère de l'immédiateté, de la multiplication des sources d'information et du Web 2.0, où les exigences de rentabilité et de productivité s'imposent plus que jamais aux médias, force est de constater que les usages et les

fonctions du journalisme contemporain se voient profondément remis en cause. En effet, l'irruption du numérique permettant de fournir une information instantanée, actualisée en continu et diffusée sans limite géographique, apporte une autre approche et un autre éclairage sur l'information et son mode de traitement. L'importance croissante des médias sociaux dans la production et le traitement de l'actualité internationale en est l'illustration la plus marquante.

Partant de ce constat, et prenant appui sur notre travail de thèse et sur notre enquête de terrain, le présent article se propose de déterminer les conséquences éventuelles des changements précités sur la production de l'information européenne et sur l'évolution du poste d'accrédité, en nous intéressant spécifiquement aux accrédités français et italiens de journaux de référence, pour lesquels aucune recherche n'a été publiée jusqu'à présent.

Nous postulons que les pratiques journalistiques du microcosme spécialisé des accrédités ont expéri-

Pour citer cet article

Référence électronique

Antonella Agostino, « Les accrédités auprès de l'UE et les correspondants français et italiens face au défi numérique », *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo* [En ligne], Vol 5, n°1 - 2016, mis en ligne le 15 septembre 2016.

URL : <http://surlejournalisme.com/rev>

menté des évolutions et des réorganisations qui sont constitutives d'un processus de changement qui suit, sur le plan macrosociologique, la reconfiguration des pratiques et des identités du milieu journalistique face aux changements de l'environnement médiatique. Selon nous, parmi les facteurs explicatifs de ces transformations, les évolutions technologiques et l'emprise qu'exerce le numérique sur la presse écrite aujourd'hui ont un impact significatif direct et croissant sur les conditions et méthodes de travail des accrédités et des correspondants.

Pour mieux appréhender les motivations, les attitudes, les représentations et les pratiques des accrédités et des correspondants français et italiens en poste à Rome et à Paris par rapport à l'Internet et aux médias sociaux, nous allons tenter d'éclaircir les questions suivantes : l'Internet et, plus particulièrement, les médias sociaux – blogs, chats, forums, *microblogage* (Twitter), réseaux sociaux (Facebook), etc. –, représentent-ils pour l'accrédité un outil de travail et un nouveau terrain d'expression et de diffusion de l'information contemporaine ? Sont-ils plutôt des médias qui bouleversent leurs pratiques, en déstabilisant et en marginalisant la profession ? Quelle est l'attitude des professionnels de l'information face à l'apparition et l'essor, lié au développement fulgurant des NTIC, du journalisme amateur, profane, c'est-à-dire d'une forme nouvelle, « citoyenne » et « participative », de faire de l'information ? Concernant les accrédités, et même si certains sont entrés de plain-pied dans l'ère du numérique et des médias sociaux, on peut également se demander quel est l'impact du web social sur leur travail et leur statut de *news-gatherer* et *news-manufacturer*.

Pour réaliser notre enquête portant essentiellement sur l'utilisation des médias sociaux, nous avons élaboré un questionnaire qui nous a servi de base pour l'ensemble des entretiens semi-directifs, en face à face, par téléphone et par courriel menés de janvier 2006 à mai 2014 auprès de 164 journalistes des presses française, italienne et espagnole. Nous n'avons cependant retenu comme unique échantillon pour notre analyse qualitative et quantitative que 142 entretiens : 120 entretiens d'accrédités et 22 interviews de correspondants. Les statistiques relatives aux médias sociaux ne concernent que les 42 accrédités (35 % des entretiens retenus) qui affirment les utiliser dans le cadre professionnel. Enfin, notre enquête inclut également une comparaison avec les enquêtes similaires suivantes : enquête commune « *Social Media & Online Usage Study* » de *Cision* et de la *George Washington University*, centrée sur l'usage que font les journalistes et les éditeurs nord-américains des médias sociaux ; enquête commune « *2015 Global Social Journalism Study* » de *Cision* et de la *Canterbury Christ Church University*

concernant principalement l'usage, la perception, les attitudes et le comportement des journalistes vis-à-vis des médias sociaux ; étude *Eurobaromètre* de janvier 2012 portant sur les « Les journalistes et les médias sociaux » (3000 réponses provenant de 11 pays : États-Unis., Canada, Australie, Allemagne, Royaume-Uni, Finlande, Suède et Pays-Bas principalement et, dans une moindre mesure, Italie, Espagne et France).

En substance, notre l'enquête se base d'une part sur une analyse qualitative des profils socioprofessionnels, des pratiques, des opinions, des attitudes des correspondants vis-à-vis des médias sociaux et de l'usage qu'ils en font dans le cadre professionnel et, d'autre part, sur une analyse quantitative de l'utilisation et de l'impact des médias sociaux dans l'exercice de leur travail.

PROFIL SOCIOPROFESSIONNEL DES ACCRÉDITÉS

Avant de passer à l'analyse des nouvelles pratiques de travail des accrédités, il nous paraît indispensable de nous intéresser à la question de l'accès aux médias sociaux, et donc de dresser un profil socioprofessionnel. En effet, en plus des conditions techniques – accès ou pas à l'Internet –, l'âge, le niveau d'éducation, la catégorie socioprofessionnelle et économique des journalistes sont autant de facteurs déterminants.

Il convient de souligner que le profil socioprofessionnel que nous établissons ne se base que sur les données recueillies auprès des accrédités et des correspondants rencontrés, ces derniers servant de variable de contrôle, les données nous permettant de mener une étude sociologique précise – âge, sexe, durée d'occupation, etc. – n'ayant pu être recueillies auprès des bureaux et services concernés.

Le corpus de notre enquête est constitué des entretiens des 164 accrédités et correspondants interviewés. Parmi ceux-ci, les hommes occupent une place prépondérante : 67 femmes (41 %) et 97 hommes (59 %). L'âge des journalistes français interrogés varie entre 33 et 54 ans ; l'âge des Italiens entre 33 et 60 ans. Un tiers des répondants possède moins de 3 ans d'expérience et un sixième possède plus de 10 ans d'expérience.

L'âge moyen de prise de fonction des accrédités et des correspondants oscille entre 41 et 50 ans. La plupart d'entre eux ont suivi une formation universitaire, souvent en lettres, sciences politiques ou économie. La formation spécifique en journalisme reste l'apanage des journalistes français, qui viennent surtout des grandes écoles de journalisme

et ont souvent suivi des « Master ». En Italie, cette formation spécialisée en journalisme n'était pas exigée jusqu'à il y a peu : on arrivait souvent à occuper le poste après une longue expérience de terrain acquise au sein de journaux et à des collaborations ponctuelles et répétées, souvent à titre gracieux. Il fallait cependant obligatoirement justifier d'une pratique professionnelle de 18 mois pour pouvoir se présenter à l'examen d'État, la *Prova di idoneità professionale*, donnant accès à l'inscription à l'ordre et à la carte de presse indispensable pour exercer le métier d'accrédité ou de correspondant étranger.

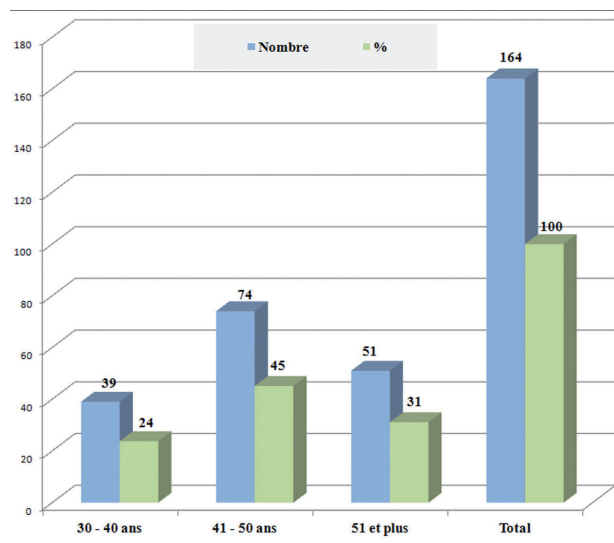


Figure 1 : Nombre de journalistes par tranche d'âge (Échantillon d'analyse : 164 unités)

LE CHOIX D'UNE MISE EN PARALLÈLE ENTRE LES ACCRÉDITÉS ET DES CORRESPONDANTS ÉTRANGERS

L'homogénéité des profils socioprofessionnels, des carrières et des habitudes de travail que nous avons relevés, due notamment au fait qu'« *Avant d'occuper ce poste à Bruxelles [la plupart des accrédités étaient] passés[s] par des postes d'envoyé ou de correspondant à l'étranger* », justifie la mise en parallèle dans notre enquête des accrédités auprès de l'UE et des correspondants français et italiens en poste à Rome et à Paris. En effet, plus de 80 % des accrédités interviewés avaient auparavant occupé des postes de correspondants dans d'autres capitales.

La mise en parallèle de leur *modus operandi*, démontre cependant que les pratiques, les logiques de production et les conditions de travail des uns et des autres sont très différentes, voire opposées : « *Le journaliste, arrivant à Bruxelles, ne vient pas pour raconter la Belgique, mais [...] l'Europe.* »

Autre différence : les correspondants travaillant à Paris ou à Rome s'emploient à tisser des liens et à multiplier les sources, car le réseau de connaissances, d'informateurs et d'amis est essentiel pour dénicher l'information rare, le *scoop*, l'indiscrétion. Ces sources ne sont cependant pas toujours facilement accessibles et les relations qu'ils entretiennent avec elles ne sont pas « normalisées » : dénicher une source peut parfois se révéler être une véritable « chasse au loup ». Ainsi, un correspondant français à Rome du *Monde* déclarait-il en janvier 2014 : « *[Les sources] ont tendance à éviter tout contact [...] le avec la presse et [...] choisissent bien leurs "cibles".* » Pour les accrédités bruxellois, c'est tout le contraire : accès facile aux sources [institutionnelles], routines de travail, organisation centralisée, pratiques normalisées, etc., génèrent des habitudes de travail « à part », spécifiques de ce « microcosme ».

Nouveaux acteurs et concurrents de l'ère numérique dans l'espace médiatique européen

L'Internet est devenu depuis 2006 la source privilégiée par ceux qui, de façon active, recherchent une information. Avec l'essor des NTIC et du *web collaboratif* (Web 2.0), les internautes ne sont plus seulement des consommateurs passifs, mais ils contribuent activement à la création de contenus et à la validation de leur valeur. C'est ainsi qu'a pris place dans le paysage médiatique une nouvelle forme de journalisme, le journalisme participatif, faisant usage notamment de blogs, forums, réseaux sociaux, sites *pure players*, etc., permettant aux lecteurs d'interagir et de passer du rôle passif de jadis à celui de commentateur, de critique, de juge voire de corédacteur de l'actualité.

Un journalisme profane, une nouvelle forme « citoyenne » et « participative » de faire de l'information, s'affirme en effet comme une nouvelle tendance dans le traitement de l'actualité européenne. Ce « journalisme 2.0 », qui se développe en tenant compte et en s'adaptant aux nouveaux modes de production et de consommation des médias, vise cependant à intéresser un large public européen, non pas, comme le dit Fougier, « *dans sa dimension verticale, c'est-à-dire purement institutionnelle et bruxelloise, mais horizontale en regardant tout simplement ce qui se passe dans les autres pays européens.* » Selon lui, c'est via l'activité des euro-blogueurs individuelle ou collective (comme 27etc.) ou des sites Internet participatifs, sur l'exemple de *Touteleurope.fr*, des *think tank* européens – *Fondation Robert Schuman, Notre Europe*, etc. –, ou encore des sites d'information *freemium* (*Myeurope, Cafébabel, Cafféuropa* (Italie)), que ce journalisme citoyen européen, composé par une communauté diverse et variée, pas

forcément constitué de professionnels et d'experts, est en train de naître. Ce journalisme citoyen européen incarne ainsi une lecture ou un point de vue sur l'actualité différents de celui des journalistes.

Même si les journalistes ont tendance à relativiser son influence, ce phénomène récent, nourri notamment par l'amateurisme, le militantisme et l'engagement personnel, semble pouvoir faire évoluer les pratiques journalistiques et matérialise une frontière malléable entre le journalisme professionnel et le journalisme amateur, qui engendre une confusion des statuts.

Le journaliste amateur se heurte cependant à une réalité et à des limites techniques telles que les problèmes de maîtrise des langues étrangères ou des techniques d'écriture, l'accès en continu à l'Internet, les contraintes économiques, etc., qui poussent à relativiser ce phénomène.

Internet et web social : nouvelles contraintes pour les accrédités ?

Les médias sociaux sont devenus incontournables dans la stratégie de communication et d'information des institutions européennes, dont les jeunes sont une des cibles privilégiées : « *La présence sur Facebook et Twitter conjugue et satisfait deux exigences majeures en matière d'information européenne : interactivité/rapidité et dialogue direct avec les citoyens, et principalement le public jeune [en parlant de Facebook] ; brièveté, efficacité et continuité en ce qui concerne les professionnels de l'info sur l'Union [en parlant de Twitter].* » De ce fait, ils semblent pouvoir bouleverser les routines de travail des accrédités.

De plus, le regard et la considération portés par les institutions aux blogs sont manifestes : elles sont conscientes du poids et du rôle que les euro-blogueurs jouent désormais dans l'amélioration de la couverture de l'information sur l'Europe. Un modèle d'accréditation spécifique pour les « euro-blogueurs sérieux », sur le modèle des détenteurs d'une carte de presse, s'est ainsi vu concrétisé par la présidence hongroise du Conseil de l'UE, dans un tweet de mars 2011 de son service presse. Cet événement met en évidence que l'accréditation des journalistes professionnels ne constitue plus forcément le seul « sésame » donnant accès à l'information européenne.

Un autre problème semble se poser aux accrédités et aux correspondants : les rédactions italiennes et françaises ont de plus en plus tendance à couvrir l'actualité communautaire depuis le pays d'origine, en se servant des dépêches d'agences et du matériel disponible sur l'Internet. Selon Fabrice Pozzoli-Montenay, « *L'Europe, on la traite depuis Paris* ». La crise

de la presse a en effet entraîné tant en France qu'en Italie, de sévères réductions de personnel dans les services traitant l'Europe. D'après Alberto Toscano, correspondant italien installé à Paris et ex-président de l'Association de la presse étrangère (APE), « *Un préjugé professionnel a gagné de l'ampleur dans toute l'Europe : avec Internet, Facebook, Twitter, etc., il n'est plus nécessaire d'avoir des correspondants à l'étranger... En cas de besoin de couverture spécifique, on envoie un journaliste ou on consulte Internet et le tweet des collègues* ».

Selon De Bortoli, ex-directeur de *Il Corriere della Sera*, « *avec l'Internet, c'est tout le système de protection d'ordre culturel, géographique et politique dont jouissait l'industrie de l'édition qui se voit démantelé. La concurrence est désormais transversale et à l'intérieur du système* ». Le véritable problème serait-il la remise en question du rôle des journalistes ? « *Le changement de paradigme dans la création et la diffusion des nouvelles introduit par l'Internet n'a pas remis en question l'existence du journalisme. [...] L'innovation technologique ne rend pas le métier de journaliste superflu. [...] L'enjeu porte plutôt sur l'acceptation du changement et la remise en question des règles qui ont régi le système d'organisation traditionnel jusqu'à présent. [...] Face au Mare Magnum de nouvelles générées par une pluralité de sources d'information, le défi à relever consiste à gérer au mieux les contraintes [dues à] la pression économique et sociale (cybernautes), outre que technologique* », ajoute-t-il.

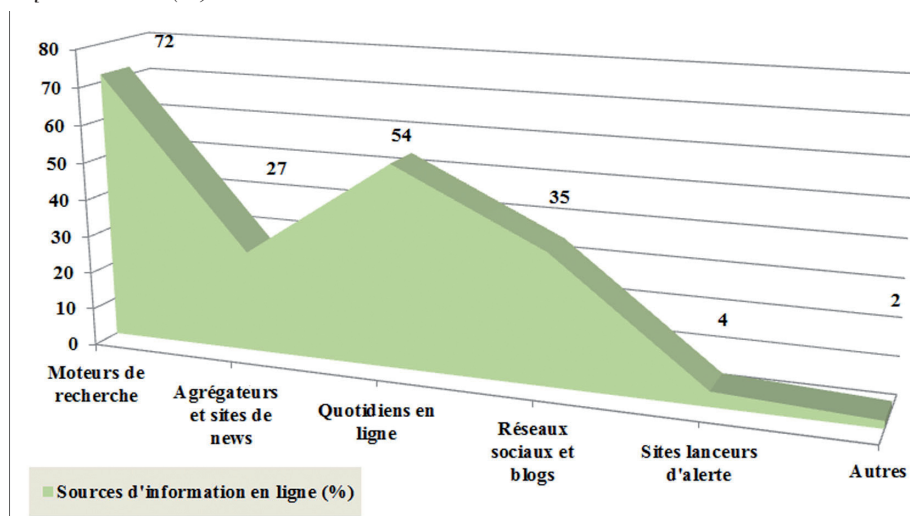
Force est de constater que les contraintes des NTIC et de la publication en temps réel pèsent sur les pratiques des professionnels : comme l'affirme Bournoux, le journaliste d'aujourd'hui doit faire face une triple pression exercée par « *l'urgent, l'argent et les gens* ».

ENQUÊTE DE TERRAIN : RÉSULTATS ET ANALYSES

Internet et autres sources dans le travail quotidien des accrédités

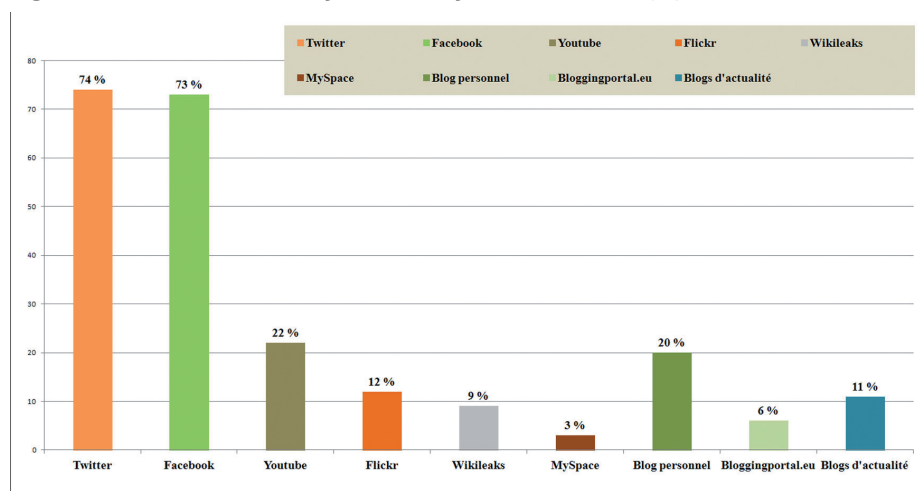
Il y a une tendance commune et répandue parmi les professionnels rencontrés à reconnaître dans le Web, « *un moyen important et essentiel [pour le] travail de recherche et de vérification* » leur faisant « *gagner un temps précieux* ». Selon eux, le Web permet d'accéder à la fois à l'abondante information et à l'instantanéité offertes par les moyens de diffusion et les réseaux numériques. « *Cela exige forcément un traitement professionnel de l'information : un tri, une vérification et une sélection rigoureux, qui font la différence... Mais Internet permet quand même de travailler mieux et plus rapidement, [dans la recherche] de l'info.* »

Figure 2 : Sources d'information en ligne utilisées prioritairement par les journalistes accrédités auprès de l'UE (%)



(Échantillon d'analyse : 120 unités)

Figure 3 : Médias sociaux les plus utilisés par les accrédités (%)



(Échantillon d'analyse : 60 unités)

Les principales sources d'information en ligne consultées par les 72 accrédités (60 % des 120 interviewés) qui utilisent l'Internet dans le cadre professionnel sont par ordre d'importance : les moteurs de recherche (72 %), les quotidiens en ligne (54 %), les réseaux sociaux (Facebook et Twitter principalement) et les blogs (35 %), et les agrégateurs et sites d'information (27 %). La plupart de ces accrédités considère que le Web leur permet « *d'approfondir des nouvelles ou de trouver des informations insolites* ».

Les statistiques concernant les correspondants étrangers en poste à Paris et à Rome qui utilisent

le Web dans le cadre de leur travail confirment les mêmes usages : les moteurs de recherche sont largement consultés par ces derniers (89 %), suivis par les quotidiens en ligne (86 %) et les réseaux sociaux et blogs (27 %).

L'Internet n'est cependant pas la seule source d'information pour les deux corps de presse : chez les accrédités, les sources « traditionnelles » – presse (55 %), TV (20 %) et radio (12 %) – et « officielles » – Commission (100 %) –, restent ancrées dans leurs habitudes de travail quotidien. Ils disent y recourir pour « *la recherche de nouvelles importantes et de faits* » et pour « *confirmer une in-*

formation ». Les correspondants en poste à Rome et à Paris ont davantage recours à la presse nationale (100 %) et à la radio (64 %) du pays d'accueil. Le degré de consultation de la télévision (62 %) est très proche de celui de l'Internet (63 %).

Il faut souligner l'importance d'une autre source d'information, non liée à l'Internet, évoquée par les deux corps de presse : les contacts personnels. Cette source est davantage privilégiée par les correspondants à Rome et à Paris (90 %) que par les accrédités (52 %).

En résumé, nous observons un panachage, un éventail des sources qui s'est enrichi avec l'arrivée de l'Internet. Loin d'abandonner la consultation de leurs sources traditionnelles (médias traditionnels – TV, radio et presse écrite – et contacts personnels), les accrédités et les correspondants assimilent et intègrent progressivement dans leurs habitudes de recherche plusieurs sources supplémentaires provenant de l'Internet : sites d'information officiels, blogs, réseaux sociaux, etc. Cette tendance est davantage marquée chez les correspondants interviewés, qui sont souvent confrontés à un « accès difficile aux sources de première main ». Pour ces derniers, « le Web acquiert un rôle important et essentiel » dans le cadre de leur travail, surtout en tant que « moyen de vérification et d'approfondissement » (74 % des interviewés), même si le relationnel et la source confidentielle (99 %), tout comme l'agence de presse (90 %), restent les outils de travail les plus utilisés pour découvrir « les vraies informations indiscrètes et cachées ».

Plusieurs accrédités et correspondants en poste à Rome et à Paris partagent l'avis que le Web est « le moyen de dénicher des informations insolites et particulières pouvant attirer du public et aider à se démarquer de la concurrence » et qu'il peut servir à « publier et [à] partager [leurs] scripts ».

Certains ne sont cependant pas de cet avis : M. N., ancien correspondant à Paris de *Il Corriere della Sera*, ne voit dans l'Internet « qu'un instrument dévalorisant et menaçant le journalisme de qualité ».

Les médias sociaux dans le travail quotidien des accrédités : chiffres clés

Selon nos observations, un bon pourcentage des accrédités juge positivement l'existence et l'utilisation des médias sociaux, qui permettent « de pouvoir être vu et d'être en prise avec les habitudes de consommation d'information d'une bonne partie de l'opinion publique ». Ces médias ne sont toutefois utilisés comme source d'information que par 60 des 120 accrédités interviewés, qui constituent l'échantillon du présent volet de notre enquête.

En plus des sources traditionnelles, ces journalistes déclarent utiliser principalement : Twitter (74 %), Facebook (73 %), YouTube (22 %) et les blogs personnels (20 %) et d'actualité (11 %) (voir figure 3).

Tableau 1 : Utilisation par nationalité des médias sociaux chez les accrédités

Accrédités utilisant les médias sociaux (60 réponses positives sur 120 interviews retenues)					
Nationalité	Échantillon (unités)	Utilisation plutôt privée		Utilisation plutôt professionnelle	
		Unités	%	Unités	%
Français	23	3	12	20	88
Italiens	37	15	40	22	60
Total	60	18	30	42	70

Source : Entretiens semi-directifs

Les accrédités francophones qui déclarent surtout utiliser les médias sociaux dans le cadre de leur vie professionnelle, attendent prioritairement qu'ils proposent un contenu informatif. Les accrédités italiens, voient majoritairement dans les médias sociaux « une bonne source d'information de base et un outil de travail », mais dans le même temps sont nombreux à en faire un usage privé.

Si l'on examine la fréquence d'utilisation professionnelle des médias sociaux, on remarque que : 70 % d'entre eux en font un usage quotidien ou fréquent ; 30 %, soit 18 accrédités, déclarent en faire plus rarement usage. (voir figure 4)

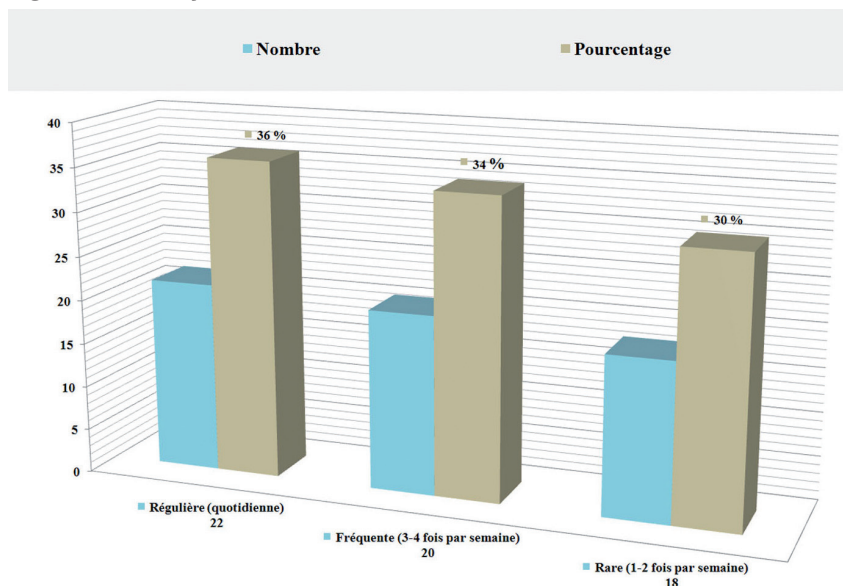
Tableau 2 : Utilisation à titre professionnel et à titre privé des médias sociaux chez les accrédités auprès de l'UE

Média social	Utilisation à titre professionnel	Utilisation à titre privé
Facebook	Français	Italiens, Français
Twitter	Français, Italiens	Aucun
Blogs	Français,	Français, Italiens
YouTube	Français, Italiens	Italiens, Français
Myspace	Aucun	Italiens

Source : Entretiens semi-directifs

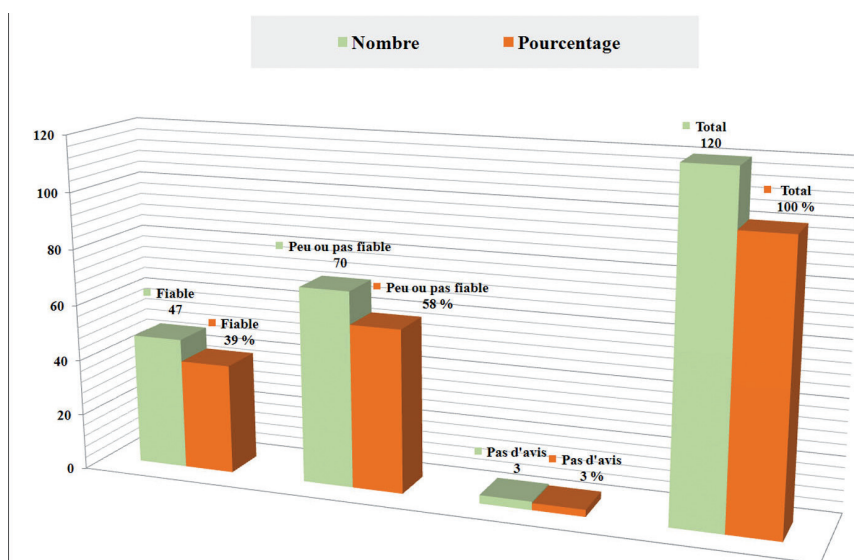
Une des données intéressantes qui ressort de notre étude concerne l'usage des médias sociaux chez les accrédités en tant que support de publication de leurs articles. En effet, seuls 19 d'entre eux,

Figure 4 : Fréquence d'utilisation des médias sociaux chez les accrédités



(Échantillon d'analyse : 60 unités)

Figure 5 : Fiabilité des médias sociaux en tant que source d'information selon les accrédités



(Échantillon d'analyse : 120 unités)

soit 32 %, pour la plupart de la « nouvelle génération », s'en servent dans ce but. Ce chiffre contraste avec le résultat de l'enquête Cision « Social Media & Online Usage Study » (2009), qui montre que deux tiers des journalistes nord-américains se servent des médias sociaux les plus importants (blogs, Facebook et Twitter) pour publier leurs papiers.

Les témoignages recueillis révèlent que la crainte de l'exposition ou le risque d'une attaque personnelle par le biais des médias sociaux pousse les plus

« audacieux » des accrédités à « promouvoir [leur] papier et [le] publier sous un pseudonyme qui [leur] garantit l'anonymat, pour dénoncer, informer ou diffuser une indiscretion ou une vision moins officielle. »

Une majorité d'accrédités (70 sur 120) juge que les médias sociaux sont peu ou pas fiables.

Le tableau 3 reprend les usages principaux et les avantages effectifs ou potentiels des médias sociaux évoqués par les accrédités.

Les blogs dans le travail quotidien des accrédités

Dans la sphère médiatique européenne, les blogueurs, à l'exemple du blog « Les coulisses de Bruxelles » de l'accrédité français Jean Quatremer, entendent participer activement au débat et à la diffusion « citoyenne » de l'information sur l'actualité européenne. C'est également ce qui a motivé l'association française « Les Cabris de l'Europe », à créer 27etc. (blog.slate.fr/europe-27etc), un webmagazine européen qui accueille des euro-blogueurs.

L'existence de nouveaux acteurs et l'émergence d'« interlocuteurs informationnels¹ » contribuent à la fois à instaurer une nouvelle façon de s'informer, à faire des médias sociaux des acteurs incontournables du domaine de l'information et à remettre en question une certaine conception du métier de journaliste voire le métier lui-même. La plupart des journalistes interrogés en sont conscients.

Les accrédités les plus habitués à utiliser et à diffuser de l'information en ligne manifestent une attitude d'ouverture envers les blogs, dont ils apprécient surtout la possibilité d'« exprimer librement et de manière indépendante des opinions sur l'actualité européenne ».

Seuls 20 % des accrédités interviewés ont un blog. Ces derniers peuvent être classés en deux catégories : les *blogs raccrocheurs*, mais respectant la ligne éditoriale du journal, tels que celui de Quatremer, qui donnent à voir les coulisses de l'actualité européenne² et cherchent à raviver la curiosité d'un

Tableau 3 : Médias sociaux : usages et avantages selon les accrédités

Question : Les médias/réseaux sociaux en ligne sont un moyen pour :	(%) D'accord	(%) Pas d'accord	(%) Ne sait pas
- Rechercher des informations précises sur un sujet/confirmer des informations	35	60	5
- Se tenir informé, avoir un panorama général de l'actualité et de l'opinion publique	33	62	5
- Trouver une diversité de ressources, compléter les informations des sources traditionnelles, vérifier la fiabilité des sources	20	65	15
- Publier, partager et promouvoir leur papier	32	65	3
- Échanger, confronter des informations	37	61	2

Source : Entretiens semi-directifs

public indifférent à la chose politique ; les *blogs personnels*, créés le plus souvent quand les journalistes n'exercent plus leurs fonctions officielles : « libérés des contraintes éditoriales, [ils] transmettent une information off, à caractère éditorialiste, afin de présenter leur point de vue³. » Les accrédités français font à la fois un usage professionnel et privé des blogs, tandis que les italiens en font plutôt un usage privé.

Analyse du rôle des médias sociaux dans le travail quotidien des accrédités

Notre enquête montre que seuls 50 % des 120 accrédités interviewés utilisent les médias sociaux en tant que source d'information et que ces derniers arrivent en troisième position, après les moteurs de recherche, où *Google* occupe une position quasi monopolistique, et les quotidiens en ligne, dans l'ordre de préférence des sources d'information en ligne mentionnées par les accrédités.

Ces médias sont cependant devenus une source d'information « traditionnelle » et incontournable pour les journalistes les plus jeunes, qui les utilisent et qui suivent leur évolution depuis le début de leur carrière (forums, blogs, wikis, YouTube, Facebook, Twitter)⁴. Certains de leurs collègues plus âgés se sont mis à utiliser les médias sociaux récemment, depuis 3 à 6 ans, mais la plupart d'entre eux avouent s'appuyer davantage sur les sources et les « relations traditionnelles » et mettent en doute « la fiabilité des informations diffusées [et] ne considère[nt] pas qu'il s'agit d'un procédé assimilable à un "vrai journalisme" ». Cette disparité générationnelle dans l'usage des médias sociaux confirme les observations de l'*Eurobaromètre études quantitatives* de janvier

2012, résumées notamment dans les propos explicatifs d'un journaliste d'une radio publique allemande : « comme dans le reste de la population [...] mes confrères plus âgés ne sont sans doute pas si ouverts aux médias sociaux ou [...] n'osent [...] pas les utiliser⁵. »

Un nombre relativement important d'accrédités estime que ces médias représentent un nouvel espace et un moyen utile pour enquêter et produire des articles. C'est notamment le cas de la nouvelle génération d'accrédités et de correspondants, qui les utilise pour publier et diffuser l'information des médias traditionnels, et surtout, promouvoir leurs papiers.

Cependant, « même si l'Internet a considérablement simplifié le travail des journalistes, [beaucoup estiment que] les médias sociaux sont à utiliser avec prudence, car l'information y est très subjective⁶ ». Un correspondant italien en poste à Paris, en parlant des blogs, va même jusqu'à affirmer : « Le blog, comme d'autres expressions de ce journalisme auto-référencé, qui aime parler de lui-même, [est] très dangereux : [des] opinions et [des] discours personnels [peuvent] se propager en [passant pour des] nouvelles. Or, il s'agit d'une information purement virtuelle. Le blog a pourtant acquis le statut de source fiable : cela est d'autant plus vrai quand l'on pense à la déresponsabilisation de la presse d'aujourd'hui. Tout cela est à évaluer comme le signe d'une perversion et de l'expression incestueuse de l'information⁷. »

Les problèmes potentiels des médias sociaux relevés par les journalistes interviewés concernent : l'identité réelle de la source, le récit biaisé ou superficiel, le risque de manipulation des informations et leur confidentialité, le filtrage et la perte de temps, le faible approfondissement des informations, et ce, même dans le cas des sources officielles (gouvernements, institutions), dont ils considèrent que les informations publiées dans les médias sociaux sont « orientées et pas assez factuelles [...] éditées à l'excès par des conseillers en communication ».

Cette méfiance et ce besoin de vérification sont également mis en évidence dans l'étude *Cision « Social Media & Online Usage Study (2009) »*, où 49 % des interviewés affirment craindre ou percevoir « [a] lack of fact-checking, verification or reporting standards⁸ ». Les inquiétudes que nous avons relevées concernant la confidentialité et de manière plus

générale la « sécurité » (informations, profil public et vie privée, etc.) sont confirmées par l'enquête Cision « 2015 Global Social Journalism Study », qui souligne qu'elles sont en augmentation constante depuis 2012, notamment chez une majorité de journalistes états-uniens (58 % en 2014 ; 28 % en 2012), australiens (57 % en 2014 ; 40 % en 2012), britanniques (49 % en 2014 ; 28 % en 2012), allemands (63 % en 2014 ; 52 % en 2012) et suédois (40 % en 2014 ; 24 % en 2012).

Enfin, et même si « *Twitter ou un autre média social peuvent être de véritables concurrents [...], lorsqu'ils offrent des analyses in primis, ou des scoops*⁹ », la plupart des interviewés relativisent l'impact des médias sociaux et mettent l'accent sur la spécificité de leur poste et la valeur ajoutée qu'ils apportent : avec l'Internet et les médias sociaux, « *le problème n'est pas la quantité, mais la fiabilité et la pertinence des informations* », déclarent-ils.

CONCLUSIONS

Les journalistes interviewés « *ne semblent pas encore avoir intégré pleinement la culture de travail de coopération propre au Web 2.0*¹⁰ », basée sur la pratique de collaboration associant développeurs, infographistes et journalistes. De plus, la plupart d'entre eux ne se sont pas adaptés aux médias sociaux et ne les ont pas intégrés dans leur *modus operandi*. En d'autres mots, l'utilisation des médias sociaux est encore loin de se transformer en *habitus* et de s'inscrire dans leurs pratiques normalisées et dans les procédures routinières de repérage, de collecte, de catégorisation, d'interprétation, de mise en forme et de distribution-diffusion des informations. Cette pratique nouvelle, qui tend à s'imposer à l'ensemble de la profession, reste pour l'instant plutôt l'apanage de la « nouvelle génération » d'accrédités.

Même si bon nombre considèrent que l'effet *boule de neige* des informations diffusées par les médias sociaux peut influencer le grand public, beaucoup soutiennent que leur visibilité n'est pas suffisante, que la notoriété de la source est prépondérante par rapport au support et que les médias traditionnels sont encore prédominants pour influencer l'opinion publique. Force est de constater que « *la conception élitiste de leur rôle d'experts, les fait relativiser, voire minimiser l'implication et les dangers potentiels des nouveaux acteurs arrivés sur le marché de l'information, par le biais des médias sociaux*¹¹ ».

Notre enquête fait ressortir que plus un journaliste est expérimenté, plus il semble se méfier des sources provenant des médias sociaux, ce qui les pousse à continuer de privilégier la consultation des

médias traditionnels. La génération des accrédités de moins de 50 ans considère que les médias sociaux sont utiles en tant que source d'information complémentaire aux sources traditionnelles et dans le cadre de la recherche, de la promotion et de la récolte de réactions concernant des sujets d'actualité. Tous soulignent cependant la nécessité accrue de vérifier et de filtrer l'information, le problème n'étant pas la quantité, mais la fiabilité et la pertinence de cette dernière.

Même si, comme ce fut le cas en Italie lors la couverture médiatique de la crise de la zone euro, les euro-blogueurs arrivent à remplacer la voix officielle des médias traditionnels, force est de constater que, dans un contexte d'*euro-comparaison* de l'information, de concurrence du nouveau « journalisme citoyen » traitant les sujets européens, le travail d'enquête, d'approfondissement, de tri et de vérification des journalistes, les distingue des internautes, surtout des blogueurs non journalistes, qui n'ont pas les moyens de le réaliser. En ce sens, les accrédités considèrent que les nouveaux médias, et donc les blogs, ne représentent pas de « véritables menaces ».

Il faut cependant observer qu'à l'heure où les accrédités désertent les conférences de presse très encadrées des instances bruxelloises et s'éloignent des sources institutionnelles, avec qui souvent ils entrent en compétition et instaurent de nouveaux rapports de force et de travail, la consultation et l'utilisation des médias sociaux acquiert de l'importance, ce qui est moins le cas pour les correspondants étrangers en poste à Paris et à Rome.

L'usage que font les correspondants français en poste à Rome et les accrédités français des médias sociaux peut se résumer comme suit : les correspondants utilisent principalement Twitter, en tant que source de recherche et de vérification : « *les twitts des collègues restent le moyen plus sûr – on connaît l'auteur – pour dénicher les infos et comprendre ce qui se passe au niveau de l'opinion et dans l'actualité*¹². » Les correspondants français consultent les blogs d'actualité italiens pour se tenir informés¹³, adoptant ainsi les usages locaux¹⁴. Facebook¹⁵, notamment en raison de la non limitation du nombre de signes, est le réseau social préféré à titre professionnel par les deux groupes pour publier, promouvoir et diffuser leurs scripts.

Du côté des correspondants et des accrédités italiens, l'utilisation des médias sociaux reste l'apanage de « *ceux qui sont à la pointe des NTIC* », qui en font un usage quotidien, ponctuel ou sporadique pour rechercher de l'information ou vérifier des don-

nées. Facebook et les blogs d'actualité sont privilégiés pour « *se tenir informés* ».

Au niveau de l'évolution de leur métier, les accrédités voient dans la conjoncture médiatique actuelle (Internet, *Web 2.0*, réseaux sociaux, etc.) et dans l'usage ambigu que font les milieux institutionnels des NTIC — ces derniers ayant fait le choix de privilégier la communication « directe » et en ligne (média sociaux et sites Internet) —, autant de facteurs qui changent la donne et précarisent leur statut.

Avec l'arrivée de nouvelles formes de journalisme, de potentiels « envoyés spéciaux », pigistes, et webblogueurs non professionnels, etc., on assiste à une reconfiguration de la profession d'accrédité. La tendance à l'homogénéisation des contenus et des pratiques, la cohésion de ce corps de journalistes, la normalisation de la profession — accréditation, salle de presse, etc. —, qui avaient permis d'entrevoir l'existence d'un habitus de type clanique, semblent éclater : « *Les accrédités, s'ils veulent survivre, devront certainement se montrer plus polyvalents et spécialisés, en faisant un usage optimal des nouvelles technologies*¹⁶. »

Si un certain nombre de correspondants craignent et pressentent la fin de leur poste, au bénéfice d'une utilisation ponctuelle de collaborateurs, jugée plus économique, les changements technologiques — dépêches en ligne des agences de presse, Internet et les médias sociaux — semblent également, en cette période de rigueur budgétaire, réduire le rôle et l'importance de leur figure.

La majorité d'entre eux reste toutefois optimiste et confiante : « *Pour les journaux, le correspondant à l'étranger représente une valeur ajoutée que ni l'agence de presse ni l'information trouvée sur Internet, ne peuvent fournir*¹⁷. » Selon eux, le fait d'être sur place et leur capacité d'interprétation des faits sont autant d'atouts par rapport à l'usager de l'Internet. « *La mission du correspondant consiste notamment à démonter et à filtrer tout stéréotype et préjugé qui, habituellement, avec la distance [culturelle et géographique], sont alimentés et entretenus par les journaux eux-mêmes*¹⁸. »

Même s'il est devenu possible aujourd'hui, en faisant du *desk*, à distance, et donc, pas forcément

depuis Bruxelles ou de son *Quartier européen*, de suivre l'actualité et la communication de l'UE, rien ne garantit pour autant que les informations recueillies soient convenablement traitées d'un point de vue journalistique — vérification de l'information, recoupage des sources, analyse, etc. — ni même reprises par les médias.

De ce fait, et malgré l'arrivée de nouveaux acteurs opérant en ligne et parlant d'« Europe », l'accrédité reste l'interlocuteur privilégié des médias susceptibles d'influencer l'*agenda-setting*, notamment pour fixer la hiérarchie des priorités et, en tant que *gatekeeper*, pour influencer ou opérer la sélection des sujets traités. Force est de constater cependant, que plus l'UE développe des moyens et des stratégies de communication en ligne — médias sociaux, etc. —, plus elle affaiblit la position traditionnelle de *gatekeeper* des accrédités, provoquant même, dans certains cas, leur départ, ce qui entraîne ensuite une couverture moins régulière et un traitement moins profond, moins engagé et moins subtil des questions européennes, les accrédités restant objectivement, pour l'instant, les meilleurs relais, voire les *seuls vrais relais* des messages et de la communication de l'UE.

Les NTIC ne semblent pas encore avoir changé en profondeur les habitudes de travail d'une majorité des journalistes européens : au sein des rédactions, seule une minorité active, plutôt jeune et diplômée est concernée par l'usage des nouveaux outils. L'irruption du numérique ne semble pas avoir suscité une véritable réorganisation en profondeur des structures de production.

En effet, les différences de pratiques observées chez les accrédités entre les *digital natives*¹⁹, exploitant pleinement les possibilités offertes par le *Web 2.0*, et les *newsosours*²⁰, formés et travaillant à l'ancienne (enquête de terrain, reportage, expertise), ne constituent pas pour autant un clivage : dans la « bulle bruxelloise », il y en a pour qui, « *[appeler] un collègue (surtout étranger) ou [contacter] une source confidentielle, permet de gagner beaucoup de temps, car la réponse arrive bien plus vite que [par] le Net, et de plus, [est] vérifiée et fiable*²¹ », alors que d'autres, de manière plus insouciante, considèrent le « *Web 2.0 comme un nouveau moyen pour mieux vendre la news "Europe"*²² ».

NOTES

1. Propos d'un fonctionnaire du Parlement européen, travaillant dans le service *Web publishing* (DG COMM), Bruxelles, décembre 2012.
2. Cf. blog de Quatremer : <http://bruxelles.blogs.liberation.fr>.
3. Agostino, 2011.
4. En ce sens les résultats de notre enquête sont proches de ceux de l'*Eurobaromètre études qualitatives* de janvier 2012, qui identifie trois types d'utilisateurs de médias sociaux parmi les journalistes : les plus jeunes, qui utilisent les médias sociaux depuis le début de leur carrière ; ceux qui les utilisent depuis leur lancement et qui ont suivi l'évolution des différents types de médias sociaux ; et ceux qui ne les utilisent que depuis 3 à 5 ans (soit depuis 2009 ou 2007). Source : *Eurobaromètre études qualitatives* de janvier 2012, *op. cit.*
5. *Ibid.*, p. 42.
6. Déclaration d'un accrédité de la presse quotidienne nationale française, interviewé en janvier 2012.
7. Propos de M. N., ex-correspondant à Paris pour *Il Corriere della Sera*, de 1999 à 2009.
8. Traduction libre : « *[un] manque de vérification des faits, [et] de standards de vérification ou de présentation [des faits].* »
9. Déclaration d'un accrédité de la presse quotidienne nationale française, interviewé en janvier 2012.
10. Cf. Agostino, A., « Les correspondants de presse à l'ère du gratuit », *Art et culture. Le coût de la gratuité*, art. cit., p. 31.
11. Agostino, 2013 : 32.
12. Propos d'un envoyé spécial français qui occupe, ponctuellement, aussi le poste à Rome.
13. *Le blog politique de Beppe Grillo* et celui de société de Gad Lerner – *Il blog del bastardo* –, sont les plus visités par les journalistes rencontrés. En Italie les blogs rencontrent un succès par la population. Selon l'Observatoire de Pavie, sur 5,6 millions de lecteurs, 20,1 % d'utilisateurs en ligne connaissent les blogs d'actualité. Source : http://www.osservatorio.it/download/Ue_1%20blog.pdf.
14. La manière, propre à chaque pays, d'utiliser les plates-formes et les médias sociaux, est bien illustrée dans l'étude *Facebook trends*, établie et publiée le 2 février 2011, par l'unité *Policy Team* de la DG COMM du Parlement européen – unité créée en 2010 –, qui a collecté et procédé à une comparaison croisée des données concernant les 27 pays membres de l'UE et mises en ligne par *Eurostat* (Commission européenne) et par *Check-Facebook.com* (Facebook). On observe qu'en France, 63 % de la population fait usage de l'Internet contre 53 % en Italie et que 32 % de la population utilise Facebook (soit 50 % des internautes) contre 33 % en Italie (soit 63 % des internautes). Source : Parlement européen, DG COMM – Policy Team, *Facebook trends*, 2 février 2011.
15. L'« Enquête sur les usages des réseaux sociaux par les journalistes français », dirigée par Arnaud Mercier, pour l'*Observatoire du webjournalisme*, révèle que les journalistes sont présents sur les réseaux sociaux, que 32 % d'entre eux font usage de Facebook à titre privé et seulement et 6,5 % à titre professionnel. La même étude montre que l'usage que font les journalistes de Twitter est à l'opposé de celui qu'ils font de Facebook. Seuls 4,5 % des sondés déclarent en effet utiliser Twitter pour un usage privé contre 35 % pour un usage professionnel. Source : <http://obsweb.net/2012/05/14/enquete-sur-les-usages-des-reseaux-sociaux-par-les-journalistes-francais>, consulté le 2 décembre 2012.
16. Propos d'un ex-accrédité de la presse française recueillis fin 2013.
17. Propos d'un correspondant d'un quotidien français en poste à Rome, depuis 2010. Paroles recueillies en septembre 2012.
18. Propos d'un correspondant en poste à Paris pour un quotidien italien, recueillis mars en 2014. Il rejoint ainsi les chercheurs Mazzoleni/Splendore, (2007), lorsqu'ils affirment que le correspondant à l'étranger « joue le rôle d'interprète culturel ».
19. Cette définition a été utilisée par Piotr Czerski, poète, auteur, informaticien et blogueur polonais qui a cristallisé les attentes et les aspirations des « digital natives ». À travers un texte intitulé « Nous les enfants du Web », il trace les contours d'une construction identitaire et citoyenne de la génération qui a grandi avec Internet. En effet, le journaliste est confronté à une nouvelle génération de « digital natives », suite aux bouleversements de l'ère numérique et des contraintes du nouveau modèle économique. Nés avec les ordinateurs et Internet, comme leurs prédécesseurs étaient nés avec la radio ou la télévision, ils ont embrassé sans complexe l'ère numérique avec passion et voracité, faisant du Web une composante indissociable de leur vie et de leur identité. Source : <http://www.implications-philosophiques.org> (consulté le 2012). Voir aussi Poulet, B., *La fin des journaux et l'avenir de l'information*, p. 150.
20. *Newsosaurs* : journalistes expérimentés, dont la carrière s'est déroulée au sein d'un modèle industriel où la presse écrite était en situation de monopole.
21. Entretien avec un correspondant français travaillant à l'UE depuis plus de 8 ans. Nous l'avons rencontré trois fois (en 2005, 2007 et 2012). Cet extrait date de 2007.
22. Propos d'une journaliste *free-lance* qui, entre autres, travaille ponctuellement pour la radio italienne *RDS*.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Agostino, A., 2007, « Les correspondants français et italiens de la presse écrite auprès de l'Union européenne. Mise en parallèle de pratiques journalistiques », in Palmer, M. et Aubert, A. (Éds.), *L'information mondialisée*, Paris, L'Harmattan, pp. 154-164.
- Agostino, A., 2011, « Écrire le contemporain : les correspondants français et italiens et l'actualité européenne », in Naugrette, C. (Éd.), *Le contemporain en scène, vol. II*, L'Harmattan, pp. 227-236.
- Agostino, A., 2014, *Médias et institutions européennes. Discours de professionnels de l'information français et italiens sur l'actualité européenne*, Thèse de doctorat, Université Sorbonne Nouvelle Paris 3, Paris.
- Agostino, A., Nicey, J., 2015, « Foreign Correspondents in France. From Prestige status to changing practices and complex perspectives », in Terzis, G. (Ed.), *Mapping Foreign Correspondence in Europe*, London, Routledge, pp. 93-104.
- Archetti, C., 2012, « Which Future for Foreign Correspondence ? London Foreign Correspondents in the Age of Global Media », *Journalism*, Special Issue on « The Future of Journalism », vol. 13, n°5-6, pp. 847-856.
- Bastin, G., 2005, « L'Europe saisie par l'information (1952-2001) : des professionnels du journalisme engagés aux content coordinators. Sociologie du monde de production de l'information européenne à Bruxelles », *L'Union européenne et les médias*, Cahiers Politiques, Paris, L'Harmattan, pp. 19-33.
- Baisnee, O., 2002, « Les journalistes accrédités auprès de l'Union européenne : correspondants à l'étranger ou généralistes spécialisés ? », *Réseaux*, n°111, pp. 102-130.
- Bougnoux, D., 2007, « La fonction des médias dans la démocratie », *Cahiers Français*, Information, médias et Internet, n°338, pp. 3-7.
- Brittain, V., 13 mai 2002, « The NS Profile – The foreign correspondent. Once, they immersed themselves in foreign parts ; now, they rush from Afghanistan, shedding the flak », *New Statement*, p. 2, URL ; <http://www.newstatesman.com/node/142937>.
- Cornu, D., 2013, *Tous connectés ! Internet et les nouvelles frontières de l'info*, Genève, éd. Labor et Fides, coll. Le Champ éthique.
- Demers, F., Deleu, C., Paradis, M., 1998, « Internet, les médias et les journalistes : les expériences nord-américaines et françaises », *Les Cahiers Médias*, n°4, Québec.
- Flichy, P., 2010, *Le Sacre de l'amateur. Sociologie des passions ordinaires à l'ère numérique*, Paris, Le Seuil.
- Fougier, E. (Éd.), 5 nov. 2010, « "27 etc." ou l'émergence d'un journalisme citoyen européen », *Médias et Europe* n°2, Paris, Observatoire géostratégique de l'information, Institut de relations internationales et stratégiques (IRIS).
- Richeri, G., Musso, P., 2005, « Réflexion sur Gramsci et le journalisme », *Quaderni*, Gramsci, les médias et la culture, n°57, pp. 85-91.
- Hannerz, U., 2004, *Foreign News: Exploring the world of Foreign Correspondents*, Chicago, London, The University of Chicago Press.
- Jeanne-Perrier, V., Le Cam, F. et Pelissier, N., 2006, « Les sites Web d'auto-publication : observations privilégiées des effervescences et des débordements journalistiques en tous genres », in Ringoot, R., Utard, J.-M. (Éds.), *Le journalisme en invention, nouvelles pratiques, nouveaux acteurs*, Presses universitaires de Rennes.
- Lhayani, N., 2007/4, « L'évolution des structures d'information consacrées à l'Union européenne sur Internet : l'expérience d'EurActiv », *Horizons stratégiques*, n°6, pp. 48-55.
- Mazzoleni, G., Splendore, S., « Italian Foreign Correspondents : Fashioning Representation of France », in Palmer, M., Aubert, A. (Éds.), *L'information mondialisée*, Paris, L'Harmattan, pp. 142-152.
- Pélissier, N. et Ruellan, D., 18-20 mai 2000, « Le journaliste pris dans la toile : les réseaux numériques, accélérateurs paradoxaux ? », *Acte du 16^e Congrès international de l'Association française de Marketing*, Montréal, Canada, pp. 645-655.
- Ramonet, I., 2011, *L'explosion du journalisme*, Paris, éditions Galilée.
- Staglianò, R., 2002, *Giornalismo 2.0. Fare informazione al tempo di Internet*, Roma, Carrocci Editore.

Fr. Dans un contexte dominé par l'immédiateté et la multiplication des sources d'information et les outils du *Web 2.0*, les médias sociaux sont devenus incontournables dans la production et le traitement de l'actualité internationale. Le présent article se propose de déterminer les conséquences de cette nouvelle configuration sur la production de l'information européenne et sur l'évolution du poste de correspondant accrédité auprès de l'Union européenne, en nous intéressant spécifiquement aux français et italiens, pour lesquels aucune recherche n'a été publiée jusqu'à présent. Notre investigation, basée notamment sur des enquêtes de terrain, des statistiques et des analyses d'entretiens semi-directifs, tente de répondre aux questions suivantes : l'Internet et les médias sociaux, exploités prioritairement par les institutions européennes, représentent-ils pour l'accrédité un nouvel outil de travail et un nouveau terrain d'expression et de diffusion de l'information ? Ces médias bouleversent-ils leurs pratiques ? Quelle est l'attitude des accrédités face à l'essor du journalisme amateur ? Quel est l'impact du web social sur leur statut de *news-gatherer* et *news-manufacturer* ? Nos observations montrent que l'irruption du numérique ne semble pas avoir suscité une véritable réorganisation en profondeur des structures de production ni même des routines de travail de l'accrédité : le *Web 2.0* représente une source d'information complémentaire des sources traditionnelles. Dans le *microcosme bruxellois*, certains s'adressent à leurs sources confidentielles ou appellent un collègue pour vérifier une information, d'autres surfent à la recherche d'un *scoop* et considèrent la toile comme un nouveau moyen pour mieux vendre la *news* « Europe ». Même s'il est devenu possible aujourd'hui pour de nouveaux acteurs opérant en ligne de suivre l'actualité et la communication de l'UE à distance et en tant réel, rien ne garanti que les informations soient convenablement traitées ni même reprises par les médias. De ce point de vue, l'accrédité reste l'interlocuteur privilégié des médias susceptibles d'influencer l'*agenda-setting*, notamment pour fixer la hiérarchie des priorités et, en tant que *gatekeeper*, pour influencer ou opérer la sélection des sujets traités.

Mots-clé : journaliste accrédité, Union européenne, internet, médias sociaux, sources

En. In a context dominated by the instantaneity and the proliferation of Web 2.0 information sources and tools, social media have become essential in the production and dissemination of international news. This paper sets out to determine the consequences of this new arrangement on the production of European news and the evolution of the role of the European Union-accredited correspondent, with special attention paid to the French and Italians, on whom no research has been published so far. Our investigation, mainly based on field research, statistics and analysis of semi-structured interviews, aims to answer the following questions: do the Internet and social media, of critical importance to European institutions, represent a new work tool, and a new form of expression and dissemination of news for the accredited professional? Do these media upset news-gathering practices? What is the attitude of accredited professionals toward the rise of amateur journalism? What is the impact of social media on their status as news-gatherers and news-manufacturers? Indeed, our observations show that the emergence of the digital world does not appear to have sparked a profound reorganization of production structures or even work routines of accredited correspondents—Web 2.0 represents a source of information which complements traditional ones. In the Brussels microcosm, some correspondents contact their confidential sources or call a colleague to check information, others surf the net looking for a scoop and consider the web as a way to better sell European news. Though it has become possible today for a new cast of consumers to follow EU news and commentary online from anywhere and in real time, there are no guarantees that the news will be properly addressed or even retransmitted by media. From this perspective, the accredited professional remains the predominant media interlocutor and the principal influencer of agenda-setting, most notably in determining the order of priorities and, as gatekeeper, influencing and carrying out the selection of topics to be covered.

Keywords: accredited journalist, European Union, Internet, social media, sources

Pt. Em um contexto dominado pela instantaneidade e a proliferação das fontes de informação e das ferramentas da Web 2.0, as mídias sociais tornaram-se essenciais na produção e disseminação de notícias internacionais. Este artigo se propõe a analisar as consequências desse novo arranjo na produção de notícias europeias e a evolução do papel do correspondente credenciado junto à União Europeia, particularmente os correspondentes franceses e italianos, sobre os quais nenhuma pesquisa foi publicada até o momento. Nossa investigação, baseada principalmente em pesquisa de campo, estatísticas e análises de entrevistas semiestruturadas, visa responder às seguintes perguntas: de que forma a internet e as mídias sociais, utilizadas prioritariamente pelas instituições europeias, se constituem em uma nova ferramenta de trabalho, e uma nova forma de expressão e disseminação de notícias para o profissional credenciado? Esses meios perturbam suas práticas de coleta de notícias? Qual é a atitude dos profissionais credenciados face à ascensão do jornalismo amador? Qual é o impacto das mídias sociais sobre o estatuto dos jornalistas como *coletores de notícias* e *produtores de notícias*? De fato, nossas observações mostram que a emergência do mundo digital não parece ter provocado uma profunda reorganização das estruturas de produção ou até mesmo das rotinas de trabalho dos correspondentes credenciados – a Web 2.0 representa uma fonte de informação que complementa as fontes tradicionais. No *microcosmo* de *Bruxelas*, alguns correspondentes em contato com suas fontes confidenciais chamam um colega para checar a informação, outros navegam na internet à procura de um furo jornalístico e consideram a web como uma forma de vender melhor as notícias sobre a Europa. Embora hoje tenha se tornado possível para um novo elenco de consumidores seguir as notícias sobre a UE e fazer comentários online de qualquer lugar e em tempo real, não há garantias de que as notícias vão ser devidamente abordadas ou mesmo retransmitidas pelos meios de comunicação. A partir desta perspectiva, o profissional credenciado permanece o como o principal interlocutor da mídia, destacando-se também na construção da agenda midiática – particularmente na forma como ele define a ordem de prioridades da cobertura. Finalmente, ele assume o papel de *gatekeeper*, influenciando e realizando a seleção de tópicos a serem abordados pela mídia.

Palavras-chave: jornalista credenciado, União Europeia, Internet, mídia social, fontes.



Correspondentes internacionais

A permanência do mito do repórter nas estratégias em defesa da identidade profissional

LUCIANE FASSARELLA AGNEZ

Professora
Instituto de Educação Superior de Brasília
Mudanças estruturais no jornalismo (Diretório de Grupos de Pesquisa/CNPq)
luagnez@gmail.com

DIONE OLIVEIRA MOURA

Professora
Universidade de Brasília (UnB)
Mudanças estruturais no jornalismo (Diretório de Grupos de Pesquisa/CNPq)
dioneoliveiramoura@gmail.com



mito do repórter mediador, isento e protegido por técnicas próprias, sobrevive no jornalismo contemporâneo, mas passa por transformações sensíveis (Ruellan, 1993). O discurso técnico que age como argumento legitimador do jornalismo é uma estratégia de inspiração funcionalista, numa tentativa de definir o espaço do jornalista. Ainda segundo o autor, no entanto, nem os repórteres identificam os modos de fazer a um corpo fechado de métodos e técnicas: eles também percorrem um caminho de escolhas pessoais não codificadas. Além disso, a expansão do jornalismo no último século abriu possibilidades de atuação que vão além da figura tradicional do repórter.

[...] o profissionalismo não poderia ter uma definição única e comum a todas as atividades. Pelo contrário, cada atividade define progressivamente sua cultura de produção, que a diferencia das outras atividades. Dessa maneira, os repórteres manifestam um profissionalismo ligeiramente diferente dos cronistas políticos ou dos correspondentes internacionais. Algumas características os unem; outras os afastam (Ruellan, 1993: 97)¹.

O jornalista Fritz Utzeri (1989), correspondente pelo *Jornal do Brasil* na década de 1980 nos Estados Unidos e em Paris, destacou que, para ele, não haveria posição dentro do jornalismo melhor do que a

Pour citer cet article

Référence électronique

Luciane Fassarella Agnez, Dione Oliveira Moura, « Correspondentes internacionais: A permanência do mito do repórter nas estratégias em defesa da identidade profissional », *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo* [En ligne], Vol 5, n°1 - 2016, mis en ligne le 15 septembre 2016.
URL : <http://surlejournalisme.com/rev>

de correspondente: a ocupação era vista como uma promoção dentro da carreira de repórter ou até mesmo um “prêmio”. Citando o também jornalista Reali Júnior, correspondente em Paris por mais de 30 anos, Utzeri define a função de correspondente como um “*repórter de geral numa cidade que não é a dele*”. Alguém que faz o “*máximo possível de comparações que permitam às pessoas identificar o que está acontecendo com os referenciais que estão acostumadas a usar aqui em casa*” (Utzeri, 1989: 145).

Essa posição de “elite” ou de “topo” da carreira de repórter, sobretudo no cenário brasileiro, viria acompanhada ainda de salários mais altos que dos demais colegas, uma autonomia profissional superior e um estilo de vida frequentemente associado a pessoas de relativo prestígio social.

É verdade que essa descrição, embora possa ser relativamente fiel à realidade, é ilusória, porque todas essas vantagens são provisórias (se existem, só existem enquanto o beneficiário exerce suas funções) e porque elas não constituem mais do que meras aparências.

Mesmo assim, elas são o fulcro do fascínio que a correspondência internacional exerce sobre muitas pessoas e do prestígio que se costuma associar a ela (Silva, 2011: 54).

Entretanto, este perfil mais tradicional de correspondente, caracterizado como uma espécie de “tipo ideal”, apresenta indicativos de transição identitária: observamos que a figura do correspondente internacional, glorificada entre as décadas de 1970 e 1980 como o topo da carreira de repórter, está ameaçada. O profissional experiente, letrado, imerso em diferentes culturas e capaz de análises conjunturais está dando lugar a jovens correspondentes motivados por boas experiências profissionais, mas submersos em um cenário de precarização da atividade (estrutura e remuneração, por exemplo) (Silva, 2011; Rocha, 2013).

Diante de tais perturbações, estariam os correspondentes internacionais brasileiros vivendo um momento de crise de identidade? Assim, quais estratégias identitárias implementadas por este grupo para alcançar uma vitória identitária (Kastersztein, 1990) que lhes possibilitem, ainda, um reconhecimento social? Na busca por respostas, aplicamos um questionário online a 34 jornalistas brasileiros que atuam ou atuaram como correspondentes internacionais. O objetivo foi levantar indicadores sobre a realidade destes profissionais, perfis e trajetórias individuais. Após esta etapa, realizamos 15 entrevistas com jornalistas brasileiros divididos em dois grupos: o primeiro com-

posto por profissionais que atuaram na correspondência internacional entre os anos 1970 e 1990; e o segundo grupo composto por profissionais que concentraram a atuação no exterior a partir dos anos 2000.

O MITO DO REPÓRTER NA CONSTRUÇÃO DA IDENTIDADE JORNALÍSTICA

A origem do jornalismo profissional esteve diretamente vinculada à prática da reportagem, que marcou o campo ideológico da atividade e definiu, por meio de métodos e técnicas de coleta, a diferença entre fatos e comentários, entre o jornalismo informativo e o de opinião (Ruellan, 1993). Entretanto, a expansão do jornalismo abriu uma série de possibilidades de atuação que não se limitam à figura tradicional do repórter. O próprio desenvolvimento do campo e a incorporação de novas atividades fizeram com que não funcionasse mais uma identificação única, cabendo a cada função ou posto de trabalho definir a própria cultura de produção que o diferencia.

Schudson (1995), ao tentar responder o que é um repórter, constata que a definição não é tão óbvia quanto pode parecer. Ele observa que, como ocupação profissional, a reportagem foi inventada no século XIX, a partir de um processo de fortalecimento democrático e de desenvolvimento de uma consciência comercial urbana. Isso evidencia, assim, que a concepção de repórter foi sendo moldada com o tempo e o entendimento que temos hoje é algo bastante contemporâneo. Por exemplo, a técnica da entrevista, ato arquetipo do jornalista, era uma novidade ainda após a Guerra Civil Americana, sendo ensinada por jornalistas americanos a colegas europeus na Primeira Guerra Mundial (Schudson, 1995).

O próprio Schudson (2011) fez a pergunta mais tarde, sobre o que é ser repórter na contemporaneidade, cada vez mais preocupado com a audiência e pressionado por exigências do Estado e do mercado. O modelo definido pelo autor mescla tais exigências a valores ainda definidos pelo *ethos* profissional: “*um jornalismo parcialmente dependente do governo, e portanto orientado para a esfera política; parcialmente dependente do mercado, e portanto substancialmente ligado às preferências das audiências; e parcialmente ligado apenas a si próprio, aos valores e cultura distintos do jornalismo*” (Schudson, 2011: 145).

Outros autores que estudam a identidade profissional no jornalismo reafirmam que a partir da

segunda metade do século XIX, o repórter se torna a figura jornalística por excelência, como é o caso de Lavoinne (1992). O autor discute a separação entre os papéis de jornalistas e historiadores, sobretudo a partir da definição do que são as notícias e da identidade metodológica de um e de outro. Aos jornalistas cabem o presente e o efêmero, numa consciência indireta adquirida pela crítica das fontes. Estes seriam, então, os mediadores de uma história que está sendo feita (Lavoinne, 1992).

Apesar da constatação quase unânime de que o mito do repórter como definição do jornalista é uma criação da contemporaneidade, podemos identificar alguns traços deste mito na primeira tese sobre o jornalismo de que se tem registro, defendida pelo alemão Tobias Peucer (2004) no final do século XVII. Naquele momento, as semelhanças entre o jornalista e o historiador já foram tensionadas, bem como a preocupação sobre as qualidades de quem se propõe a relatar os fatos.

É necessário relacionar este trabalho de Peucer ao período histórico em que foi produzido: ao mesmo tempo em que a Europa vivia o expansionismo e o desenvolvimento econômico, ainda eram visíveis os traços da Idade Média. Entretanto, não há dúvidas de que ali estavam as bases do jornalismo. Peucer (2004: 19) já relacionava com a “*vontade do escritor de periódicos a credibilidade e o amor à verdade*”, bem como destacava o que mais tarde seriam reconhecidos como princípios de seleção (*gatekeeping*) e critérios de noticiabilidade: “*como os fatos são quase infinitos, cabe estabelecer uma seleção de modo que seja dada preferência aos axiomaticamente, ou seja, àqueles que merecem ser recordados ou conhecidos*”.

Apesar de prevalecer naquele momento formatos textuais como as crônicas e os relatos de viagem, Peucer (2004) enfocou o caráter informativo da imprensa, com destaque às banalidades e às desgraças humanas. Ele afirma que o estilo da narrativa não deveria ser nem oratório, nem poético, para não perder o “interesse do leitor”.

Com as bases constituídas, o jornalismo viveu a partir do final do século XIX um período intenso de estratégias de legitimação, com traços comuns em parte dos países ocidentais, mas mantendo particularidades econômicas, políticas e de regulação profissional. Tais percursos de legitimação vêm sendo novamente questionados desde a virada de século, devido a um aglomerado de transformações que atingem o jornalismo do novo milênio.

Aron (2011) situa o nascimento da reportagem na segunda metade do século XIX, a qual se tor-

nou popular a partir dos correspondentes de guerra. Dentro da imprensa francesa, o autor pontua ser esta a origem de um novo gênero literário: a reportagem. Associada a ela, surge o modelo de jornalista que vai se estabelecer ao longo de todo século XX. Ele relata, a partir da experiência francesa, que os jornalistas responsáveis por grandes reportagens passam a ser reconhecidos como “heróis”, nestas condições, e seriam vistos como “contadores de histórias” capazes de permitir ao leitor se lançar à vida real. São os irmãos Tharaud que, a partir de 1913, desenvolvem a estética do correspondente de guerra, que consiste no relato simples, abrupto, preciso e até mesmo inimaginável, baseado no testemunho crítico dos acontecimentos (Aron, 2011).

Em tempos de convergência midiática e desse acirramento de tensões entre produtores e consumidores de informações, Pignard-Cheynel e Noblet (2009) defendem que o mito do jornalista-repórter tem sido acionado também pelos sites de notícia no momento em que mobilizam algumas referências e representações jornalísticas. Para os autores, esta mobilização está presente “*na figura mítica idealizada do repórter, que retorna a uma prática autêntica, nobre e eminentemente positiva (se não positivista) do jornalismo, e a uma valorização dos fatos, do campo e do testemunho (notadamente foto ou vídeo)*” (Pignard-Cheynel; Noblet, 2009: 1). Os autores consideram que o renascimento do mito do repórter no contexto das mídias digitais é resultado de um argumento de comunicação e de legitimação por parte dos sites de notícias.

Tal cenário, aliado às entrevistas realizadas nesta pesquisa, levou-nos a concluir que o mito do repórter possa é um recurso legitimador da identidade profissional também no caso dos correspondentes internacionais. Veremos, no decorrer do estudo empírico apresentado adiante, que os jornalistas correspondentes internacionais brasileiros continuam a recorrer ao mito do repórter como estratégia identitária.

IDENTIDADE PROFISSIONAL E A CARREIRA DO CORRESPONDENTE INTERNACIONAL

Trabalhando com o conceito de singularidade proposto por Genro Filho, Adghirni (2013) afirma ser o olhar do repórter a matéria prima do jornalismo, mediando a compreensão de fatos complexos e propondo uma interpretação dos sentidos dos acontecimentos. Isso seria ainda mais relevante no caso da correspondência estrangeira. “*É pelas narrativas dos correspondentes que o singular aflora*” (Adghirni, 2013: 38). Por meio de levantamento bibliográ-

fico e entrevistas realizadas com quatro correspondentes internacionais brasileiros, a autora afirma que, na visão dos próprios correspondentes, eles estão fazendo um trabalho diferenciado das agências de notícias.

Entretanto, na prática, os tempos atuais trouxeram um aumento no volume de trabalho para os jornalistas, estando a questão do “diferencial” possibilitada pelo profissional *in loco* muito mais no nível do discurso. Na percepção da correspondente brasileira Cláudia Trevisan, do jornal *O Estado de S. Paulo*, sem uma receita disponível para grandes investimentos em reportagens, sobretudo no exterior, muitos jornais acabam publicando na versão impressa o mesmo que foi divulgado pela internet no dia anterior, sem nenhum novo valor agregado. “*Acredito que a melhor saída é usar o material de agências de notícias em portais e deixar o correspondente solto para produzir um material de qualidade para o dia seguinte*” (Trevisan apud Adghirni, 2013: 47).

O correspondente em Teerã pela *Folha de S. Paulo*, Samy Adghirni (apud Adghirni, 2013) destaca outro ângulo, o de que seria um equívoco a ideia de que a internet democratizou a informação, transformando qualquer pessoa num potencial jornalista:

Correspondentes custam caro e são, em tese, facilmente descartáveis diante da fatura de fontes de substituição, como agências de notícias e os chamados jornalistas cidadãos, que poluem a internet com conteúdo militante. [...] Um correspondente representa um olhar próprio e às vezes exclusivo sobre um determinado país. É um valor agregado imenso em termos de informação diferenciada (Adghirni apud Adghirni, 2013: 44).

Tais discursos enfatizam o conceito fundante do jornalismo moderno, a partir da figura do repórter mediador, com qualidade técnica e um *ethos* constituído a partir do compromisso com a sociedade. A busca pela legitimação do profissional ressurge diante de um conjunto de transformações que impactam o interior das práticas jornalísticas a partir do final do século XIX, entre as quais destacamos fatores econômicos, tecnológicos e geopolíticos que afetaram a prática jornalística de modo mais geral e a correspondência internacional particularmente. No primeiro conjunto, observamos questões relativas aos modelos de negócio das empresas de mídia de todo o mundo, impactando especialmente no número de jornalistas e escritórios ao redor do planeta. Os quadros estão reduzindo e isto é apontado na literatura tanto internacional, quanto brasileira (Natali, 2004; Moore, 2010; Silva, 2011; Williams, 2011). As políticas de redução de custos por parte das empresas de mídia ope-

ram ao mesmo tempo em que as mudanças tecnológicas permitiram novas formas de cobertura do noticiário internacional, como alternativa à figura mais tradicional do correspondente.

A atividade jornalística da correspondência internacional sempre esteve associada ao desenvolvimento tecnológico (Silva, 2011), pelas possibilidades de coleta de informações em outros territórios e as formas de distribuição e circulação desse material. No final do século XX, a acelerada evolução das tecnologias da comunicação permitiu a este profissional maior mobilidade e também um acúmulo maior de funções, como a do “profissional multimídia”, que produz um número maior de informações para mais plataformas, levando a uma possível precarização da atividade (Kischinhevsky, 2009). O avanço tecnológico também ampliou as alternativas para se ter acesso ao noticiário internacional, que até mesmo dispensam a necessidade de se manter um correspondente fixo em outro país.

Tal conjunto de transformações tornam-se perturbações para os profissionais, levando a dissonâncias entre as convicções internas e as relações com o ambiente exterior, um conflito que pode desencadear as chamadas crises de identidade (Dubar, 1999; Mucchielli, 2009). Dessa perspectiva, buscamos compreender de que modo as diversas transformações sociais que ocorreram a partir do final do século XX e início do século XXI estão afetando a estrutura identitária dos correspondentes internacionais brasileiros.

Fazer parte de um grupo profissional significa dividir práticas e conhecimentos, proporcionando um reconhecimento social e uma valorização de quem são esses membros. Especialmente em relação a este ponto, Le Cam (2006) ressalta que a identidade profissional no jornalismo é resultado de uma aquisição histórica, decorrente dos processos de legitimação, e a forma identitária dos jornalistas é coletiva, ou seja, o indivíduo se define a partir da assimilação e interiorização dos valores do grupo. Como um posto de trabalho na carreira jornalística, compreendemos então que o correspondente internacional carrega identificações com o grupo mais abrangente do jornalismo. Nosso exercício neste trabalho, a partir disto, está na observação da negociação entre a *identidade reivindicada* pelos correspondentes internacionais, ou seja, aquela que o grupo se associa e defende para si, e a *identidade atribuída* a eles pelos demais atores com os quais os jornalistas se relacionam (Le Cam, 2006).

Os dados que apresentaremos e a discussão que se segue concentra-se, por um lado, nas trajetórias de carreiras de correspondentes brasileiros, com relação especial à prática da reportagem, e, por outro, aborda como determinados atores desse universo

reivindicam uma identidade profissional, diante de um cenário de perturbações identitárias.

SÍNTESE DOS PROCEDIMENTOS METODOLÓGICOS

Para o desenvolvimento desta pesquisa³, adotamos duas técnicas de abordagem do *corpus*. No primeiro momento, aplicamos um questionário online a 34 jornalistas brasileiros que são ou foram correspondentes internacionais em algum momento da carreira. O objetivo foi levantar indicadores⁴ sobre a realidade destes profissionais, perfis e trajetórias individuais. Os questionários foram aplicados pela internet, entre 17 de dezembro de 2013 e 20 de janeiro de 2014. A divulgação foi feita por uma lista de e-mails de jornalistas que atuam como correspondentes internacionais de veículos de todo o Brasil. O mailing dos possíveis participantes da pesquisa foi produzido pela autora da tese, que mapeou os jornalistas brasileiros em atuação no exterior, vinculados à grande mídia nacional, e o reconhecimento de profissionais que foram correspondentes em algum momento durante a carreira.

Ao todo, enviamos 92 mensagens eletrônicas (e-mails) convidando os jornalistas a participarem da pesquisa, sendo 54 para correspondentes que concentraram a atuação no século XXI e 38 para outros que exerceram a atividade no século XX. Adotamos o anonimato dos respondentes do questionário online, para conferir segurança e conforto na hora de prestar as informações. As respostas foram voluntárias e autodeclarativas e, ao final, participaram do levantamento 34 profissionais, o que resultou em 37% de adesão.

Após esta etapa, realizamos 15 entrevistas⁵ com jornalistas brasileiros divididos em dois grupos: o primeiro composto por profissionais que atuaram na correspondência internacional entre os anos 1970 e 1990; e o segundo grupo composto por profissionais que concentraram a sua atuação como correspondentes a partir dos anos 2000. A adoção da entrevista como técnica de pesquisa teve como propósito a reconstrução do ponto de vista dos próprios profissionais a respeito da autoconsciência do papel assumido e da identidade profissional a ele vinculada. A divisão nestes dois grupos levou em consideração um período de transição, do qual fazem parte mudanças tecnológicas, geopolíticas e de modelos de negócio no jornalismo brasileiro, marcando duas gerações de correspondentes.

No primeiro grupo⁶, foram entrevistados oito correspondentes internacionais que estavam em exercício como correspondentes no ano de 2013:

Bernardo Mello Franco, correspondente da *Folha de S. Paulo* em Londres; na mesma cidade também Fernando Nakagawa, da *Agência Estado*, Sérgio Utsch, do *SBT*, e Vivian Oswald do jornal *O Globo*; Jamil Chade, de *O Estado de S. Paulo*, fixado em Genebra; Letícia Fonseca, pela *Rádio France Internacional*, em Bruxelas; Mauro Tagliaferri, que esteve em Lisboa pela *TV Record*; e Marcos Uchôa pela *TV Globo*, em Paris.

No segundo grupo, foram entrevistados sete jornalistas que se tornaram correspondentes internacionais entre as décadas de 1970 e 1990 e concentraram a atuação neste período: Clóvis Rossi, que foi correspondente pela *Folha de S. Paulo* em Buenos Aires e Madri; Carlos Eduardo Lins da Silva, que atuou nos Estados Unidos em três momentos diferentes, pelo *Diário de S. Paulo* e pela *Folha de S. Paulo*; Nelson Franco Jobim, que trabalhou em Londres pelo *Jornal do Brasil*; Sílio Boccanera, com uma passagem pelos Estados Unidos, também pelo *Jornal do Brasil*, e um longo período em Londres pela *TV Globo* e pela *Globonews*; Sandra Passarinho, da *TV Globo*, que inaugurou o escritório da emissora na Europa (Londres); Moisés Rabinovici, que atuou em Israel e Washington, pelo jornal *O Estado de S. Paulo*, e em Paris pela revista *Época*; e Cristiana Mesquita, que iniciou sua carreira em Londres, pela *TV Globo*, e teve passagens por diversos países como correspondente da imprensa internacional, estando pela última década na *Associated Press*.

DADOS E DISCUSSÃO DOS RESULTADOS

Questionários online

Como falamos, na primeira etapa da pesquisa, de aplicação de questionários fechados online, participaram 34 jornalistas brasileiros. Entre estes, 19 estavam atuando como correspondentes internacionais no momento da pesquisa e 15 não mais. Sobre o perfil destes profissionais, cabe destacar alguns pontos. Em relação ao período em que atuaram, 12 assumiram o cargo de correspondente internacional pela primeira vez entre 1970 e 2000, enquanto 9 começaram entre 2001 e 2010 e 13 após 2010.

A faixa etária é outro fator considerado para analisarmos em qual momento de vida e carreira estes profissionais se tornaram correspondentes estrangeiros: 12 entrevistados afirmaram ter assumido a função antes dos 30 anos de idade; outros 10 afirmaram ter sido na faixa dos 31 aos 35 anos de idade; 9 entre 31 e 40; e 3 acima dos 40 anos de idade.

Em complemento à informação sobre a idade destes profissionais, podemos afirmar que o posto de correspondente internacional foi assumido num estágio intermediário das carreiras. Dos que responderam a pesquisa, 16 declararam ter menos de 10 anos de carreira; outros 10 tinham entre 11 e 15 anos de profissão; e 8 mais de 16 anos.

Ainda sobre o desenvolvimento das carreiras, do ponto de vista de acúmulo e progressão de postos de trabalho (Hughes, 1960; Pereira, 2012), 13 respondentes exerciam o cargo de **repórteres**⁷ antes de se tornarem correspondentes e 6 eram **repórteres especiais**; 6 eram editores; e 2 eram redatores. Com apenas 1 citação cada, apareceram ainda os cargos de editor-chefe, subeditor, pauteiro, secretário de redação, diretor de redação, âncora de rádio e *freelancer*.

Para os profissionais que não exercem mais a atividade de correspondente, perguntamos qual foi o primeiro posto de trabalho assumido ao fim desse período. Entre os veteranos (15 respondentes no total), 6 se tornaram **repórteres especiais**; 2 voltaram como **repórteres**; 4 assumiram a função de editor ou outro cargo de chefia; 2 mudaram de área, ainda dentro da Comunicação; e 1 se fixou como colunista. Estes dados sinalizam se o posto no exterior pode ser considerado uma “promoção” no sentido da progressão na carreira. Em linhas gerais, metade dos entrevistados voltou para exercer atividades ligadas à **reportagem**, enquanto menos de um terço passou para algum cargo de chefia e índice igual se manteve residindo no exterior.

Entre os que ainda exercem a atividade de correspondente (19 respondentes), a expectativa sobre qual atividade assumir depois de deixar o posto mostrou que 3 não desejavam retornar para o Brasil e assim se manter como correspondentes no exterior; 5 gostariam de retornar como **repórteres especiais** e 1 de voltar como **repórter**; 4 tinham o desejo de mudar de área, mas ainda dentro da Comunicação; 2 de abrir o próprio negócio; 1 de se tornar editor ou assumir outro cargo de chefia; 1 de se tornar colunista ou comentarista; 1 de se tornar *freelancer* e trabalhar com independência; e 1 ainda não sabia.

Entrevistas

O segundo momento da pesquisa, composto por entrevistas, permitiu uma abordagem mais abrangente e qualitativa sobre as experiências destes profissionais, divididos em dois grupos: os atuantes (na correspondência internacional) no século XXI e os que exerceram a correspondência, sobretudo no século XX.

No primeiro grupo, dos jornalistas mais jovens, constatamos que os repórteres de jornais, em média, assumiram o cargo de correspondente com menos idade e também ficaram na função por períodos mais curtos de tempo. Na televisão, os profissionais ouvidos foram para o exterior em estágios mais avançados da carreira, com uma flexibilidade grande em relação ao tempo de permanência no exterior.

Sobre o perfil ideal de jornalista para ocupar este posto, o entrevistado Bernardo Mello Franco resume: “*Acho que o correspondente internacional, idealmente, é alguém que já teve experiência de **reportagem** no seu país e que a pessoa já tenha, se possível, até vivido fora da cidade dela em algum momento. Deve ter o espírito de ‘se virar’, de procurar as coisas, de autonomia, de enfrentar adversidades*” (Franco, 2013) (grifo nosso).

O correspondente Jamil Chade também afirma que procuraria por um repórter:

*Sabe quando não funciona o correspondente? Quando ele era um super editor, quando ele era secretário da redação, não é que não funciona, geralmente funciona porque o cara era uma pessoa muito boa, mas eu vou selecionar pra ser correspondente o **repórter**. Agora, claro, vamos lá, tem que falar línguas. Além disso, tem que ser um cara que não vê o trabalho como uma burocracia, deve ser um cara que não tem horário (Chade, 2013) (grifo nosso).*

Dentro desse conhecimento geral pode estar inserido o entendimento sobre o próprio país, a história, as características socioculturais, inclusive para fortalecer aquilo que é citado exhaustivamente na bibliografia sobre o tema: o “olhar nacional” sobre os fatos, como afirma o correspondente Fernando Nakagawa:

*Eu acho que o correspondente internacional tem que ser um cara que entende muito de Brasil, como as coisas funcionam no Brasil. As pessoas que cobrem Inter, por exemplo, elas são especialistas em assuntos internacionais e o correspondente não é isso, o correspondente tem de ter uma mirada brasileira, um olhar crítico brasileiro... O fato de você ter um olhar brasileiro é que te torna insubstituível nessa posição, porque senão eles poderiam contratar um gringo (...). Além de dominar outro idioma, a disponibilidade na vida pessoal é importantíssimo, porque você anula a sua vida pessoal praticamente. E mais: ter experiência como **repórter** é importante, a experiência de rua, de saber como que você*

vai atrás. Acho que uma importante característica é já ter morado no exterior, pode não ser trabalhando, mas morar um tempo no exterior tira o brilho de algumas coisas que podem atrapalhar – tipo certo deslumbramento (Nakagawa, 2013) (grifo nosso).

“Correspondente também cobre buraco de rua”, afirmou o jornalista Jamil Chade (2013), ao reforçar que o papel desse profissional é como o de todo repórter. Aquele correspondente que poderia ficar em casa, cobrindo eleições pela televisão, “não dá mais”, porque aquela mesma emissora pode ser acompanhada pela redação no Brasil. Ele defende ainda que o dever é estar no local, para batalhar o acesso aos fatos assim como os grandes grupos de comunicação, como a CNN ou *The New York Times*, em qualquer cobertura, do buraco na rua às eleições presidenciais. “Qual a diferença que você faz, porque é que o jornal vai te mandar, o que tem de diferença entre você e a agência, né?” (Chade, 2013). O correspondente, na visão do jornalista, tem como missão não repetir a agência, mas “surpreender o leitor”, para oferecer aquela informação que ele não conseguiria de outra forma. E reforça mais de uma vez: “Matéria especial eu vejo como obrigação” (Chade, 2013). E é assim que o próprio entrevistado se identifica: como o jornalista dedicado à missão da reportagem.

Falando em identidade, hoje eu me identifico como jornalista. Eu não tenho a menor dúvida [...], se você não se sentiu jornalista depois de quinze anos... Eu me sinto tão jornalista que eu não quero ser editor, entendeu? Quero ser repórter, eu quero descobrir, eu quero estar lá. É isso que todos os dias eu falo: “Putá, que fantástico a nossa produção!”. Não é só o meio, é o nosso trabalho, e não é o trabalho “estar lá”, é descobrir, é contar a verdade, é contar uma decisão que foi tomada, é traduzir pro público o bastidor de uma coisa que eles só viram a pontinha do iceberg. É isso que eu gosto, é isso que é a minha profissão. Eu insisto: se todas as opções forem sempre dadas pra você, eu sempre vou escolher aquela que eu vou falar, aquela que você chega às 6h da manhã na porta pra ficar esperando o cara sair, porque é por essa profissão que eu entrei (Chade, 2013) (grifo nosso).

Na visão dos jornalistas entrevistados, que exerciam a atividade de correspondente internacional no início do século XXI, o papel deste profissional é como o de todo repórter – “ir atrás das notícias”, apurar os fatos (prática do repórter). Todos os entrevistados são enfáticos em afirmar uma ideia central que pode ser resumida como “não faz sentido o

correspondente produzir o mesmo que as agências estão produzindo”, pois as agências têm uma capilaridade e uma estrutura maiores. Além disso, o esforço do jornalista no exterior deveria ser voltado justamente para buscar o diferente, aquele material que não está acessível a outras publicações, com enfoques variados, oferecendo, sempre, uma perspectiva brasileira, trabalhando com um referencial que é comum ao leitor. A imprensa internacional também está acessível para os jornalistas que atuam no Brasil e para o próprio público brasileiro. A abordagem que o correspondente é capaz de oferecer é o que pode ser único. Desta maneira que os entrevistados enxergam a atividade do correspondente dentro do processo jornalístico, legitimando a existência e a manutenção deste posto de trabalho.

Mesmo considerando as características do meio impresso, o correspondente Bernardo Mello Franco argumenta que o jornal quer alguém em quem ele confie. Há outros dois fatores que, na opinião dele, ainda são determinantes: questões relacionadas ao idioma (é mais difícil encontrar nativos de outras partes do mundo que falem fluentemente o português); e o fato de que os veículos de comunicação “sempre verão como questão de prestígio para eles – não para o correspondente, mas para eles, diante do leitor deles – mostrar que tem gente no local” (Franco, 2013). E ele mesmo completa afirmando que o clichê “nada substitui o olhar de um repórter” se enquadra especialmente nas especificidades do correspondente e para a manutenção desta função.

O correspondente Fernando Nakagawa afirma que, dentro da crise do jornalismo tradicional, a posição do correspondente é talvez a mais ameaçada, em perigo de extinção, porque custa mais do que a média das outras vagas. Além disso, seria mais fácil de fazer cortes, “porque não é alguém que você vê todo dia, é mais um número. É mais fácil de cortar porque custa mais e está longe” (Nakagawa, 2013). Nessa perspectiva, ele declara: “sim”, a função do correspondente tradicional pode ser questionada. A presença de jornalistas mais jovens no posto de correspondentes, com menores salários e por menores períodos de tempo já seria uma resposta a isso. A “salvação”, na opinião dele, está na combinação entre a visão do país de origem, que o correspondente deve manter, e a acumulação de informações sobre a região de cobertura que só a experiência de viver lá possibilita. Mesmo valorizando a experiência no exterior, ele não acredita que represente necessariamente uma promoção. A identificação, no caso dele, permanece direta à figura do repórter:

Me vejo de novo como repórter, me vejo mesmo, é o que eu mais quero. Pra ser bem

sincero, eu não quero virar chefe, não quero ficar, não quero virar editor. [...] Acho sim que a experiência no exterior é muito engrandecedora e a gente muda a maneira de ver as coisas, a respeitabilidade do profissional, enfim, mas isso não impede ou não diminui a importância de ser repórter, porque no fundo, no fundo, todo jornalista é repórter, e eu amo ser repórter, eu adoro ser repórter, é o que tenho vontade. [...] Se eu tivesse que voltar hoje pro Brasil, eu voltaria pra mesma mesa, pra fazer as mesmas coisas, porque eu acho que se eu voltar a fazer, eu vou cobrir buraco, vou cobrir buraco melhor, vou fazer Banco Central, vou fazer Banco Central de um jeito melhor (Nakagawa, 2013) (grifo nosso).

Entre os correspondentes internacionais veteranos, do grupo dos atuantes no século XX, o jornalista Moisés Rabinovici (2013) coloca como competência fundamental para o posto de correspondente o desenvolvimento das principais características de um “bom repórter” – ainda deve ter *background*, ou repertório, se preparar para as pautas. Ter um bom texto também é primordial, ainda mais nos dias de hoje, afirma, quando o conteúdo muitas vezes vai direto para a internet sem passar por qualquer revisão. Isso se complementa com a habilidade de olhar um acontecimento por diferentes ângulos. “*Sem essa sensibilidade do novo, que é o que está escondido, que ninguém viu, é o que conta hoje em dia, porque fazer mais do mesmo não tem sentido, mesmo que você escreva o melhor texto do mundo, mas se ali não tiver um avanço na informação, pra quê, né?*” (Rabinovici, 2013).

Ter bem desenvolvidas as competências que definem um “bom repórter” de um modo geral é, na opinião da entrevistada Cristiana Mesquita, o tipo ideal de profissional que poderá assumir a correspondência internacional: “*uma enorme curiosidade, uma insaciável curiosidade quase, e você tem que ter um desprendimento também*” (Mesquita, 2013). Desprendimento para se deslocar rapidamente para outro lugar, para outros temas e pautas, e sempre procurar olhar a notícia com um olho “meio estrangeiro”, isto é, não só procurando a perspectiva brasileira. Ela afirma que adora a ideia de ser um pouco turista também nos lugares aonde chega, mas com a visão de um “turista qualificado”, para passar por lugares onde pessoas passam todos os dias e perceber coisas que elas não percebem.

Os entrevistados reafirmam a definição mais clássica de correspondente internacional: é um repórter de assuntos diversos em uma cidade que não é a dele (Utzeri, 1989), pois o “correspondente ideal” é definido pela maioria como aquele que tem o perfil

de um repórter – como o “modelo de jornalista” definido por Aron.

Então eu acho que as qualidades pra se tornar um correspondente são as qualidades necessárias pra qualquer jornalista: curiosidade, desprendimento, não querer ficar preso à rotina, ter disponibilidade, estar disposto a fazer sacrifícios pessoais, jornadas longas de trabalho, e tem que ter conhecimento de outras línguas e um conhecimento geral sobre política internacional e assuntos de outros países (Silva, 2014).

Na visão do ex-correspondente Carlos Eduardo Lins da Silva (2014), não necessariamente um bom repórter no Brasil é um bom correspondente internacional, se ele não tiver, além do domínio de idiomas, conhecimento de geopolítica, uma ideia da cultura e da economia do país onde ele estiver, ou pelo menos disposição pra conhecer tudo isso.

A partir dos dados coletados na pesquisa, percebemos, como tendência, que jornalistas que se tornam correspondentes no Brasil, em geral, são profissionais que se interessam por temas internacionais, seja por influência familiar, seja por aptidão pessoal; muitos buscaram a experiência internacional por conta própria, especialmente por meio de cursos de pós-graduação.

Os profissionais ouvidos neste segundo grupo, dos correspondentes atuantes no século XX, também foram mais objetivos ao definir competências para quem deseja se tornar correspondente: ser um “bom repórter” e ter autonomia. Em contrapartida, parece-nos que no passado o caminho para se tornar correspondente era basicamente dois: os profissionais buscavam a experiência internacional individualmente, com a oportunidade de estudar em outro país e conciliar com a prática jornalística; ou eram convidados pelas empresas para fazer isso. Esse convite considerava fatos como o domínio de um idioma estrangeiro ou a simples condição de estar com o passaporte em dia, como aconteceu com o entrevistado Clóvis Rossi na cobertura do Golpe de Estado no Chile, em 1973. Havia também a condição da correspondência como um “prêmio”. No grupo dos jornalistas que assumiram o posto mais recentemente, um terceiro caminho surgiu: os processos seletivos dentro dos grupos empresariais, permitindo aos jornalistas se candidatarem às vagas fora do Brasil.

Apesar da tentativa de organizar os caminhos de acesso ao posto de correspondente internacional, no caso do jornalismo brasileiro, por meio de semelhanças entre as histórias de vida, confirma-se o que Hannerz (2004) observou em relação à im-

prensa norte-americana: há uma variedade de fatores que levam um profissional a assumir e se fixar neste posto de trabalho, a regra é justamente não haver regras. Não existe um “plano de carreira” que garanta que, se o jornalista seguir tal formação, ou passar por determinados cargos, ou tiver certo tempo de exercício profissional, ele chegará ao posto de correspondente internacional.

A entrevistada Sandra Passarinho (2014) afirma que o cargo de correspondente era visto como um prêmio aqui no Brasil, “*era como embarcar para uma vida glamourosa no circuito Elizabeth Arden – Paris, Londres, Roma, Nova Iorque, numa época em que poucos brasileiros viajavam para o exterior*” (Passarinho, 2014). Outro entrevistado endossa que essa visão glamourizada:

Certo ou errado, o trabalho como correspondente sempre foi percebido sob certo prestígio, um avanço na carreira, exigindo formação profissional mais ampla. A realidade não é bem assim e o trabalho de repórteres no Brasil tem enorme importância, mas o mito persiste. E se alguém tem interesse pela área internacional, claro, a atuação como correspondente é o caminho mais atraente (Boccalera, 2013).

Numa avaliação ampla, Nelson Franco Jobim (2013) afirmou em entrevista que o fim da Guerra Fria mudou fundamentalmente o noticiário internacional. Antes, era mais fácil explicar o mundo pela polarização capitalismo versus comunismo. Outra importante mudança foi a introdução da tecnologia digital, que nos permite ler jornal de onde quisermos e possibilitou que o jornalista ouvisse fontes de qualquer parte do mundo.

Isso torna o correspondente muito mais repórter, na medida em que ele realmente tem que ir além das fontes abertas. Ao mesmo tempo, o nosso desafio é como analisar o excesso de dados, peneirar aquilo que é útil ou não, e aí você precisa de uma boa formação cultural para entender, para saber para que lado você vai correr no meio da confusão (Jobim, 2013) (grifo nosso).

Entre os profissionais do primeiro grupo, os atuantes no século XXI, a defesa da importância de se manter um mediador brasileiro entre os acontecimentos internacionais e a audiência aparece como principal justificativa para que a correspondência internacional se mantenha no jornalismo brasileiro. Parte dos entrevistados também acredita que a extinção do posto poderia ser algo mais próximo da mídia internacional, sobretudo dos países desenvol-

vidos, mas o Brasil estaria na curva ascendente, até mesmo em virtude do crescimento da atuação do país no cenário internacional. Além disso, eles apostam que a grande imprensa nacional ainda investiria nesse tipo de cobertura estimulada pelo prestígio que manter uma rede de repórteres no exterior lhe confere.

Neste segundo grupo de entrevistados, dos atuantes no século XX, o jornalista Clóvis Rossi (2013) defende um futuro para a correspondência internacional dentro do jornalismo, uma vez que, diante da quantidade alucinante de informações que circulam na internet, é cada vez mais necessário alguém que recolha tudo isso e “*dê um certo sentido, uma certa organização, uma certa história, um certo contexto, uma certa perspectiva de consequências, enfim, alguém precisa fazer esse trabalho*” (Rossi, 2013). Entretanto, pela lógica empresarial, ele vê que ter um correspondente já está sendo um luxo para a maior parte dos veículos. “*Mas nada, nada substitui a presença de um repórter no local dos fatos, em termos de qualidade*” (Rossi, 2013).

O jornalista, não somente na função de correspondente, é necessário para discernir entre o que é informação de interesse público e o que é apenas uma informação qualquer, além de saber como divulgá-la, afirma Sandra Passarinho (2014) em entrevista. Os profissionais estão vivendo “*tempos difíceis*”, pelo estreitamento do mercado de trabalho e por desafios de um mundo digital que ainda não é completamente conhecido.

Não se pode fazer reportagens sentado numa sala com um computador e aparatos digitais apenas. As informações geradas a partir de blogs, que se multiplicam, devem ser muito bem examinadas, sob pena de se divulgar erros, por exemplo. E erros têm ocorrido volta e meia para lembrar a empresas estabelecidas que não adianta chegar na frente para divulgar uma informação falsa. A presença de um jornalista no local onde o grande fato ocorre sempre dará mais credibilidade à cobertura, seja ela escrita, radiofônica ou televisada. Atualmente, frente aos custos, as escolhas ficam mais restritas (Passarinho, 2014) (grifo nosso).

Para o jornalista Moisés Rabinovici (2013), pensar no futuro é mais do que difícil, é misterioso, pois a discussão se estende até mesmo sobre a sobrevivência do jornal, quanto mais sobre a vida do correspondente. “*Porque hoje em dia o que vale é singularidade, a mesmice está aí, você pega os jornais de hoje e todos estão no mesmo caminho, mesmas matérias, tudo igual. Mas o que tiver aquela notícia*

que ninguém tem, esse aí tem leitor” (Rabinovici, 2013). O caso, segundo o correspondente Rabinovici, não é “forçar a barra” para ser o único a dar determinada a notícia, isso não vai mais acontecer, é você ter um viés único que explica o que está acontecendo e em que nível, e é o que fará no jornalismo que o papel do correspondente sobreviva.

DISCUSSÕES FINAIS

Mesmo com todas as particularidades da correspondência internacional, a estrutura identitária vinculada ao trabalho do repórter foi recorrente nos dois grupos de entrevistados. Tanto quando eles próprios expressaram a consciência de si (que papel desempenham e o que gostariam de fazer depois da experiência internacional), quanto no momento em que apontaram quais seriam as características ideais para um correspondente internacional: o ponto mais recorrente foi as habilidades de um “bom repórter”. Ter experiência de reportagem no Brasil, manter a curiosidade, o “faro” pela notícia, não ser um burocrata e “ir para a rua” foram as expressões mais citadas pelos entrevistados.

Em complemento, os questionários online confirmam uma trajetória de carreira que colocam o cargo de repórter como antecessor do posto de correspondente internacional e até mesmo posterior à passagem no exterior, de acordo com a maior parte dos respondentes.

A *identidade reivindicada* por este grupo profissional está diretamente associada à figura do repórter – apesar da correspondência internacional representar um posto específico de trabalho na carreira internacional, ao se definir, ao tomar consciência de si, o que determina é o reconhecimento da figura do repórter. Tanto veteranos permaneceram na reportagem especial por anos, mesmo após o período como correspondentes, como jornalistas que estão na atividade declaram querer continuar com a função da reportagem. Esta reivindicação é negociada com a *identidade atribuída* (Le Cam, 2006) pelos demais atores com os quais o jornalista se relaciona, como colegas da profissão, os donos dos jornais e o público, entre outros. De fora, alguns dos entrevistados até admitem o quanto imaginavam que o correspondente era um privilegiado, alguém que estava de “férias permanentes” num lugar onde muitos gostariam de estar.

O pedido de definição das competências ideais para um jornalista que deseja se tornar correspondente internacional fez com que os entrevistados objetivassem uma visão de si próprios. Na visão dos

mais jovens e dos veteranos, estes profissionais precisam dominar idiomas; ter um repertório cultural; conhecer os assuntos internacionais; ter facilidade para migrar entre várias editorias; ter iniciativa para trabalhar com a autonomia e a responsabilidade que o cargo exige; devem assumir uma postura também de gestor e algumas vezes de “embaixador” do veículo na região. Tudo isto, sem perder o melhor do “faro de repórter”, portanto, com as mesmas características que definem um “bom repórter”, que é ter curiosidade, apurar e reportar na forma mais explicativa para o público.

Eles são não apenas a “elite da elite”, como apontou Silva (2011), no sentido desses jornalistas fazerem parte de uma camada privilegiada da população brasileira: aprenderam vários idiomas ou até tiveram algumas experiências internacionais por conta própria, por exemplo. Porém é mais do que isso, os correspondentes são definidos por eles próprios, ainda que inconscientemente, como *os melhores dos melhores*, no sentido da produção da notícia, do repertório e do posicionamento que precisam assumir diante do processo noticioso.

Com base no que examinamos, concluímos que o discurso legitimador se sobressai em momentos de crise e perturbações, em defesa de uma identidade profissional ameaçada. Neste caso, vimos, nas entrevistas, o mito do repórter ser evocado na tentativa de argumentar sobre a importância do correspondente internacional dentro do processo noticioso contemporâneo. Ainda que diante de transformações, a estratégia em busca de uma *vitória identitária* (Kastersztein, 1990), por parte dos correspondentes internacionais brasileiros entrevistados nesta pesquisa, adota estruturas do passado e táticas de *diferenciação*, de *visibilidade social* e da *singularização*, pelas quais, consciente ou inconscientemente, os correspondentes defendem (como estratégia identitária) porque se consideram insubstituíveis.

Concluímos, por fim, que o correspondente internacional compartilha de uma identidade profissional de grupo. Apesar de alguns autores sugerirem fatores de diferenciação (Ruellan, 1993; Neveu, 2006; Silva, 2011), por meio do status, da coragem e de certo elitismo, o que encontramos nesta pesquisa foi um forte grau de identificação com a figura do repórter, centro do discurso originário do próprio jornalismo. A crise de identidade e a possibilidade de extinção do cargo, apregoada por diversos autores, não aparece de modo claro ou definitivo nos dados da pesquisa. Por meio das estratégias identitárias verificadas, os dois grupos de correspondentes sinalizam manter uma mesma forma de definição e tomada de consciência de si, do seu papel profissio-

nal, pela valorização do posto de trabalho e a importância que a atividade ocupa em suas vidas. Assim como Pignard-Cheynel e Noblet (2009) reconhecem em relação à identidade dos webjornalistas, perce-

bemos que o mito do repórter também é acionado, enquanto estratégia identitária, pelos jornalistas brasileiros correspondentes internacionais.

NOTAS

^{1.} “[...] le professionnalisme ne saurait avoir de définition unique et commune à toutes les activités. Au contraire, chaque occupation définit progressivement sa culture de production, qui la distingue des autres activités. Ainsi, les reporters font preuve d’un professionnalisme légèrement différent des chroniqueurs politiques ou des correspondents à l’étranger. Des caractères les unissent, d’autres les éloignent” (Ruellan, 1993: 97). O trecho em português é versão livre das autoras.

^{2.} “dans la figure mythique et idéalisée du reporter qui renvoie à une pratique authentique, noble et éminemment positive (si ce n’est positiviste) du journalisme, et à une valorisation des faits, du terrain et du témoignage (notamment photo ou vidéo)” (Pignard-Cheynel; Noblet, 2009: 1). O trecho em português é versão livre das autoras.

^{3.} Os resultados aqui apresentados são parte da pesquisa desenvolvida em tese de doutorado defendida em uma instituição brasileira. Os nomes do autor, do orientador e da universidade serão preservados pelo processo de *blind review*.

^{4.} Os indicadores aqui trabalhados estão relacionados ao período que os jornalistas participantes atuaram como correspondentes; formação; faixa etária quando se tornaram correspondentes; tempo de carreira quando isso aconteceu; atividades que exerciam antes e depois da correspondência internacional.

^{5.} As entrevistas foram divididas em blocos temáticos, que abordaram os seguintes pontos: idade e tempo de carreira quando assumiram a correspondência internacional; competências exigidas para o exercício da correspondência internacional; papel do correspondente no processo jornalístico; carreira e prestígio; crise e tendências para o futuro.

^{6.} As entrevistas foram realizadas entre agosto de 2013 e janeiro de 2014, de modo presencial ou por Skype. As entrevistas presenciais foram realizadas nas cidades de Londres e Genebra. As entrevistas foram desenvolvidas durante período em que a autora da tese estava cursando estágio de doutoramento em instituição europeia, cujo nome será preservado pelo processo de *blind review*.

^{7.} Nesta seção de discussão de resultados, grifaremos com negrito as palavras “**repórter**”, “**repórter especial**” e “**reportagem**” para efeito de destaque nos depoimentos dos entrevistados que mencionam tais termos e práticas e/ou que exerceram esta função. Este dado é importante no sentido de relacionar o mito do repórter presente nos depoimentos, uma vez que, ao citarem a prática da reportagem ou a função de repórter, os entrevistados referem-se também às práticas de vivência (apuração, trabalho de campo, investigação jornalística etc.) associadas ao mito do repórter.

REFERÊNCIAS BIBLIOGRÁFICAS

- Adghirni, Z. L., jul. 2013, “A pluralidade do mundo na visão singular do correspondente internacional”, *Intexto*, Porto Alegre, UFRGS, n°28, pp. 32-52.
- Aron, P., 2011, “Postures journalistiques des années 1930, ou du bon usage de la ‘bobine’ en littérature”, *COntEXTES*, n°8, URL: <http://contextes.revues.org/4710>, acesso em 28 ago. 2015.
- Boccanera, S., 3 set. 2013, Entrevista concedida à AUTORA PRESERVADA PELO PROCESSO DE BLIND REVIEW, por e-mail.
- Chade, J., 6 nov. 2013, Entrevista concedida à AUTORA PRESERVADA PELO PROCESSO DE BLIND REVIEW, Genebra.
- Dubar, C., 1999, *La socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles*, Paris, Armand Colin.
- Franco, B. M., 28 ago. 2013, Entrevista concedida à AUTORA PRESERVADA PELO PROCESSO DE BLIND REVIEW, Londres.
- Hannerz, U., 2004, *Foreign news. Exploring the world of foreign correspondents*, Chicago, The University of Chicago.
- Hughes, E. C., fev. 1960, “The Professions in Society”, *The Canadian Journal of Economics and Political Science*, vol. 26, n°1, pp. 54-61, URL: <http://www.jstor.org/stable/138818>, acesso em 22 out. 2013.
- Jobim, N. F., 13 dez. 2013, Entrevista concedida à AUTORA PRESERVADA PELO PROCESSO DE BLIND REVIEW, por Skype.
- Kastersztejn, J., 1990, “Les stratégies identitaires des acteurs sociaux: approche dynamique des finalités” in Camilleri, C. et al., *Stratégies identitaires*, Paris, Presses Universitaires de France, pp. 27-41.
- Le Cam, F., 2006, *L'identité du groupe des journalistes du Québec au défi d'Internet*, Tese de doutorado, Université Laval, Québec, Université de Rennes 1, France.
- Lavoine, Y., 1992, “Le journaliste, l'histoire et l'historien. Les avatars d'une identité professionnelle (1935-1991)”, *Réseaux*, vol. 10, n°51, pp. 39-53.
- Mesquita, C., 31 dez. 2013, Entrevista concedida à AUTORA PRESERVADA PELO PROCESSO DE BLIND REVIEW, por Skype.
- Mucchielli, A., 2009, *L'identité*, Paris, Presses Universitaires de France, 7ª ed.
- Nakagawa, F., 29 ago. 2013, Entrevista concedida à AUTORA PRESERVADA PELO PROCESSO DE BLIND REVIEW, Londres.
- Neveu, É., 2006, *Sociologia do jornalismo*, São Paulo, Loyola.
- Passarinho, S., 7 jan. 2014, Entrevista concedida à AUTORA PRESERVADA PELO PROCESSO DE BLIND REVIEW, por e-mail.
- Pereira, F., 2012, “Possibilidade de aplicação do conceito de carreiras profissionais nos estudos sobre jornalismo”, in Pereira, F., Moura, D., Adghirni, Z., *Jornalismo e sociedade*, Teorias e metodologias, Florianópolis, Insular, pp. 81-98.
- Peucer, T., 2º semestre de 2004, “Os relatos jornalísticos”, *Estudos em Jornalismo e Mídia*, vol. I, n°2, tradução de Paulo da Rocha Dias.
- Pignard-Cheynel, N., Noblet, A., 2009, “La mobilisation du mythe du journaliste-reporter sur le Web, nouvel Eldorado participatif?”, *Archive ouverte en Sciences de l'information et de la communication*, URL: http://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_00426936/document, acesso em 28 ago. 2015.
- Rabinovici, M., 15 dez. 2013, Entrevista concedida à AUTORA PRESERVADA PELO PROCESSO DE BLIND REVIEW, por Skype.
- Rocha, S. de M., 2013, *Brazilian Correspondents in Europe: Careers, Routines, Networks, News Coverage and Role Conceptions*, Dissertação de Mestrado, Graduate School of Communication, Universiteit van Amsterdam, Amsterdam.
- Rossi, C., 04 dez. 2013, Entrevista concedida à AUTORA PRESERVADA PELO PROCESSO DE BLIND REVIEW, por Skype.
- Ruellan, D., 1993, *Le professionnalisme du flou. Identité et savoir-faire des journalistes français*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble.
- Schudson, M., 1995, *The Power of News*, Cambridge, Harvard University Press.
- Schudson, M., 2011, “As notícias como um gênero difuso: a transformação do jornalismo na contemporaneidade”, *Comunicação & Cultura*, n°12, pp. 139-150.
- Silva, C. E. L. da, 2011, *Correspondente internacional*, São Paulo, Contexto.
- Silva, C. E. L. da, 7 mar. 2014, Entrevista concedida à AUTORA PRESERVADA PELO PROCESSO DE BLIND REVIEW, por Skype.
- Utzeri, F., 1989, “Do outro lado do mundo”, in Rito, L., Araújo, M. E., Almeida, C. J. M. de, *Imprensa ao vivo*, Rio de Janeiro, Rocco, pp. 145-162.

Pt. O artigo se propõe a contribuir para os estudos sobre identidade profissional no jornalismo a partir da posição do correspondente internacional, um posto de trabalho na carreira jornalística tido como um dos mais prestigiados, reconhecido como o topo da carreira de repórter. A análise parte de uma revisão de literatura que aponta um período de crise identitária vivido pela correspondência internacional, em diálogo com abordagens teóricas a respeito da identidade enquanto um processo contínuo de evolução o qual resulta, dentre outros aspectos, de referências psicossociais. A valorização profissional é elemento constituinte dos processos de socialização e, portanto, fundamental na definição do lugar de cada pessoa na sociedade. No caso do jornalismo, a expansão da atividade abriu uma série de possibilidades de atuação que não se limitam à figura tradicional do repórter. O próprio desenvolvimento do campo e a incorporação de novas atividades fizeram com que não funcionasse mais uma identificação única, cabendo a cada função ou posto de trabalho definir a própria cultura de produção que o diferencia. No caso dos jornalistas correspondentes internacionais, eles também são, em essência, repórteres, porém em outro país que não o deles ou o do veículo para os quais trabalham. Assim, um dos pontos de partida desta pesquisa foi identificar quais fatores identitários aproximam os correspondentes do grupo jornalístico e quais os diferenciam na atuação específica como correspondentes. A partir da perspectiva de profissionais brasileiros, com base em entrevistas e questionários aplicados, reconhecemos que discursos legitimadores se sobressaem em momentos de perturbações identitárias, em defesa de uma identidade profissional ameaçada. Neste caso, o mito do repórter se evidencia nas argumentações dos correspondentes internacionais entrevistados, no momento em que discorrem sobre a importância do correspondente internacional dentro do processo noticioso contemporâneo.

Palavras-chave: correspondente internacional; identidade profissional; jornalismo internacional; repórter.

Fr. Cet article se propose de contribuer à l'étude de l'identité professionnelle dans le journalisme à partir de la position du correspondant international, une fonction considérée dans la carrière journalistique comme une des plus prestigieuses, un sommet pour les reporters. L'analyse commence par une revue de littérature qui souligne une crise identitaire que vit la correspondance internationale, la mettant en relation avec des apports théoriques comprenant l'identité professionnelle comme un processus en continuelle évolution. Celui-ci inclut, notamment, des dimensions psychosociales. La reconnaissance professionnelle est un élément des processus de socialisation et, de ce fait, fondamental dans la définition de l'identité de chaque personne dans la société. Dans le cas du journalisme, l'expansion de l'activité a ouvert une série de possibilités qui ne se limitent pas à la figure du professionnel. Le propre développement du secteur et l'incorporation de nouvelles activités ont fait que une identification unique et commune n'a plus fonctionné. Chaque fonction ou poste de travail a dû définir sa propre culture de production et ce qui le différencie. Dans le cas des journalistes correspondants internationaux, ils sont par définition reporters puisqu'ils travaillent dans un pays qui n'est pas le leur ou celui du média qui les emploie. Ainsi, un des objectifs de cette recherche fut de repérer des facteurs identitaires qui rapprochent les correspondants du groupe des journalistes, et ceux qui les différencient comme correspondants. Prenant le cas de professionnels brésiliens, sur la base d'entretiens et de questionnaires, nous soulignons des discours de légitimation qui s'exacerbent dans des moments de perturbation identitaire, en défense d'une identité professionnelle menacée. Le mythe du reporter apparaît dans leurs discours alors qu'ils argumentent sur l'importance du correspondant international dans le système médiatique actuel.

Mots-clé : correspondant international ; identité professionnelle ; journalisme international ; reporter

En This paper aims to contribute to the study of professional identity in journalism, in particular that of the foreign correspondent, a position considered to be one of the most prestigious in journalism—the pinnacle of the profession. The analysis begins with a review of literature which examines the identity crisis experienced by foreign correspondents within a context of theoretical parameters which consider professional identity to be a constantly evolving process. This includes in particular the psychosocial dimensions insofar as professional recognition is an element of the socialization process and fundamental in defining personal identity in society. In the case of journalism, the growth of the discipline has created opportunities which are not limited to accredited professionals, and the sector's development and incorporation of new activities effectively mean that an exclusive common identification is no longer applicable. Each function or position has to define its own production culture and what sets it apart. In the case of foreign news correspondents, they are by definition reporters who work in a country that is neither their own, not that of the media they work for. One aim of this research is to assess the identifying features that correspondents share with journalists as a group and those that differentiate them. In this study of Brazilian professionals (based on interviews and questionnaires) we analyze the discourses of legitimization in defence of a threatened professional identity—discourses that escalate when those identities are in crisis. The myth of the reporter is pled as the case is argued for the importance of the foreign correspondent in the current media system.

Keywords: foreign correspondent, professional identity, international journalism, reporter



Des « hommes de plumes » parmi les « hommes d'épée » : sociabilités journalistiques et reportages de guerre en France entre 1866 et 1877.

VÉRONIQUE JUNEAU

Doctorante

Université Laval

Médias 19

veronique.juneau.1@ulaval.ca



et article propose l'analyse d'un phénomène discursif, la représentation de soi, au sein d'un genre journalistique, le reportage de guerre, à partir du concept de sociabilité, entendu ici au sens large, soit comme forme d'interaction, en tant que pratique relationnelle « *mettant de l'avant les notions de solidarités, d'amitié et d'hostilité au sein d'un microcosme particulier* » (Racine et Trebitsch, 1992 : 12). En portant une attention toute particulière aux traces de relations journalistiques que dessine le reportage de guerre, nous souhaitons faire ressortir les paramètres de sociabilités qui entourent la figure du correspondant de guerre, en France, dans un corpus d'articles publiés entre 1866 et 1877. Nous avons choisi de circonscrire le champ de notre d'analyse textuelle à l'intérieur de repères précis, en invoquant l'apparition du substantif *reporter* dans les correspondances de guerre de 1870, comme une sorte de point focal historique. Cette appellation, employée par les journalistes eux-mêmes, qui se désignent peu à peu comme tels dans leurs textes, sera retenue comme une ligne de partage, certes fragile, mais utile entre une période antérieure de la correspondance de guerre, celle de la troisième guerre d'indépendance italienne de 1866, et une autre, celle de la guerre russo-turque de 1877. Outre ce critère relatif à la notion de statut, il ressort également que ces trois conflits constituent des temps forts de la pratique du reportage de

Pour citer cet article

Référence électronique

Véronique Juneau, « Des « hommes de plumes » parmi les « hommes d'épée » : sociabilités journalistiques et reportages de guerre en France entre 1866 et 1877. », *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo* [En ligne], Vol 5, n°1 - 2016, mis en ligne le 15 septembre 2016.

URL : <http://surlejournalisme.com/rev>

guerre ; on recense, pour ces trois guerres réunies, un contingent d'une cinquantaine de journalistes français et plus de six cents correspondances.

Dès la guerre de Crimée, et tout au cours du long XIXe siècle, des artisans de la presse, plongés au cœur de l'évènement, ont informé périodiquement le lectorat hexagonal des faits accomplis sur les lieux d'affrontements militaires. Allant ici et là, carnet de notes à la main, à la rencontre de l'actualité de guerre, ces « correspondants spéciaux » ont contribué instinctivement à tracer les contours d'une pratique qui, jusqu'au tournant du vingtième siècle, résistera à se constituer en profession autonome.

Alors qu'en Angleterre, le métier se conçoit à partir de 1854, au fil d'efforts organisés, notamment grâce aux contributions de William Howard Russell (Palmer, 1983) et qu'aux États-Unis il s'impose peu à peu, autour des mêmes années, avec la Guerre de Sécession (Hudson et Stanier, 1998), en France, en revanche, le déplacement du journaliste sur les lieux du conflit est inhabituel. De plus, aucune expertise, aucun savoir-faire spécifiques à la pratique et à l'écriture du reportage de guerre ne sont encore acquis. Ce qui explique la présence, sur le terrain, d'hommes de lettres journallement dévolus à des fonctions aussi variées que celles de feuilletoniste, « fait-diversier », chroniqueur politique, critique littéraire et chroniqueur mondain. Nos recherches antérieures nous ont fait voir que l'actualité de guerre mobilise initialement les efforts des journalistes inexpérimentés sur le terrain, qui, aux côtés de « reporters-illustrateurs », tentent au mieux de leurs moyens de transmettre le récit d'évènements vécus, au plus près de leurs surgissements et des émotions brutes qu'ils suscitent. Ces journalistes traquent les faits sur place, les percevant, les entendant ou les recevant d'autrui avant de les transmettre, malgré les contraintes et obstacles inhérents à l'élaboration d'une écriture médiatique en phase avec l'actualité. Leurs textes témoignent encore de préoccupations littéraires, revêtent une forme dans la tradition de l'épistolaire et intègrent des codes des modèles dominants du journal de l'époque puisque leurs auteurs se trouvent, pour la plupart, au point de jonction de la chronique, de l'étude de mœurs et du récit de voyage qu'ils pratiquent abondamment. Toutefois, la mise en partage des événements sur une base quasi journalière induit un nouveau rapport à l'information et au temps, auquel ces pionniers du journalisme de terrain se voient confrontés (Thérenty, 2007).

Notre intérêt immédiat consiste donc à examiner les traces de sociabilité dans ces premières correspondances de guerre, afin d'en repérer les caractéristiques les plus significatives, d'en cerner les variations les plus importantes, pour ensuite

montrer en quoi les interactions mises en scène dans ces reportages permettent également de penser l'identité du reporter tant dans sa dimension singulière que dans sa dimension collective. Notre hypothèse est que ces représentations participent de l'élaboration de « l'ethos collectif » du reporter de guerre, c'est-à-dire qu'elles infléchissent une image de groupe, « *produite dans l'interaction, à l'aide de laquelle se positionner par rapport aux autres groupes* » (Amossy, 2010 : 161), vue comme préalable à la construction d'une identité sociale ; ces représentations contribuent à induire une conception de la pratique du reportage ayant partie liée avec un lent processus de légitimation et de reconnaissance, qui connaîtra une étape cruciale avec la création de premiers mouvements associatifs autour des années 1880.

PRÉSENTATION DU CORPUS ET APPROCHE MÉTHODOLOGIQUE

Précisons d'abord que notre étude vise un corpus d'articles tirés de journaux et de revues parisiens donnant une place importante aux actualités politiques nationales et étrangères. Nous avons répertorié des reportages issus de publications de toutes tendances confondues, disposant à la fois de moyens techniques, de ressources financières et d'une politique rédactionnelle pouvant favoriser l'apport de témoignages particuliers dans un contenu consacré à l'information étrangère. Outre les principales sources d'informations que sont *Le Temps*, *L'illustration*, *Le Monde illustré*, *Le Siècle*, *La Presse*, *Le National*, *Le Gaulois*, *Le Figaro*, *Le XIXe Siècle* et *Le Journal des débats*, notre corpus s'est également constitué, pour la période qui nous intéresse, à partir de sources plus inédites, dont l'intérêt, d'ordre ponctuel, est spécifiquement lié au contexte exceptionnel de la guerre franco-prussienne. Nous pensons ici à *L'Opinion nationale*, au *Rappel*, au *Paris-Journal* et à *La France*. Ajoutons que les reportages retenus pour cette étude sont majoritairement signés, bien que la signature ne permette pas de garantir l'identité véritable de son auteur, qui s'abrite parfois sous un pseudonyme. Quelques cas d'exception ont toutefois été retenus, puisque des travaux antérieurs (Palmer, 1983) rendent désormais possible l'attribution de la paternité d'articles anonymes à des journalistes reconnus, notamment ceux du journal *Le Temps*. Autre particularité : ces reportages ont assuré un relais d'information régulier et soutenu avec la rédaction du journal qui les accueillait. Dernier élément : notre analyse s'est enrichie de la mise en lien de ces articles avec quelques sources extérieures, tels des Mémoires et Souvenirs de journalistes. On pense notamment aux souvenirs de Jules Claretie

dans la série *La vie à Paris*, qui ont apporté un précieux complément d'information à notre enquête.

À ce propos, notre étude de textes mobilisera des outils et notions tirés de l'analyse du discours permettant de penser la dimension sociale de l'écrit journalistique de même que sa nature performative. La notion de sociabilité, de même que les différents procédés de la « représentation de soi » sur lesquelles se fondent notre approche rendent possible une articulation entre le contenu du texte journalistique, les enjeux qui lui sont liés et fondent sa spécificité, son contexte et sa situation d'énonciation, de même que la dimension du social dont il rend compte et par lequel il est lui-même travaillé. Parmi les « procédés réflexifs » à l'œuvre dans l'écrit journalistique, nous nous intéressons à celui de l'autoreprésentation, notamment à partir de la notion d'éthos, dans le sens où l'entendent Ruth Amossy et Dominique Maingueneau, c'est-à-dire en tant que construction de soi inhérente à tout acte de communication de type performatif, puisque l'énoncé performatif postule implicitement l'engagement de l'instance énonciative à produire un effet sur l'allocataire avec lequel elle entre en interaction. « *Dès qu'il y a énonciation, quelque chose de l'ordre de l'éthos se trouve libéré : à travers sa parole un locuteur active chez l'interprète la construction d'une certaine représentation de lui-même* » (Maingueneau, 2002 : 66). Qu'il s'agisse ici d'une communication écrite, l'éthos, comme effet du discours, repose à la fois sur l'image livrée du locuteur par le discours, ce que Maingueneau appelle le « ton », et qui renvoie à « *une manière de dire et de montrer* », et sur l'image préalable du locuteur hors du discours, qui elle relève notamment du statut social ou du degré de légitimité du locuteur, et engage une perception antérieure à mettre en lien avec d'autres discours. Sur ce versant interviennent alors les représentations sociales, dont le stéréotype en serait l'expression simplifiée.

VERS UN JOURNALISME D'INFORMATION

Au sein d'un réservoir de représentations du reporter, les rivalités liées à la course à la primeur ont largement masqué les liens de complicité et les marques d'entraide. Les ouvrages sur le journalisme (Fournel, 1879 ; Dubief, 1892 ; Tanneguy de Wogan, 1899 ; Tavernier, 1902), les métadiscours journalistiques (pensons aux articles produits par la presse sur elle-même, par exemple un texte d'Albert Millaud sur le reportage dans le *Figaro* du 6 mai 1886, qui donnera lieu à une réplique de Pierre Giffard reproduite dans *Figaroci, Figaro-là*), une certaine veine de la littérature

attentive à la culture médiatique (*Sieur de Va-Partout : souvenirs d'un reporter, Michel Strogoff, La vie des frelons : histoire d'un journaliste, La lumière qui s'éteint*), de même que tout un courant de romans judiciaires (Jules Lermina, Louis Boussonard) ont contribué à faire émerger une figure du reporter, celle d'un infatigable chasseur en quête de primeur :

Quelle lutte éternelle de vitesse, quelle course au clocher, quel steeple-chase fantastique ! À la bourse, au Sénat, à la Chambre, dans les rues, [...], il faut arriver premier ; il n'y a plus de camaraderie qui tienne, on se joue des tours pendables. Entre les reporters de l'Éclair et du Matin, du Figaro et du Temps, quelles rivalités de tous les instants, quels combats héroï-comiques ! (Dubief, 1892 : 78)

Sous la Troisième République, alors que l'enjeu de l'information dans les journaux se porte autour de modalités de communication, le télégraphe est cet objet qui cristallise les ruses, les habiletés, les animosités, et les affrontements entre les journalistes de terrain :

– *Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre !... C'étaient les versets de la Bible qu'Harry Blount télégraphiait, pour employer le temps et ne pas céder sa place à son rival. Il en coûterait peut-être quelques milliers de roubles à son journal, mais son journal serait le premier informé. La France attendrait !* (Verne, 1905 : 175)

Or, à ce scénario de rivalités répond un contre-scénario dans les textes qui nous intéressent. Les reportages ici examinés se présentent tous sous la forme de longues lettres ; il s'agit de correspondances acheminées par voie postale, qui cohabitent avec les dépêches télégraphiques dans un rapport de complémentarité des fonctions. La lettre repose sur une subjectivité assumée. Elle apporte détails et précisions, le fait et l'idée s'y développent amplement, et l'action se condense dans une dramatisation à partir de procédés d'intensification et d'amplification. Dans ces écrits, l'aventure personnelle du reporter est superposée à la trame des événements. Il convient ici de préciser que plusieurs travaux novateurs sur l'histoire de la presse au XIXe siècle, examinée selon des perspectives culturelles et littéraires, dont l'ouvrage de synthèse *La civilisation du journal* (2009), ont contribué à mettre au jour la complexité des liens entre le journal et la littérature, liens dont le reportage de guerre des premiers temps rend compte amplement, notamment à travers une forte tendance à la fictionnalisation.

SOCIABILITÉS MONDAINES À FLORENCE

Au cours de l'été 1866, donc, alors que la Vénétie œuvre à s'affranchir de l'autorité autrichienne, on note la présence, sur le territoire italien, d'une dizaine de reporters français. Parmi eux : Jules Claretie (*L'Avenir national*), Victor Noir et Amédée le Faure (envoyés par *La Patrie*), Jules Amigues, du *Moniteur universel*, Charles Floquet et Charles Habeneck du *Siècle* et André Erdan du *Temps*.

Dans ces reportages, les solidarités nouées sur le terrain ne s'annoncent pas frontalement, contrairement à ce que l'on constatera à partir de 1870. Elles se devinent plutôt par petites touches, perceptibles ici et là, en creux, sous la forme d'énonciations succinctes, d'allusions indiquant une situation de compagnonnage. On note toutefois que le reporter se pose de moins en moins en aventurier solitaire, contrairement à ce que laissaient supposer les tout premiers reportages de guerre, ceux de Crimée (1854) et ceux de la seconde guerre d'indépendance italienne (1859). D'évidence, le reporter ne circule que très rarement en territoire étranger sans la compagnie d'un guide et/ou d'un interprète. Or, les premières occurrences d'écrits journalistiques de guerre n'évoquent pas ce travail collectif. Il faut véritablement attendre les reportages de 1866 pour qu'apparaissent les marques d'interactions entre correspondants. S'agissant de remarques allusives de rencontres, de discussions, de partage d'aventures, il convient de préciser qu'au premier examen, sans aucun éclairage extérieur, ces activités peuvent paraître de peu d'importance ; cependant, une fois mises en relation avec d'autres documents, en l'occurrence les mémoires de journalistes, elles acquièrent une autre dimension, et font surgir de manière plus significative une forme de solidarité essentielle au reportage.

Pour ne citer qu'un exemple, mentionnons ce reportage de Jules Claretie, rédigé depuis Florence, le 1^{er} juin 1866. Le journaliste tergiverse alors sur ses intentions de déplacement : « *Je compte aller demain ou après-demain, soit à Bologne ou Ferrare, du côté des camps, soit à Barri et Bartella* » (*L'Opinion nationale*, 1^{er} juin 1866). Puis, dans une lettre subséquente, le 5 juin, il explique avoir modifié ses plans initiaux : « *Au moment où j'allais quitter Florence, écrit-il, on m'a conseillé de ne pas m'en éloigner* » (*L'Opinion nationale*, 5 juin 1866). Bien que banal en apparence, ce changement d'itinéraire dissimule un retournement salutaire, né d'une complicité que les mémoires de Claretie font émerger :

Nous allions, chaque matin, avec Charles Floquet, chercher nos lettres à la Signoria, poste restante, et nous rentrions écrire à l'hôtel

*notre courrier. Floquet voulait suivre surtout l'expédition que Garibaldi projetait sur le Tyrol. J'avais, moi, obtenu un permis de prendre place à bord du vaisseau de l'amiral Persano [...] J'ai conservé l'autorisation qui me donnait le droit d'aller rejoindre la flotte à Barri. « À quoi bon aller si loin ? Traverser toute l'Italie ! me disaient Floquet et Habeneck. On se battra au-delà du Po avant huit jours. » Ce fut pour rester avec mes compagnons que je ne partis point, et, probablement, si j'avais utilisé le laissez-passer, aurais-je pris place sur le *Re d'Italia*, qui coula sous les boulets de l'Amiral Teghetof, avec un ou deux députés italiens, curieux aussi de voir de près une canonnade maritime. (Claretie, 1897 : 28)*

D'autres détails de nature semblable gagnent en intérêt à la lumière de renseignements complémentaires obtenus dans les mémoires et correspondances. C'est le cas d'un petit incident survenu sur la route, relaté le 3 juillet par Victor Noir, impliquant quatre journalistes partis à pied, que Charles Floquet retrace à son tour, et qui, par informations croisées nous permet d'obtenir les noms « *de ces voyageurs et compagnons journalistes* » aux côtés desquels Victor Noir dit avoir été pris pour un espion (*La Patrie*, 3 juillet 1866). À ce propos, il est utile de savoir que ce petit groupe de journalistes parisiens est très solidaire, en 1866, des progrès de l'armée italienne dans sa lutte pour son indépendance et sa liberté. Claretie, Texier, Floquet, Noir, Habeneck et Erdan partagent des idées compatibles sur le plan politique en ce qui a trait à l'avenir de l'Italie. Et ce réseau d'amitiés tire notamment sa cohérence d'une prise de position commune. Mais à l'aube des premiers affrontements, tandis que ces journalistes sont tenus dans l'attente, à Florence, la villa du graveur Marcellin Desboutin devient un important foyer de rencontres et d'échanges. Dans *La curieuse vie de Marcellin Desboutin*, ouvrage consacré à l'artiste, l'auteur Clément-Janin revient sur ce lieu de sociabilités artistiques et intellectuelles que fut la mythique villa Ombrellino :

Pour être plus près des événements, les grands journaux de Paris avaient délégué à Florence leurs meilleurs correspondants : Floquet, Edmond Texier, Charles Habeneck, Jules Claretie, etc., etc., et Jules Amigues. Tous se délassaient des journées brûlantes de la capitale – car Florence était capitale depuis deux ans –, sous les fraîcheurs de l'ombrellino. Georges Lafenestre fit les présentations. (Clément-Janin, 1922 : 41)

Les soirées passées à L'Ombrellino, dans ce lieu de causeries spirituelles, engendrent donc des fami-

liarités, certaines amitiés profondes également, entre Floquet et Claretie, par exemple, qui se prolongent sur le terrain et dont les contours se dessinent discrètement au sein de reportages. Bien qu'elles se concentrent essentiellement sur les événements de la guerre, ces correspondances ne sont pas exemptes de marques plus triviales, plutôt tournées vers la vie sociale, encore imprégnées de l'esprit de la chronique. Nombreux sont ces correspondants qui pratiquent l'art spirituel de la chronique au quotidien. À cet égard, la chronique, genre noble et dominant du journal sous le Second Empire, constitue un modèle discursif prégnant pour le reportage de guerre des premiers temps. Nous avons esquissé cette piste de recherche dans un précédent mémoire intitulé *Poétique et fictionalisation du reportage de guerre sous le Second Empire* (Université Laval, 2011), que nous comptons creuser davantage dans une thèse consacrée notamment à la protohistoire du reportage de guerre. Nous supposons que le genre de la chronique, tel que pratiqué par ces pionniers du reportage, recèle un ensemble de procédés discursifs, notamment la présence marquée du sujet écrivain, permettant une fonction médiatrice également opérationnelle par le reportage des premiers temps. À l'instar de la chronique, le reportage de guerre prend en charge une pluralité de voix suggérant la communauté villageoise comme le microcosme militaire, sur les attitudes et les conduites desquels se porte son regard. Un autre rapprochement est aussi à établir dans le statut accordé à la rumeur par ces deux types d'écrits. Les premières correspondances de guerre s'inscrivent autant dans le registre de la voix que dans celui du regard. Dire et voir sont ici les deux pôles complémentaires autour desquels s'organise le discours journalistique. Un discours qui, remarquons-nous, hésite encore entre la posture du reporter à la poursuite de la vérité et celle du chroniqueur à l'affut des bruits. Aussi, n'est-il pas étonnant que les manifestations de sociabilité observées dans ces textes soient encore frappées d'un caractère mondain. Les correspondants font l'expérience d'un être ensemble au sein d'un microcosme, d'une petite élite intellectuelle et artistique plutôt charmée par la part d'aventure attendue d'une telle mission sur le terrain. L'attention portée, dans ces textes, au vécu collectif, rend compte de l'imprécision de la nature, du rôle et de la valeur de la pratique du reportage de guerre d'un point de vue journalistique. Plus qu'inhabituelle, cette action sur le terrain s'avère inédite pour la plupart de ces « hommes de plumes », qui la saisissent comme une opportunité exceptionnelle, contrastant singulièrement avec les tâches journalistiques dans lesquels ils sont absorbés au quotidien. Le type de conflit, de cette campagne italienne concentrée en quelques points géographiques, aux abords de Venise, Bologne et Florence, notamment, prête également à ces sociabilités plutôt récréatives.

LE REPORTAGE COMME AVENTURE COMMUNE

Il en va autrement pour les correspondances de la guerre de 1870, qui mettent en scène et contextualisent pourtant plus volontiers les rapports de connivence entre reporters français. Pour ces correspondants de guerre, l'observation d'un conflit qui a cours sur leur propre territoire, dans un contexte exceptionnel d'invasion, et qui met en danger la nation, se présente d'emblée comme une expérience déroutante. De même, ces articles font apparaître des enjeux de légitimation visant à justifier une pratique en construction. En outre, les reporters militent pour une présence plus affirmée au plus près du théâtre des opérations et pour un traitement plus juste de la part des autorités militaires, surtout dans un contexte aussi préoccupant, où la censure pèse encore plus lourdement. Il s'agit désormais pour les reporters de faire reconnaître la pertinence de leur rôle d'informateur auprès de la population. Les regards réflexifs portés sur leur propre pratique apparaissent comme un corolaire de cette démarche de validation. Les reporters sont appelés à s'interroger sur la nature de leur fonction en faisant notamment ressortir les caractéristiques qui fondent la spécificité de leur action. Pour Edmond Texier, déjà fort d'une expérience de terrain acquise en sol italien en 1859 et en 1866, il ne fait aucun doute que la contribution du correspondant est nécessaire :

Le public est si intéressé à la grande partie qui va se jouer qu'il a le droit d'espérer que les informations lui arriveront de tous les côtés et qu'il n'en sera réduit à la maigre pitance du bulletin officiel. Rien de moins populaire et de plus suspect qu'un bulletin officiel. [...] Le grand argument, c'est l'indiscrétion. L'ennemi pourrait connaître par les journaux notre plan de campagne. Mauvaise raison. Les journalistes ne sont pas des hommes de guerre ; ils ne cherchent point à pénétrer le secret d'opérations militaires que la plupart du temps ils ne comprendraient pas, ils se bornent à raconter le fait accompli, et cela n'est jamais dangereux. (Le Siècle, 23 juillet 1870)

Outre la fonction patriotique du reportage de guerre, invoquée par bon nombre de correspondants, se profile aussi une conception de la pratique toute destinée à satisfaire l'intérêt du public, qui agite des discussions que l'on voit poindre dans la presse. On peut lire à ce sujet, dans un article du *Figaro* du 31 juillet 1870, les commentaires suivants :

M. Edmond Texier (du Siècle) a soutenu énergiquement que chaque journal devait avoir un reporter muni d'un laisser-passer et attaché

officiellement à chaque corps d'armée [...] M. Texier n'a pas voulu abandonner son idée, il y tenait particulièrement, et bien que M. de Villemessant et plusieurs de ses collègues aient répondu de la bonne foi, de la discrétion et du patriotisme de leurs reporters, bien que les ministres parussent convaincus de la nécessité de mettre l'armée et la nation en communication plus intime par la presse – M. Émile Ollivier n'a pu que promettre de faire connaître au chef de l'État et au major général les vœux de la presse parisienne.

Bon nombre de reporters rendent compte dans leurs textes de la nécessité de faire coexister en ces heures troubles la voix singulière du correspondant à ce discours officiel dont l'ambiguïté inhérente invite d'emblée à la méfiance. Les reporters s'assignent dès lors une tâche d'utilité publique, qui, mise en commun avec celle du bulletin, contribue aussi à faire voir les grandes choses, mais à partir de petits faits. « *C'est la presse qui fait connaître à tous, le dévouement, l'abnégation et le courage de quelques-uns* », écrit Jules Claretie. « *Une guerre sans bruit est une guerre sans gloire. Or, la gloire aujourd'hui, c'est la presse qui la donne. On tombe mieux et consolé quand on se dit qu'à cette vie qui va s'éteindre survivra une mémoire qui ne périra pas* » (Claretie, 1871 : 106).

Dans un tel contexte de profond attachement à la patrie, les reporters font l'expérience de lien de solidarité à travers des interactions mises en scène, où l'esprit d'appartenance à un même groupe social, de même que l'idée de cohésion autour d'enjeux communs se voient renforcées. Il appert aussi que les liens d'échange réactivés dans ces reportages se démarquent des « *imaginaires de la sociabilité journalistique sous le Second Empire, [qui] se déclinent [globalement] autour de représentations de grandes conversations échevelées, véritables matrices de chroniques et prétextes à toute une série de pointes et d'épigrammes* » (Thérenty, 2006 : 46), dans la mesure où ils se dévoilent majoritairement dans l'action plutôt que dans l'échange d'idée ou la joute verbale. De plus, l'action collective exposée au sein de récits dramatisés s'annonce majoritairement en situation de danger et fait ressortir les risques physiques inhérents à la fonction d'observateur. Sans le passeport de l'uniforme, les reporters s'exposent à bien des ennuis. Un exemple nous en est fourni par Émile Cardon, dont le reportage, qui a pour cadre la tour de Woerth, met également en scène un collègue du *Figaro*, le journaliste Henri Chabrilat :

En ce moment, nous eûmes un serrement de cœur et nous nous regardâmes avec Chabrilat. – Ils vont tuer tout le monde, me dit-il. À la

grâce de Dieu, répondis-je. Et nous reprîmes notre calme, pensant à ceux que nous allions laisser derrière nous, mais ayant fait abnégation d'une vie qu'il était matériellement impossible de défendre. On nous appela et nous remontâmes silencieux ; à notre arrivée, une bande de soldats affolés, poussant des cris de barbares se jeta sur nous et sur les maîtres de la maison, nous trainant dans la rue, la baïonnette sur la poitrine ; nous n'avions pas fait deux pas que deux ou trois coups de feu se firent entendre et que des balles sifflèrent à nos oreilles ; comment, en cet instant n'avons-nous pas été lardés, ni assommés, c'est ce que je ne puis comprendre ; une crosse de fusil vint s'abattre sur ma tête, glissa heureusement, ne me faisant qu'une meurtrissure insignifiante, un autre coup m'atteignit à la jambe. – Ich bin redactor of zeitung von frankéich, s'écria Chabrilat, meurtri et assommé comme moi. – Nous ne sommes pas soldats, essayais-je de dire. Les cris des soldats couvraient nos voix, et pour nous faire taire, les coups au visage, sur la bouche, tombaient sur nous. En ce moment, si un de nous avait reçu un coup de baïonnette, si une goutte de sang avait coulé, je suis convaincu que la vue de ce sang excitant l'ivresse des soldats, nous aurions été massacrés sur place. (Le Gaulois, 13 août 1870)

Au-delà de l'éventuelle part d'invention contenue dans cet énoncé, le soupçon d'espionnage qui pèse à répétition sur les reporters jette une tension sur laquelle joue l'ensemble de ces textes. Ce motif, maintes fois réactivé, fonctionne comme une mise à l'épreuve des capacités physiques et intellectuelles des reporters. La chasse à l'information, insiste-t-on, n'est pas sans danger et la présence de collègues au sein de ces textes semble fonctionner comme une preuve supplémentaire de cette condition partagée. C'est essentiellement dans cet espace de mise en scène de soi où le reporter se projette avec des attributs héroïques que les solidarités entre journalistes se dessinent. Pendant ces intervalles, la chasse aux nouvelles n'est plus juste une expérience personnelle, elle se conçoit aussi comme une aventure commune.

On s'aperçoit également que le motif du danger, spécifique à ce scénario narratif construit autour d'une épreuve (exagérée ou non), permet le transfert chez les reporters de traits initialement assignables au soldat. On peut certes voir là une tentative pour atténuer une mauvaise conscience, un sentiment d'impuissance marchant de pair avec un possible embarras propre à celui qui ne peut faire autrement qu'observer les souffrances réelles des

acteurs engagés dans le conflit. N'empêche, le reporter trouve dans l'épreuve endurée le fondement d'une argumentation visant à valoriser son apport sur le terrain. L'emphase mise sur la dimension de risque, montrée comme inhérente à la pratique d'observation, tend à faire valoir certains attributs comme gages de compétence et de sérieux. Ces sociabilités discursives permettent d'échafauder une « scénographie » de la bravoure où la part d'initiative des reporters en tant qu'« hommes d'action » prend son appui sur la nécessité à renseigner de ce qu'ils voient. La notion de « scénographie », ici employée renvoie en quelque sorte « au scénario que le locuteur sélectionne à l'intérieur du cadre fourni par le genre, et qui lui permet de moduler son image », bien qu'elle se trouve en quelque sorte configurée à partir de modèles préalables, en plus d'être largement tributaire des « cadres sociaux et institutionnels préexistants dans la logique desquels elle s'inscrit » (Amossy, 2010 : 37-38).

La persistance d'autres contraintes liées à la situation effective des reporters, pensons aux règles encadrant l'action du journaliste sur le terrain, fait vite apparaître la pratique d'observation comme une problématique centrale au sein des textes. Sur le champ de bataille s'impose une organisation sociale très régulée où les acteurs politiques et militaires occupent une place dominante, et où les liens entretenus avec les journalistes s'inscrivent dans des rapports de forces inégaux. Dans ce contexte d'action, les stratégies discursives de mise en valeur de soi et de sa pratique permettent de répondre à des enjeux de positionnement. Elles visent notamment à jouer d'influence, gagner en crédibilité et instaurer une alliance avec le public, en vue de s'approprier une place au sein de cet espace social.

Partant de ces constatations, il convient de lire ces trajectoires personnelles comme autant d'ébauches d'une image de soi édifiante, visant possiblement à retravailler un ethos préalable plutôt négatif, largement tributaire d'effets produits par des discours dépréciatifs tenus sur le petit reportage.

Les rapports confraternels mis en scène et dramatisés dans ces reportages de guerre consolident les efforts, les mérites et les capacités d'un groupe social dont la valorisation passe notamment par une identification, une preuve de ressemblance avec la figure du soldat, qui, en tant que catégorie sociale remporte déjà les sympathies. « Pour être reconnu par l'auditoire, pour paraître légitime, il faut que l'idée préalable que l'on se fait du locuteur et l'image de soi qu'il construit dans son discours soient en prise sur une doxa, c'est-à-dire qu'elles s'indexent sur des représentations partagées. Il faut qu'elles puissent être rappor-

tées à des modèles culturels prégnants » (Amossy, 1999 : 134). Les qualités militaires accordées au soldat, qu'elles soient justes ou non, se trouvent reportées sur la personne du correspondant qui, partant de ce « schème collectif » (Amossy, 1999 : 136) en tant que paramètre initial, opère certaines variations toujours susceptibles de rencontrer l'adhésion du public. « Si les correspondants ont cette existence cahotée, songez à ce qui attend les soldats », annonce Jules Claretie (1871 : 137), qui, tout en laissant sous-entendre un rapport de ressemblance entre les conditions de vie de chacun, insiste aussi sur leurs écarts. Une tendance inscrite dans le prolongement de ce type de discours consistera à reformuler ce même rapport de compatibilité, en accentuant néanmoins ces différences à l'avantage du reporter :

[...] Les reporters de guerre qu'on nomme aussi correspondants militaires courent des dangers plus fréquents sinon plus redoutables que le soldat, car celui-ci ne rencontre pas l'ennemi tous les jours, il a des repos intermittents, de longues marches et contremarches, il est dirigé par une stratégie de laquelle il ne peut s'affranchir, tandis que le reporter, libre de toute discipline, avide de voir et de raconter, marche au canon avec une hâte joyeuse, et plus l'affaire est dangereuse et chaude, plus il s'empresse d'y courir [...] (Boyer, 1912 : 2)

Outre cette prégnance du référent militaire dans le discours sur soi, il est à noter que les solidarités construites ici permettent d'articuler dynamiquement position individuelle et expérience communautaire. Aussi, l'inscription de ces relations à l'intérieur même des textes est à saisir, croyons-nous, comme une modalité de construction d'une posture collective visant à faire exister une communauté d'individus adhérant aux mêmes pratiques, soumise aux mêmes obligations et subissant des contraintes identiques. À travers ces représentations, apparaissent des manières d'être et d'agir envisagées comme spécifiques à un groupe, un « ethos collectif » à mettre en lien avec une stratégie de justification, de qualification et de reconnaissance du rôle à jouer dans l'espace public.

VERS LA CONSTRUCTION D'UNE PRATIQUE

En avril 1877, le non-respect par les autorités turques d'un accord d'armistice imposé par la Russie à la suite des massacres bulgares, et signé avec la Serbie et le Monténégro, conduit l'Empire russe à déclarer la guerre à la Turquie. Dès le début des hostilités, les instances militaires russes et turques composent avec la présence des reporters de guerre, qui

bataillent pour faire reconnaître leur droit d'action. Un article de *La Petite presse* explique :

Les Russes avaient d'abord résolu de n'admettre presque aucun représentant de la presse étrangère. On leur a fait comprendre que les grands journaux anglais et allemand avaient organisé sur une grande échelle un service de nouvelle venant du quartier général turc, et que la presse européenne retentirait sans cesse et uniquement de récits favorables aux Turcs, sans aucune contrepartie. À la suite d'un conseil de guerre, il fut admis que les correspondants étrangers seraient autorisés à suivre l'armée. Mais on exigea qu'ils eussent à soumettre leurs lettres à la censure de l'état-major. Ils refusèrent net, déclarant que la rapidité était pour la presse une condition absolue et que le public n'aurait aucune foi dans des récits ainsi révisés. (La Petite presse, 14 mai 1877)

À l'évidence, cette présence journalistique constitue un problème récurrent qui, d'un conflit à l'autre, est toujours à renégocier. Mais certains éléments relevant de la logistique militaire, et liés à l'admission des reporters auprès des corps d'armée, marquent tout de même une évolution dans la quête de légitimité de la pratique. Et ce changement va de pair avec la prise en compte du public, dont on entend plus fortement servir les intérêts. À cet intérêt du public, devenu l'un des arguments clés en faveur de la présence des reporters, s'ajoute l'impératif de la vitesse, ici érigé comme critère essentiel dans le processus de communication.

Considérant, en outre, l'inefficacité pratique du laissez-passer à notifier l'identité du journaliste auprès des belligérants, il est alors convenu d'adopter un signe extérieur inédit, en l'occurrence un brassard, qui, dans un cadre bien précis, introduit désormais un élément de distinction effective. De fait, les reporters se savent dûment distingués des autres intervenants sur le terrain. L'exemple suivant est représentatif du changement qu'induisent ces nouvelles dispositions dans les rapports sociaux : « Un de ces messieurs se lève, vient à moi et reconnaissant ma profession à mon brassard, me dit en excellent français, vous êtes correspondant ? » (*Le National* : 17 juillet 1877) Et dans un autre reportage : « Grâce à nos brassards de correspondants, nous avons pu visiter les prisonniers enfermés dans une des salles du Konak » (*République française*, 24 juillet 1877).

Outre sa commodité, le brassard constitue également un signe d'affirmation de soi et d'appartenance à un groupe spécifique. C'est le signe d'une identité

précaire, certes, mais de plus en plus partagée, autour de laquelle peuvent se greffer des critères, des valeurs et des compétences. Ici, le reporter Philibert Bréban commente : « Aussi, je suis fier, et dorénavant les populations étonnées ne me verront plus circuler qu'avec un brassard portant le timbre de l'état-major, les armes impériales et le mot correspondant écrit en russe [...] qui constate que je suis et consacre mon droit de circuler partout librement. » (*XIXe Siècle* : 21 mai 1877)

Dans une large mesure, les reportages de 1877 mettent encore l'accent sur les trajectoires communes. Ces derniers restent fortement tissés de rapports de solidarité, bien qu'ils fassent apparaître des liens plus stratégiques, noués autour d'une mise en commun d'énergie et de ressources. Cette façon de penser les relations entre collègues peut être décelée chez Henri de Lamothe : « Je conclus un traité d'alliance avec deux confrères étrangers, un Suédois correspondant du Stockholm Dagblad, et le correspondant du Fanfulia de Rome. En réunissant chevaux, mulets, carriole de bagages et voitures, nous finissons, grâce à l'apport de chacun à constituer une association pourvue d'un matériel roulant éminemment respectable. » (*Le Temps* : 10 juillet 1877)

Les liens d'entraide mis de l'avant dans ces textes relèvent pour beaucoup d'une logique utilitaire, ou d'une logique d'efficacité. On constate que les connivences explicitées par les correspondances ont trait essentiellement à des considérations pratiques : « Ici, chers lecteurs, poursuit Henri de Lamothe, je vous dois une profession de foi. Quand je voyage en pays étranger, j'estime que je professe pour mes confrères de la presse française ne me dissimule aucunement les inconvénients d'une camaraderie trop intime avec eux. Mettez deux de nos compatriotes ensemble – et je suis loin d'échapper à la règle générale – ils entameront immédiatement une discussion quelconque, ce qui a l'inconvénient de distraire l'attention du pays et des choses que l'on est venu voir [...] Voilà pourquoi notre trio italo-franco-suédois m'a paru présenter des avantages qu'il eut été difficile de rencontrer dans toute autre combinaison. » (*Le Temps* : 10 juillet 1877)

La confrérie du journal, les complicités nationales, l'idée de communauté d'esprit ne dictent plus uniquement les alliances sur le terrain. À cette tonalité toute fraternelle du lien social, s'ajoutent des interactions plus pratiques, plus stratégiques, avec bénéfices mutuels, articulées plutôt autour d'enjeux pécuniaires et de communication, basées notamment sur les compétences de chacun, dans un but plus spécifique, celui d'améliorer l'efficacité du travail de terrain. Cette nouvelle modalité dans les rapports confraternels peut être vue comme le signe d'une

vision plus claire du métier, puisqu'il est désormais possible de se mobiliser pour penser collectivement de nouvelles stratégies en vue de dépasser la situation vécue sur le terrain, même si, dans les faits, les relations entre les reporters et les instances militaires demeurent problématiques et conflictuelles, comme l'écrit Yvan de Woestyne :

Nous tous qui appartenons à des journaux pour lesquels le principal souci est la satisfaction donnée au lecteur, quel que soit le prix qu'il en coûte, nous tous qui avons dans ce métier difficile et fatiguant, acquis une certaine expérience, nous nous sommes réunis en conseil. Cela nous a servi à constater d'abord que nous avons tous été volés par les messagers expédiés par nos soins aux frontières. (Le Figaro : 24 juillet 1877)

Le « nous », considéré ici comme un « élargissement du noyau initial que constitue le moi, et [comme] une ouverture vers l'autre que le pronom pluriel englobe dans la construction d'une nouvelle identité » (Amossy, 2010 : 159), se lie à une inflexion nouvelle donnée à l'ethos collectif. De ce texte se dégage une image de compétence qui tend à impulser une nouvelle vision de la fonction de reporter où l'affirmation d'un savoir-faire commun, validé notamment par « une certaine expérience », concourt à échafauder un ethos collectif de gens capables d'une conduite sérieuse, consciencieuse et responsable. Autres signes d'une prise de conscience collective : l'apparition, dans ces articles, des termes « métier » et « profession », dont l'usage reste toutefois dénotatif. À travers ces propos se dessine également en creux une réflexion sur les conditions de travail des reporters de guerre, visant notamment la défense d'intérêts communs. On voit que la mise en valeur d'attitudes, de comportements et d'un savoir-faire inhérents à une fonction spécifique, entraîne dans son sillage la revendication d'une distinction sociale rendant éventuellement possible la définition d'une identité sociale.

CONCLUSION

Enfin, il est essentiel d'insister sur le fait que les rapports de complicité esquissés ici s'inscrivent dans des contextes de guerres très distincts, dont la nature spécifique imprègne différemment les relations. Les alliances, les amitiés concrétisent un besoin de se rassembler certainement corrélé avec cette situation d'exil, d'instabilité et d'incertitudes vécues par les reporters. Des sentiments partagés de danger, de fatigue, de frustration ou d'incompréhension ; une expérience commune de la douleur, des nécessités communes de déplacement, la recherche

d'un logement peuvent être sources de solidarités temporaires. Les règles militaires qui encadrent la pratique journalistique déterminent également très fortement les conditions d'exercice de la fonction et contribuent simultanément, en tant que force agissante, à la structuration comme à la régulation des rapports sociaux entre journalistes. Ajoutons à l'ensemble de ces facteurs, les affinités politiques, comme les intérêts communs, qui viennent à leur tour teinter les relations. Mais indépendamment du contexte dans lequel ces correspondants opèrent, on constate que les interactions journalistiques inscrites dans leurs textes font figurer une communauté de reporters plongée dans l'action. D'un article à l'autre, les aventures de l'un et de l'autre, les liens que l'un tisse avec l'autre se répercutent et contribuent à révéler tout un réseau d'individus, tout un petit monde social où se découvre une condition à la fois singulière, mais aussi plurielle, visant un positionnement face aux instances militaires, et participant non seulement de la construction de l'identité du reporter de guerre, mais marquant également un sentiment d'appartenance vu comme essentiels dans un processus de valorisation et de reconnaissance effective de la pratique. Si l'enjeu de la professionnalisation apparaît beaucoup plus tardivement, reste que ces scénographies tendent à baliser un parcours vu comme une façon de s'afficher dans l'espace social, et stimulent aussi l'idée d'une « conscience de groupe », vue comme point d'ancrage indispensable à toute quête de reconnaissance collective. Cette « conscience de groupe » est également à considérer comme une étape importante dans l'histoire des associations de journalistes français, puisqu'il est aisé de postuler que la notion « d'esprit communautaire » se pose comme préalable au surgissement de « l'esprit associatif ». De fait, l'avènement d'entités syndicales est alors imminent, comme l'a bien montré Marc Martin dans ses travaux. Ce mouvement, dont on voit l'amorce dès 1878, soit à l'époque qui nous occupe, prendra une nouvelle direction au cours des premières années de la décennie 1880, sous l'impulsion de l'Association des journalistes parisiens qui, à l'inverse de regroupements créés antérieurement sur la base des appartenances politiques, « permettr[a] à ses adhérents de se réunir en une fraternelle association », puisqu'elle aura désormais « pour facteur d'unité exclusif, un critère professionnel d'appartenance à la direction ou à la rédaction d'une entreprise de presse » (Martin, 1986 : 131). On peut ainsi penser que ces nouvelles initiatives révèlent une cohésion professionnelle qui se situe dans la continuité des relations journalistiques dessinées dans nos reportages.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Corpus de journaux : *Le XIXe Siècle, L'Avenir national, Le Bien public, Le Constitutionnel, Le Figaro, Le Gaulois, L'Illustration, Le Journal des débats, Le National, L'Opinion nationale, Le Paris-journal, La Patrie, La Petite presse, Le Petit journal, Le Siècle, La République française, Le Rappel, Le Temps*.
- Amossy, R., 1999, « L'ethos au carrefour des disciplines : rhétorique, pragmatique, sociologie des champs », *Image de soi dans le discours. La construction de l'ethos*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, pp. 127-154.
- Amossy, R., 2010, *La présentation de soi. Ethos et identité verbale*, Presses universitaires de France.
- Aunay, A. d', 1872, *Les prussiens en France : Sarrebruck - Forbach - Borny - Metz - Gravelotte - Saint-Privat-la-Montagne*, Paris, E. Dentu.
- Boyer, P., 1912, *Aventures de reporters de guerre*, Le Puy-en-Velay, Peyriller, Rouchon et Gamon.
- Claretie, J., 1880, *La vie à Paris. 1880*, Paris, Victor Havaud.
- Claretie, J., 1897, *La vie à Paris. 1896*, Paris, Bibliothèque Charpentier.
- Claretie, J., 1871, *La France envahie (juillet à septembre 1870). Impressions et souvenirs de guerre*, Paris, Georges Barba.
- Clément-Janin, N., 1922, *La curieuse vie de Marcellin Desboutin, peintre, graveur, poète*, Paris, H. Floury.
- Charle, C., 2004, *Le siècle de la presse (1830-1939)*, Paris, Seuil, coll. L'univers historique.
- Delporte, C., 1999, *Les journalistes en France, 1880-1950. Naissance et construction d'une profession*, Paris, Seuil.
- Dubief, E., 1892, *Le journalisme*, Paris, Librairie Hachette.
- Fournel, V., 1879, *Esquisses et croquis parisiens*, deuxième série, Paris, Plon.
- Hudson, M., Stanier, J., 1998, *War and the Media. A Random Searchlight*, New York, New York University Press.
- Kalifa, D., Régnier, P., Thérenty, M.-E., Vaillant, A. [Éds.], 2011, *La civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIXe siècle*, Paris, Nouveau Monde éditions.
- Knightley, P., 1976, *Le correspondant de guerre. De la Crimée au Vietnam*, Paris, Flammarion.
- Maingueneau, D., 1999, « Ethos, scénographie, incorporation », *Image de soi dans le discours. La construction de l'ethos*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, pp. 75-100.
- Maingueneau, D., juin 2002, « Problèmes d'ethos », *Pratiques*, n°113-114, pp. 55-66.
- Martin, M., 1986, « La grande famille : l'Association des journalistes parisiens (1885-1939) », *Revue historique*, vol. 276, n°1, pp. 129-157.
- Martin, M., 1987, « Structures de sociabilité dans la presse : les associations de journalistes en France à la fin du XIXe siècle (1880-1910) », *Sociabilité, pouvoirs et société*, Actes du Colloque de Rouen, Publication de l'université de Rouen, pp. 497-509.
- Martin, M., 2005, *Les grands reporters. Les débuts du journalisme moderne*, Paris, Audibert.
- Martin, M., 1997, *Médias et journalistes de la République*, Paris, Odile Jacob.
- Palmer, M. B., 1983, *Des petits journaux aux grandes agences. Naissance du journalisme moderne 1863-1914*, Paris, Aubier, Collection historique.
- Palmer, M.B., 2005, « William Russel, du "travelling gentleman" au "special correspondent", 1850-1880 », *Le Temps des médias*, n°4, pp. 34-49.
- Racine, N., Trebitsch, M. (Éds.), mars 1992, *Sociabilités intellectuelles. Lieux, milieux, réseaux*, Cahiers de LIHTP, n°20.
- Ruellan, D., 1997, *Les « pro » du journalisme. De l'état au statut, la construction d'un espace professionnel*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- Spoll, E.-A., 1873, *Metz 1870. Notes et souvenirs*, Paris, A. Lemerre.
- Thérenty, M.-È., 2007, *La littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIXe siècle*, Paris, Seuil, coll. Poétique.
- Thérenty, M.-È., 2006, « De la nouvelle à la main à l'histoire drôle : héritages des sociabilités journalistiques du XIXe siècle », *Tangence*, n°80, pp. 41-58.
- Tanneguy de Wogan, É., 1899, *Manuel des gens de lettres - le journal, le livre, le théâtre*, Paris, Librairie de Paris.
- Tap, P. (Éd.), 1986, *Identités collectives et changements sociaux*, Toulouse, Privat.
- Tavernier, E., 1902, *Du journalisme - son histoire, son rôle politique et religieux*, Paris, H. Oudin.
- Verne, Jules, 1905 [1876], *Michel Strogoff, Moscou, Irkoutsk*, Paris, J. Hetzel.

Fr. Si les premières correspondances de guerre apparaissent dans la presse française sous le Second Empire, celles-ci résultent pour une grande part d'initiatives atypiques. Aucune expertise, aucun savoir-faire spécifiques à la pratique et à l'écriture du reportage de guerre ne sont encore acquis. Alors qu'en Angleterre, le métier émerge avec la guerre de Crimée et qu'aux États-Unis, il s'impose avec la Guerre de Sécession. En France, la pratique tarde davantage à se revendiquer comme telle. Il faut attendre les années 1880 pour que la démarche de « l'envoyé spécial », parti à la rencontre de l'actualité de guerre, engendre une activité d'écriture distincte des autres catégories du journal. Or, ces premiers essais, même encadrés et surveillés par le régime, constituent bel et bien le germe d'une nouvelle pratique journalistique. Et s'il est vrai qu'en France, le reportage de guerre résistera jusqu'au tournant du vingtième siècle à se constituer en profession autonome, lorsqu'on y regarde de près, on constate néanmoins que certains enjeux liés à l'exercice d'observation directe sur le terrain accompagnent l'émergence de liens d'entraide relevant d'une condition partagée, et mettent en lumière les traits spécifiques d'une fonction commune. Ce contexte d'action génère des connivences et engendre des solidarités qui laissent leurs marques au sein même des reportages. Cet article propose donc d'examiner ces sociabilités discursives, comprises en tant qu'expression progressive d'une expérience de groupe, et plus spécifiquement en tant que mode de construction d'un « ethos collectif », vu comme un préalable dans une trajectoire vers un statut social. Au sein de ces reportages de guerre publiés entre 1866 et 1877 apparaissent des modalités de régulation des rapports d'entraide, qui, en tant que forces de cohésion sont à mettre en lien avec l'apparition d'une mobilisation associative, de même qu'avec un lent processus de reconnaissances sociale et professionnelle.

Mots-clés : Sociabilité journalistique, reportage de guerre, ethos collectif, 19^e siècle.

En. Though the first war correspondences did appear in the French press during the Second Empire, they were largely marginal endeavours. There still did not exist an expertise or specific set of skills to practice war reporting, in contrast with England, where the profession emerged during the Crimean War, and in the United States during the Civil War. The profession was slow to assert itself in France. It was not until the 1880s that the notion of the «special correspondent» sent to gather war news became a distinct category in newspaper writing. And yet, these first trials, supervised and monitored by the Second Empire regime, were indeed the seeds of a new journalistic practice. And if it is true that war reporting in France resisted becoming an autonomous profession until the turn of the twentieth century, a close look reveals that the earlier challenges related to the exercise of first-hand observation in the field were instrumental in the emergence of cooperation resulting from a shared condition—in other words, a shared function. The battle context generates complicity and solidarity that leave their mark on reporting. This paper proposes to examine these discursive sociabilities, understood as the progressive expression of a group experience, and more specifically as a method of building a “collective ethos” as a prerequisite for creating a social status. Within these war reports published between 1866 and 1877, arrangements appear regulating cooperative relationships, which, as cohesive forces, are related to the emergence of an associative mobilization and the slow process towards social and professional recognition.

Keywords: journalistic sociability, war correspondence, collective ethos, nineteenth century

Pt. Embora os primeiros correspondentes de guerra tenham aparecido na imprensa francesa durante o Segundo Império, eles foram em grande parte resultado de iniciativas marginais. Ainda não existia uma especialização ou um conjunto específico de habilidades aplicadas à prática de jornalismo de guerra, em contraste com a situação na Inglaterra, onde a profissão emergiu durante a Guerra da Criméia, e nos Estados Unidos durante a Guerra Civil. A profissão demorou para afirmar-se na França. Foi necessário esperar até a década de 1880 para que a noção de «correspondente especial», enviado para coletar notícias da guerra, tenha emergido como uma categoria distinta na redação do jornal. E, no entanto, foram estas primeiras tentativas, supervisionadas e monitoradas pelo regime do Segundo Império, que deram origem a uma nova prática jornalística. E se é verdade que a reportagem de guerra na França tenha resistido, se tornando uma profissão autônoma na virada do século XX, um olhar mais atento revela que os desafios anteriores, relacionados ao exercício de observação em primeira mão no campo, foram determinantes para o surgimento de cooperação resultante de uma condição compartilhada – em outras palavras, uma função compartilhada. O contexto de batalha gera cumplicidade e solidariedade que deixar a sua marca nas histórias. Este artigo se propõe a analisar estas sociabilidades discursivas, entendidas como a expressão progressiva de uma experiência de grupo, e mais especificamente como um método de construção de um «ethos coletivo» como um pré-requisito para a criação de um estatuto social. Dentro dessas reportagens de guerra, publicadas entre 1866 e 1877, aparecem disposições regulamentares de cooperação, que, como forças de coesão, estão relacionados com o surgimento de uma mobilização associativa e o lento processo para o reconhecimento social e profissional.

Palavras-chave: sociabilidade jornalística, correspondência de guerra, ethos coletivo, século dezenove.



Correspondente no Brasil

Origens da atividade nas décadas de 1870 e 1880

TANIA REGINA DE LUCA

Professor Livre-Docente
Universidade Estadual Paulista
Departamento de História
trdeluca@uol.com.br



artigo tem por objetivo analisar as variadas situações que, no Brasil do último quartel do século XIX, eram abarcadas sob a denominação genérica de correspondente. Por certo é possível encontrar exemplos de indivíduos que desempenharam tal função em períodos anteriores, entretanto o que se deseja neste trabalho é evidenciar como as transformações sociais e as novidades técnicas nos meios de transporte e na difusão das informações alteraram o processo de produção dos periódicos e acabaram por reconfigurar e dotar essa atividade de outro estatuto a partir das décadas de 1870 e 1880. É importante salientar que isso aconteceu num país escravocrata, com altas taxas de analfabetismo, população urbana rarefeita e cuja indústria gráfica era bastante modesta em comparação com os padrões vigentes na Europa. Tais aspectos são tratados na primeira parte do artigo, que apresenta ao leitor o contexto que fez da notícia um produto indispensável.

Nas duas partes seguintes é o correspondente que entra em cena, ainda sob o manto da indefinição, pois o termo poderia referir-se à situações concretas muito diversas, que abarcavam desde o colaborações informais e esporádicas até um rol bem preciso de obrigações. Para isso recorreremos a alguns exemplos concretos, com destaque, na terceira parte, para o acervo do jornalista português Mariano Pina, cuja trabalho de correspondente permite

Pour citer cet article

Référence électronique

Tania Regina de Luca, « Correspondente no Brasil Origens da atividade nas décadas de 1870 e 1880 », *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo* [En ligne], Vol 5, n° 1 - 2016, mis en ligne le 15 septembre 2016.
URL : <http://surlejournalisme.com/rev>

acompanhar as expectativas dos empregadores, mas também as oportunidades oferecidas pelo cargo.

A perspectiva teórica que orienta o trabalho é a das transferências culturais em âmbito transnacional,² aspecto normalmente negligenciado nos estudos sobre a história da imprensa. A condição de correspondente é, por sua própria natureza, uma oportunidade para refletir sobre as mediações entre duas ou mais culturas, realizadas por esses agentes que circulavam em espaços que ultrapassavam as fronteiras nacionais. O que nos interessa, nos limites deste artigo, é precisar historicamente o surgimento desses mediadores e tornar patente que foi apenas de maneira lenta que as suas atribuições, enquanto integrantes de um mercado de trabalho já internacionalizado, foram sendo definidas, como se pode observar no caso de Mariano Pina, que deixou suas atividades na imprensa lisboeta para assumir as funções de representante do matutino fluminense *Gazeta de Notícias* (RJ, 1875-1942) em Paris.

O NOVO HORIZONTE TÉCNICO

O século XIX foi marcado por um conjunto importante de transformações no que se refere aos meios de transporte e à circulação da informação. Sem dúvida, os progressos das viagens marítimas, realizadas sob a égide do vapor, e o desenvolvimento acelerado das ferrovias mudaram a percepção do espaço e do tempo. A locomotiva tornou-se um dos mais poderosos símbolos de modernidade, rapidez e eficiência e inspirou poetas, romancistas e pintores, que registraram o impacto das experiências propiciadas pela velocidade. Flaubert chegou a descrever Cristo “*como um maquinista conduzindo a locomotiva da História*”, enquanto o crítico George Rivière, admirador da série de pinturas de Claude Monet a respeito da *Gare Saint-Lazare*, engrossava a legião dos que recorriam à imagem de seres prodigiosos para definir as locomotivas, caracterizadas como “*um animal impaciente e impetuoso, animado, e não fatigado, pela tração (...). Em volta do monstro, homens pululam como pigmeus aos pés de um gigante*”.³

No registro historiográfico, Hobsbawm foi preciso ao ressaltar que “*os trens alcançavam o centro das grandes cidades (...) e as mais remotas áreas da zona rural, onde não penetrava nenhum outro vestígio de civilização do século XIX*” sendo que, apenas em 1882, “*quase dois bilhões de pessoas viajavam por ano pelas ferrovias*” e mais de 22 mil navios cruzavam mares e oceanos. O historiador bem destacou que o mundo “*estava se tornando demograficamente maior e geograficamente menor e mais global – um planeta ligado cada vez mais estreitamente pelos la-*

ços dos deslocamentos de bens e pessoas, de capital e comunicações, de produtos materiais e ideias.”⁴ Graças à introdução do vapor nas rotas do Atlântico Sul em meados do século XIX, diminuiu quase à metade o tempo da travessia entre a Europa e o Rio de Janeiro – de cinquenta e quatro para vinte e nove dias – trajeto que, a partir dos anos 1880, passou a ser feito em apenas vinte e dois dias,⁵ o que impactou na circulação não apenas de mercadorias, mas instituiu espaços comuns de trocas em escala e ritmo inéditos, que descortinavam novas possibilidades para a produção cultural e o confronto de opiniões, informações e ideias.

Além da existência de meios de transportes eficientes, é preciso ter em conta que foi justamente no decorrer do século XIX que o processo de produção dos impressos conheceu mudanças técnicas significativas que incluíram, ainda nas suas décadas iniciais, a fabricação de papel contínuo, a prensa cilíndrica e o vapor, ao que se seguiram as cada vez mais rápidas prensas mecânicas, as rotativas e, nos decênios finais da centúria, a mecanização da composição pela linotipo.⁶ Multiplicavam-se as novidades que saíam das tipografias – livros, revistas, jornais, folhetos, estampas, panoramas, propagandas e cartazes – produzidos em escala industrial, isto é, cada vez mais baratos e atraentes, graças à incorporação da imagem, novidades de grande alcance e que propiciava inéditas experiências de visualidade. O impacto econômico e social da circulação de milhares de páginas impressas, vendidas a preços módicos à crescente população urbana europeia, que dependia da informação para gerir seu cotidiano e cujo processo de letramento conhecia avanços significativos, foi objeto de estudos circunstanciados na França. Jean-Yves Mollier referiu-se à “*une révolution culturelle silencieuse*” do final do XIX, que “*a bouleversé les structures mentales*” e possibilitou o surgimento de uma “*culture médiatique*”, ancorada na “*mise en place de structures de diffusion de masse*”.⁷ A observação do autor abre perspectivas analíticas instigantes por chamar a atenção para a possibilidade de se antecipar a periodização normalmente consagrada para os processos de mundialização e para a criação de condições favoráveis à existência de um mercado cultural de dimensões mundiais.

De fato, a capacidade de impressão instalada convidava a multiplicar os produtos disponíveis, como bem exemplificam a organização dos almanaques de jornais, prática inaugurada pelo *Le Figaro* em 1856 e que se generalizou, fosse para venda ou sob a forma de brinde aos assinantes, e dos calendários, encimados pelo título do diário e ornados com belas imagens. As vias públicas, por seu turno, foram inundadas por folhetos e cartazes que apregoavam o início da difusão de um novo romance, o lançamento de

revistas e de cotidianos, enquanto a comemoração de efemérides, a organização de grandes exposições e os acontecimentos do momento originavam um rosário variado de imagens, mapas, suplementos, que atendiam à curiosidade e à demanda de um público disposto a pagar por esses produtos.⁸

Indiscutível mesmo era a importância dos periódicos para todos os que aspiravam viver do ou ingressar no mundo das letras, importância que, no Brasil, se fez sentir ainda para além de meados do século XX.⁹ Discernir funções no mundo dos jornais não é tarefa simples, uma vez que a especialização foi um processo complexo, que conheceu ritmos distintos em diferentes espaços e que também se articulou às novidades técnicas incorporadas ao processo de produção dos impressos. Assim, em tese, a empresa comportava diretores, gerentes, redatores, secretários, repórteres, correspondentes, não raro genericamente denominados de jornalistas, ao lado de artistas do lápis e, quando os avanços técnicos permitiram, fotógrafos. Acrescente-se o variado rol de colaboradores que preenchia o rodapé da primeira página, o chamado folhetim, espaço inicialmente compartilhado por crônicas, críticas literárias, resenhas, anedotas, *faits-divers* e os romances publicados em partes que, ao longo do tempo, acabaram por desalojar os demais textos, forçados a migrar para o interior das páginas dos diários.¹⁰

No caso brasileiro, um ponto de inflexão na prática jornalística foi a ligação do país por cabo submarino à Europa, via Portugal, em 1874, o que permitiu selar um novo compromisso com a notícia e a informação, tornando letra morta a velha fórmula “*soube-se, pelo último pacote...*”, logo substituída pelas ágeis notas telegráficas provenientes de agências especializadas, caso da Havas-Reuter que, ainda no referido ano, instalou sucursal no Rio de Janeiro. Deste momento em diante, os jornais precisavam local, data e, por vezes, a hora exata do acontecimento (“*Londres, 30 de julho às 2 horas da manhã – Faleceu ontem...*”),¹¹ o que não apenas instituía uma nova percepção do tempo, mas também alterava a relação com o espaço, tornando acessíveis eventos ocorridos nos mais recônditos cantos do planeta a um rol muito mais amplo de indivíduos, ávidos pela descrição do exótico e do diferente, num contexto em que as potências europeias disputavam acirradamente a Ásia e África.

O NOVO JORNALISMO E A FIGURA DO CORRESPONDENTE

Um dos marcos desse novo jornalismo foi a *Gazeta de Notícias*, fundada pelo médico brasileiro

Ferreira de Araújo e pelos portugueses Manuel Carneiro Rodrigues e Elísio Mendes, que começou a circular em 02 de agosto de 1875. O matutino custava bem menos que os concorrentes (40 réis contra os 100 réis do *Jornal do Comércio*) e inaugurou a venda avulsa em diversos pontos da cidade (“*quiosques, estações de bondes, barcas, e em todas as estações da Estrada de Ferro D. Pedro II*”), além de empregar garotos que percorriam as ruas alardeando as novidades. Aliás, o compromisso com a notícia e a informação era outra marca distintiva da *Gazeta*, tanto que o prospecto anunciando o lançamento do periódico abria-se com menção à Havas-Reuter e prometia divulgar “*diariamente todos os telegramas políticos e comerciais, tanto do país como do estrangeiro*”.

No prospecto também se assumia o compromisso de publicar a cada dia um folhetim-romance, outro de atualidades, ademais de “*artes, literatura, teatros, modas, acontecimentos notáveis*”, ou seja, tratava-se de oferecer um periódico diversificado que, “*não sendo folha de partido*”, abordaria apenas “*questões de interesse geral*” com o objetivo de “*agradar o público*”, o que explica a opção pelo texto ágil e leve. Prometia-se, ainda, abrir espaço para a correspondência de particulares, o que acabou por se consubstanciar na famosa seção «*A pedidos*», que contribuiu para a fama do periódico.¹²

O jornal teve como colaboradores grandes nomes da literatura brasileira e são frequentes os depoimentos de escritores de proa – a exemplo de Machado de Assis (1839-1908), Olavo Bilac (1865-1918), José do Patrocínio (1853-1905) ou Lúcio de Mendonça (1854-1909) – referindo-se à importância e ao significado da *Gazeta* e de seu redator-chefe, Ferreira de Araújo, à testa do empreendimento até sua morte em 1900. O diário também contou com a presença sistemática de escritores portugueses – Oliveira Martins (1845-1894), Jaime Batalha Reis (1847-1934), Guilherme de Azevedo (1839-1882), Eça de Queirós (1845-1900) e Ramalho Ortigão (1836-1915),¹³ o que o torna um importante veículo para a análise das trocas culturais efetivadas entre Brasil e Portugal.

Aliás, essas trocas ultrapassavam os respectivos espaços nacionais pois os responsáveis pela *Gazeta* preocupavam-se em contar relatos sobre lugares ou acontecimentos do momento. Por esta razão convidaram Ramalho a viajar de Lisboa à Paris com a incumbência de remeter suas impressões sobre a Exposição Universal de 1878, do que resultou um conjunto de crônicas, enfileiradas no livro *Notas de viagem* (1879). Posteriormente o mesmo jornal financiou a permanência do escritor nos Países Baixos por cerca de três meses e, mais uma vez, os textos

estampados no matutino entre 1883 e 1885 logo foram reunidos no livro *A Holanda* (1885), considerado pela crítica sua obra prima.¹⁴

Ainda em 1878, entre maio e setembro, o jornal fluminense enviou para o Ceará José do Patrocínio, com a missão de remeter informes sobre a inclemente seca que assolava a região. O material, difundido no espaço destinado ao folhetim, vinha encimado pelo título *Viagem ao Norte*.¹⁵ Patrocínio também remeteu fotos das vítimas para *O Besouro, folha ilustrada, humorística e satírica* (RJ, 1878-1879), fundada pelo artista português então residindo na capital do Império, Rafael Bordalo Pinheiro (1846-1905), a partir das quais foram feitas litografias sobre a terrível situação da população, apresentadas como cópias fiéis das chapas fotográficas. Os textos para a *Gazeta* e o material iconográfico difundido em *O Besouro* são considerados o primeiro trabalho jornalístico sobre a temática da seca, ainda que a declarada promessa de fidelidade das imagens deva ser relativizada, como alerta a bibliografia especializada.¹⁶

A prática de manter correspondentes permanentes – e/ou financiar viagens para obter relatos exclusivos – começou a generalizar-se no Brasil do final da década de 1870, quicá pelo fato de a mera reprodução dos telegramas remetidos pelas agências não atender às necessidades dos periódicos. Cabia ao correspondente, em primeiro lugar, contextualizar e analisar as compactas notícias recebidas pelos fios dos telégrafos, cujo custo era ainda bastante elevado,¹⁷ e remeter ele mesmo as novidades que considerasse muito importantes.

Entre os brasileiros que exerceram a função cabe destacar o exemplo de Santa-Anna Nery (1848-1901), residente em Paris e que desde fins de 1874 aí atuava como correspondente do *Jornal do Comércio* (RJ, 1827), respondendo pela coluna *Ver, ouvir, contar*. Joaquim Nabuco (1849-1910) parece ter sido um dos pioneiros a sair do país especificamente para o exercício da tarefa, tendo partido para Londres em dezembro de 1881 na condição de correspondente do mesmo *Jornal do Comércio*, em substituição ao inglês William Clark recém-falecido. O seu interesse pelo cargo cresceu após não ter sido reeleito Deputado Geral no pleito realizado naquele mesmo ano e das remotas chances de conseguir emprego público, por conta da intransigente defesa em prol da abolição do regime escravista. Sua vasta correspondência revela que pensou em oferecer seus préstimos à *Gazeta de Notícias* ou a outro jornal da América do Sul. Quando a oportunidade se apresentou, Nabuco, de imediato, “*Apressara-se em falar com Júlio Villeneuve, proprietário do jornal, enquanto seu amigo Gusmão Lobo entrava em contato com o diretor, Luís de Castro (...). Faltava Antônio Fran-*

*cisco Picot, outro diretor residente em Paris. Para convencer Picot contava com a poderosa bateria de Penedo [Barão de Penedo]”,*¹⁸ ações coordenadas que mobilizaram sua ampla rede de relações e lhe asseguraram a tão sonhada vaga.

Cite-se também o caso José Lopes da Silva Trovão (1848-1925), figura central nas manifestações contra o aumento das passagens dos transportes públicos no Rio de Janeiro, a chamada Revolta do Vintém, que incendiou a cidade nos últimos dias de 1879 e o início do ano seguinte. Em meados de 1882, em vista de perseguições derivadas de sua militância política, o republicano e opositor do Império fixou residência em Paris, com a perspectiva de atuar como correspondente do jornal *O Globo* (RJ, 1874-1883), de Quintino Bocaiúva, que logo encerrou suas atividades, o que levou Trovão a aceitar todo tipo de trabalho, inclusive o de revisor das obras editadas em Paris pelo livreiro e editor francês radicado na Corte, Baptiste Louis Garnier (1823-1893), nome dos mais destacados nesse ramo de atividade.¹⁹ Em 1885, figurava como redator chefe do *Chronique Franco-Brésilienne*, periódico redigido em francês (notícias do Brasil) e em português (notícias da França), de breve duração.

Cabe destacar que as notícias da folha de Lopes Trovão chegavam por intermédio de Louis-Xavier de Ricard (1843-1911), defensor de posições socialistas e federalistas, militante da Comuna de Paris e que permaneceu na América do Sul entre 1882 e 1886. Ricard fundou periódicos nas cidades sul-americanas por que passou – primeiro o *L'Union Française* (Buenos Aires), em seguida *Le Rio Paraguay* (Assunção) e por fim *Le Sud-Américain* (RJ, 1885-1886), cujo subtítulo era “*órgão dos interesses franceses na América do Sul*”, mas que acabou sendo mais do que isso, na medida em que se fez porta-voz de ideais políticas que tornaram sua presença no Brasil insustentável.²⁰ Não é obra do acaso que ele difundisse textos e noticiasse a existência da publicação de Trovão, político que se distinguia pela crítica à ordem vigente no Império e que desempenhou papel de relevo na queda da Monarquia em 1889.

Os exemplos evidenciam a intensidade das trocas comerciais, mas também de informações, ideais, concepções e correntes de pensamento estabelecidas por intermédio dos impressos periódicos, que cruzavam mares e oceanos em diferentes direções, passando, muito frequentemente, por Paris. Nesse processo, os correspondentes constituíam-se em importantes elementos de ligação entre culturas distintas e não apenas davam a conhecer as últimas novidades, completavam e interpretavam os telegramas remetidos pelas agências, mas também assumiam o papel de formadores de opinião, com atuação em

diferentes espectros do campo político, aqui exemplificados por Nabuco e Lopes Trovão, que mantinham relações muito distintas com os jornais do Rio de Janeiro, ainda que ambos fossem genericamente referidos como correspondentes.

É provável que, em função de questões econômicas, a *Gazeta* tenha optado por convidar renomados escritores portugueses, que viviam em capitais do velho continente, para atuarem como correspondentes, estratégia também utilizada pelo *Jornal do Comércio*, como se observou em relação a Santa-Ana Nery. Assim, Ramalho Ortigão foi um colaborador longo e que compareceu, com interrupções, nas páginas do jornal entre 1878 e 1915, enviando crônicas de Lisboa ou de outras cidades que visitou a convite do jornal, enquanto Eça de Queirós, outra presença constante na folha fluminense entre 1880 e 1897, ainda que não de forma contínua, remetia suas notas da Inglaterra, país onde residiu por vários anos em função do seu posto no corpo diplomático português. A prática comportava vantagens evidentes, pois a empresa não precisava arcar com despesas de deslocamento e manutenção de seu colaborador na cidade e, por outro lado, podia orgulhosamente anunciar aos leitores a publicação de textos especialmente escritos para a folha por ilustres letrados. Esses indivíduos transitavam entre diferentes fronteiras, em sintonia com as possibilidades de circulação e trocas intensificadas no último quartel do século XIX, e atuavam como intermediários e difusores de gostos, modos de vida, propostas estéticas e políticas, conectando culturas.

O EXEMPLO DE MARIANO PINA

Para um jornal como a *Gazeta*, que se queria moderno e bem informado, ter um correspondente em Paris, então a capital da cultura, era imperioso e, ainda uma vez, foi para os letrados portugueses que os responsáveis voltaram-se no momento de recrutar o seu correspondente na França. O escolhido foi Guilherme de Azevedo, figura de destaque no cenário jornalístico lisboeta e que se instalou em 1880 na capital do Hexágono, cidade onde veio a falecer em abril de 1882. O prestigioso cargo passou às mãos de outro português, Mariano Pina (1860-1899), que contava apenas vinte e dois anos e, por certo, não acumulava o mesmo prestígio e experiência do antecessor. Pina estreou no jornalismo em 1878, no *Diário do Comércio* (Lisboa, 1876-1880), e logo passou para o *Diário da Manhã* (Lisboa, 1876-1884), no qual redigiu diversas notas sobre artes plásticas, o que contribuiu para aproximá-lo do grupo de Rafael Bordalo Pinheiro. Em 1879, manteve acirrada polêmica com Camilo Castelo Branco (1825-1890) a propósito do seu livro *Cancioneiro Alegre*, contenda

que lhe deu oportunidade de exaltar *As Farpas* e *O Primo Basílio*, o que evidencia sua proximidade com Eça.²¹

Sabe-se que esses os dois escritores, tal como Bordalo, mantinham estreitos vínculos de amizade com os proprietários e redatores da *Gazeta*. É importante ter em vista que Henrique Chaves, editor do jornal por anos a fio, Ferreira de Araújo e Manuel Rodrigues Carneiro, seus fundadores, trabalharam juntos em *O Mosquito* (RJ, 1869-1877) e foi justamente o convite para colaborar neste periódico humorístico que motivou a vinda de Bordalo para o Brasil.²² Além de desfrutar da simpatia do trio, Mariano Pina ainda contou com a intervenção de Manoel Joaquim Pinheiro Chagas (1842-1895), destacado homem de imprensa, proprietário do *Diário da Manhã*, escritor e político português, que mantinha vínculos de amizade com os donos do jornal.²³ Assim, a escolha de Pina desvela as redes de relações estabelecidas para além das fronteiras nacionais, que agiam de modo muito eficiente não apenas para a indicação de nomes, mas igualmente na promoção de certos autores e suas obras e de ideais estéticos e políticos.

É preciso, contudo, relativizar o peso do termo correspondente, que então cobria um rol bastante diversificado de situações. No caso de Lopes Trovão, a ida para a França foi motivada por necessidades de ordem política, sendo que a remessa de textos para o cotidiano do Rio de Janeiro deve ser encarada muito mais como estratégia que visava garantir-lhe algum meio de sobrevivência do que resposta às demandas específicas do jornal. Vale contrapor o exemplo de Nabuco, que indica o quão exigente poderia ser a tarefa. O novato foi cuidadosamente treinado pelos superiores, como corroboram as cartas a ele endereçadas por seus empregadores e que insistiam nas datas de remessa dos textos (8, 18 e 30 de cada mês) e instruíam sobre “o formato e a grossura do papel, o uso de parágrafos (para não confundir os compositores), a divisão dos parágrafos na folha (nunca dividir um parágrafo entre duas folhas), a maneira de emendar as folhas, não usando alfinete, mas goma (não muita para não grudar as páginas), a tradução das citações em língua estrangeira, o uso de letra de forma nos nomes próprios etc”. Já o correspondente reclamava do “esforço heroico”, do “suor do seu rosto” e da baixa remuneração, apenas 30 libras para escrever três correspondências por mês.²⁴ É certo que exigências dessa natureza não faziam parte dos compromissos de Ramalho e Eça, que dispunham de maior liberdade quanto ao envio de suas contribuições, pelas quais eram remunerados sem que figurassem, porém, na folha de pagamento da empresa de maneira contínua.

A condição vivenciada por Nabuco era próxima da experimentada pelo jovem Mariano Pina. Passados apenas dois dias da morte de Guilherme de Azevedo, o editor da *Gazeta de Notícias*, o português Henrique Chaves, endereçou-lhe carta formalizando sua vinculação ao jornal. Os termos da missiva sugerem que o jornalista ofereceu seus préstimos ao matutino fluminense, pois a mesma abria-se com a seguinte frase: “*A tua proposta foi aceita com prazer (...). Não debes essa nomeação senão ao teu trabalho e talento. A mim nada tens que agradecer.*” Já as muitas obrigações que envolviam o cargo eram listadas de maneira detalhada e vale à pena acompanhar as instruções do editor:

“1º Mandar correspondência, uma carta com o título Correio de França, por todos os paquetes regulares, que são seis por mês, e aqueles extraordinários, que puderem adiantar. Bem informado desse movimento dos paquetes, casos haverá em que possas mandar a carta por via Lisboa, visto a brevidade de comunicações.”

2º Mandar duas Crônicas de Paris, que poderá assinar. Essas crônicas podem ser quinzenais.

3º Mandar notícias artísticas e teatrais, em separado, para nós cá as metermos nas respectivas seções.

4º Cortar dos jornais e revistas os artigos que julgares interessantes, caso não possas mandá-los traduzidos.

5º Convém que as correspondências não sejam longas – 8 ou 9 tiras tuas, é uma medida regular (...)

6º Mandaras telegramas dos casos importantes da política europeia. A esse respeito nada te posso dizer. Serás o único juiz das ocasiões em que debes fazer trabalhar os fios ao serviço da Gazeta”.

Ironicamente, a lista encerrava-se com um “*É só*”, seguido de menções a Ramalho e Bordalo²⁵ evidência da importância da redação do jornal enquanto espaço de sociabilidade e solidariedades intelectuais.²⁶

A escolha de Pina também passou pelo crivo dos proprietários. Um deles, o português Elísio Mendes, apressou-se em cumprimentar o novo correspondente: “*As suas três primeiras correspondências já publicadas agradaram (...). Têm a amenidade que convém à Gazeta. Está compreendendo perfeitamente o gênero criado pelo jornal e seguindo-o. Dou-lhe os*

parabéns depois de os ter dado a mim”,²⁷ frase que indica sua ativa participação na escolha.

Meses depois, Chaves também louvava o trabalho do correspondente, mas insistia na diferença entre o *Correio de França*, que deveria se constituir num “*verdadeiro noticiário – fatos e poucos comentários*”, alertando que os textos de Pina eram “*bem escritos demais, com estilo folhetim*”. A preocupação com os concorrentes era constante e Chaves lamentava o fato de as correspondências do *Jornal do Comércio* trazerem “*muito maior cópia de notícias*,” advertia Pina por enviar apenas uma *Crônica de Paris* por mês, quando estas deveriam ser quinzenais, e asseverava que nessas colaborações ele poderia “*fazer brilhar o teu [de Pina] estilo, perfeitamente à vontade.*” E, por fim, arrematava: “*É preciso distinguir até na forma, o que é uma carta noticiosa, de um folhetim, que é sempre obra literária*”.²⁸

Essas cartas constituem-se em documentos preciosos, por permitirem flagrar as expectativas e obrigações que cercavam a atuação do correspondente. Além de evidenciar o acúmulo de distintas funções, fornecem indícios de que nem sempre as necessidades do contratante estavam em harmonia com as aspirações nutridas pelo contratado. A ênfase no envio de telegramas atesta a importância que o jornal atribuía a essa atividade: esperava-se mesmo que o correspondente fosse mais rápido do que as agências noticiosas, que prestavam serviços a diferentes jornais do Império, circunstância que ajuda a compreender a pressão pela diferenciação, que acabava por recair sobre o representante *in loco* da folha. Elísio insistia: “*sobre telegramas não se descuide, que queremos fazer disso atenção e atração... Passar os telegramas até 5 da tarde para que cheguem no mesmo dia*”. Não faltaram registros do proprietário, por vezes elogiando (“*o seu telegrama do ministério veio com vantagem ao da Havas*”) e outras reprovando (“*o seu telegrama sobre a derrota dos egípcios no Sudão foi expedido muito tarde*”) a atuação do seu representante.²⁹

A presença de Mariano Pina em Paris expressava as novas necessidades das empresas jornalísticas em fins do século XIX e, ao mesmo tempo, testemunhava as possibilidades que se descortinavam para indivíduos que já desfrutavam de reconhecimento no mundo letrado ou, como no caso de Pina, ambicionavam alcançá-los. O caminho, entretanto, estava longe de ser fácil. A correspondência atesta que questões ligadas ao seu desempenho foram constantes durante os quase quatro anos em que foi correspondente da *Gazeta*, sendo que os problemas diziam respeito, sobretudo, à relação entre conteúdo literário e conteúdo noticioso dos seus textos, ao que se somavam aspectos relativos à remuneração dos serviços.³⁰

Além dos trabalhos prestados para o matutino, em 1884 Pina recebeu de Elísio Mendes a incumbência de dirigir uma revista ilustrada, nos moldes de *L'Illustration* (Paris, 1843-1943) e do *Le Monde Illustré* (Paris, 1857-1940; 1945-1956). A nova publicação foi lançada em maio de 1884 com o título *A Ilustração, revista quinzenal para Portugal e Brasil* (Paris/Lisboa 1884-1892),³¹ países que não dispunham de condições para produzir publicações com o apuro gráfico exibido pelas congêneres europeias. A denominação, por si só, permite discernir elementos importantes, na medida em que remete para a expectativa de interessar leitores de diferentes lados do Atlântico, periodicidade relativamente curta (quinze dias) e para a própria natureza do impresso, que se autodefinia como ilustrado. Já a tipografia encarregada da impressão e o escritório da redação localizavam-se em Paris, ou seja, cada edição seguia, a partir dos portos franceses, para Lisboa e o Rio de Janeiro, configurando um empreendimento com alto grau de internacionalização.

Elísio arcou com os custos, a despeito do seu nome não figurar no expediente da revista e tampouco na *Gazeta*, que divulgou amplamente a publicação e assumiu a responsabilidade de distribuí-la no Brasil, tarefa que em Portugal estava a cargo da prestigiosa casa editora David Corazzi, cujo catálogo de 1884 contém propaganda de página inteira sobre o novo periódico. Se, no Rio de Janeiro, silenciava-se sobre a participação de Elísio e atribuía-se toda a responsabilidade ao jovem correspondente da folha em Paris, ocorria exatamente o contrário em Lisboa, onde a ênfase recaía no nome de Mendes, apresentado como dono da *Gazeta* e fiador do sucesso do empreendimento, como se observa no anúncio da casa Corazzi.

Importa destacar que Elísio Mendes percebeu possibilidades de lucro num segmento específico da imprensa e valeu-se do seu correspondente em Paris para levar adiante a empreitada, comparecendo como investidor oculto do negócio, pelo menos no Brasil. Pina, por sua vez, assumiu por inteiro as múltiplas tarefas que compreendiam as funções de editor, sem abrir mão da condição de correspondente e cronista da *Gazeta*, cargos que exerceu até março de 1886, quando foi laconicamente despedido por Mendes: “Atendendo a conveniência de administração da *Gazeta de Notícias*, de que V. Exa tem sido correspondente, em Paris, fica este cargo suprimido no fim do corrente mês”.³²

As cartas explicitam desentendimentos crescentes, com Elísio insistindo nas questões financeiras e Pina nas necessidades literárias da revista. A partir de dezembro de 1885, ele passou a ser identificado como diretor-proprietário da *Ilustração*, explicitan-

do o rompimento com Mendes. A revista continuou a ser editada até janeiro de 1892, totalizando 184 exemplares.

Capa do número inaugural, de 05/05/1884, no qual Mariano Pina figura como diretor, e do número datado de 20/12/1885, a partir do qual ele assume a condição de Diretor proprietário.

Fonte: Biblioteca da Faculdade de Ciências e Letras, Unesp, Campus de Assis.

O ato de editar a publicação fornecia a Pina trunfo importante e que desde logo lhe assegurou condição privilegiada de acesso ao mundo letrado, uma vez que impressos periódicos são espaços de poder tanto simbólicos³³ quanto bem concretos, que se materializam, por exemplo, na decisão de franquear (ou não) as páginas da publicação e de oferecer compensações materiais pela colaboração. Exemplo da repercussão do lançamento da *Ilustração* em Portugal é o excerto de carta enviada de Lisboa, em junho de 1884, pelo poeta português Cesário Verde (1855-1886):

“A sua *Ilustração impressa nesse tumultuoso Paris, em grande formato, composta por tipógrafos franceses que devem achar muito drôle a abundância de “til” e a falta do “acento grave”, anunciada com reclames estonteantes e um taraze ensurdecedor neta pacífica Lisboa tão morna e tão dorminhoca, a sua *Ilustração* dum tiragem muitíssimo reparável, fez-me nascer o desejo de lhe oferecer a Você a minha colaboração. Conquanto V. não me envie o seu cartão de convite, o meu ideal de luxo e a minha pretensão de ver os meus versos numa elegante toilette parisiense, instigaram-me a recomendar-lhe um pequeno poema [Nós] que fiz com todo o esmero de que dou capaz”.³⁴*

Paris abria outras portas. Pina envolveu-se com o mundo do teatro e, além de atuar no mercado de aquisição de peças francesas recém-encenadas, que lhe valeram polêmicas com colegas portugueses,³⁵ intermediou apresentações de Jean Coquelin e Sarah Bernhardt, tanto que em março de 1888 anunciava ao amigo Jaime dos Reis Batalha: “Ando há um mês pela Espanha e por Portugal tratando da *tournee da Sarah*”.³⁶ Arriscou-se no mundo editorial e em 1895, quando a *Ilustração* já havia encerrado suas atividades, lançou o primeiro (e até onde se sabe único) volume da coleção *Grandes Obras Ilustradas*, da Empresa Editora homônima, que fundou com João Chagas, intitulado *Thomaz Ribeiro e sua obra*. Observe-se que se tratava de transferir para os livros a mesma fórmula utilizada na revista, ou seja, edição bem cuidada, fartamente ilustrada e impressa em Paris, aliás, na mesma tipografia responsável

pela revista, a empresa de P. Mouillot, localizada no número 13 do Quai Voltaire.³⁷

CONCLUSÃO

As consequências das mudanças aceleradas que marcaram as décadas finais do século XIX fizeram-se sentir com força no mundo dos impressos, graças às rotas transatlânticas, à difusão da informação pelos cabos submarinos, à organização das agências de notícias e às profundas alterações no processo de impressão, que permitiram baratear os periódicos em escala até então inédita e torná-los muito mais atrativos pela incorporação da imagem.³⁸ Não é fruto do acaso o surgimento, em meados da década de 1870, da *Gazeta de Notícias* e do jornal *A Província de S. Paulo*, comprometidos com a difusão da informação em novos moldes.

É nesse contexto que a figura do correspondente impôs-se como uma necessidade incontornável. Entretanto, como se procurou demonstrar, foi lento o processo de depuração e o termo recobria, no período analisado, situações muito diversas que poderiam (ou não) comportar um rol rígido de obrigações. Para Joaquim Nabuco e Mariano Pina, ocupar o cargo de correspondente do *Jornal do Comércio* e da *Gazeta de Notícias* implicou em considerável dedicação e dispêndio de tempo, a ponto de constituir-se na principal atividade de ambos, o que não ocorria com Eça de Queiroz, por exemplo, para quem escrever para a *Gazeta* era mais uma de suas tarefas, ao lado da condição de diplomata, autor de romances e de muitas outras colaborações literárias em distintos órgãos de imprensa. De fato, sua presença nobilitava a *Gazeta de Notícias* e seus proprietários não o tomavam por um funcionário sujeito a obrigações fixas. Já para Lopes Trovão, ser correspondente foi consequência de sua saída do país, motivada por questões de ordem política e que ocorreria independente da possibilidade de representar um órgão de imprensa em Paris, tarefa, aliás, que ele desempenhou por curto período em vista da falência do jornal ao qual estava ligado.

Independente de se tratar ou não de um contrato formal de trabalho, o correspondente pode ser encarado como um mediador, pois interconectava mundos culturais distintos, atuava enquanto tradutor de realidades e situações diversas e estava imerso numa cultura midiática, já plenamente configurada no final do século XIX. Assim, o correspondente era um elo (certamente não o único) cuja atuação dava-se numa via de mão dupla, o que permite colocar em questão as trocas estabelecidas entre o Brasil Imperial e a Europa, normalmente associadas às noções de recepção passiva e de influência, o que explica a força das metáforas relativas ao espelho e reflexo ou ao ideário dos modelos, incapazes de dar conta de interações bem mais complexas que as vigentes no paradigma da cópia.³⁹

A trajetória de Marino Pina, se única como qualquer percurso individual, é instrutiva das possibilidades que os novos meios de comunicação e a preocupação com a informação possibilitavam. Polemista e cronista relativamente modesto, a chance de se instalar em Paris descortinou-lhe, por si só, um rol diversificado de oportunidades, ainda mais multiplicadas pela tarefa de editar publicação concebida e financiada por um dos proprietários do jornal que o contratou como correspondente.

Mariano Pina viveu do que auferia com suas atividades no campo da cultura e nos meios de comunicação: cronista, correspondente, editor de periódicos e de livros, representante de grupos teatrais, atividades exercidas pelo mesmo indivíduo, o que alerta sobre as condições vigentes no campo intelectual brasileiro e português e sobre o processo de profissionalização das atividades no seu interior, que tinham na imprensa um lugar privilegiado. As múltiplas formas de inserção no mundo literário e artístico fizeram de Mariano Pina um mediador cultural cuja produção, se lida nesta chave, pode contribuir para ampliar a compreensão das transferências estabelecidas em âmbito supranacional.

NOTAS

- ^{1.} O presente texto é parte da pesquisa desenvolvida no âmbito do projeto *A circulação transatlântica dos impressos. A globalização da cultura no século XIX (1879-1914)*, financiado pela Fapesp. Conta também com apoio do CNPq, modalidade bolsa de Produtividade em Pesquisa.
- ^{2.} Toma-se o conceito no sentido discutido por Michel Espagne, 1999: 1: “*Le terme de transfert culturel marque un souci de parler simultanément de plusieurs espaces nationaux, de leurs éléments communs, sans pour autant juxtaposer les considérations sur l’un et l’autre pour les confronter, les comparer ou simplement les cumuler. Il signale le désir de mettre en évidence des formes de métissage souvent négligées au profit de la recherche d’identités, d’une recherche qui vise naturellement à occulter ces métissages, même lorsque les identités en résultent*”. O mesmo Espagne, 2009: 201, ao se referir à importância do livro para a questão das transferências culturais, afirma que: “*Le livre étant par excellence un objet particulièrement mobile, doté à la fois d’une dimension culturelle et d’une valeur économique, résultat d’une production intellectuelle et d’une fabrication matérielle il mérite tout particulièrement d’être envisagé sous cet angle*”, observação que igualmente pode ser estendida para impressos periódicos.
- ^{3.} Apud Schapiro, 2002: 114 e 118, respectivamente. O autor também reproduz o relato feito em 1835 por Victor Hugo, quando de sua primeira viagem de trem: “*Um movimento magnífico, indescritível, tendo de ser experimentado diretamente. A rapidez é inacreditável. As flores à beira da estrada deixam de ser flores e passam a ser manchas, ou melhor, listras vermelhas ou brancas. Não existem mais pontos, tudo é listrado. As espigas de trigo são grandes cabeleiras amarelas, as verduras são longas tranças verdes; cidades, campanários e árvores dançam e se mesclam furiosamente no horizonte; vez ou outra, uma sombra, uma forma, um espectro erguido, aparece e desaparece como clarões de raio ao lado da porta; é um guarda-cancela de uniforme. Pessoas dizem no vagão; faltam três léguas, chegaremos em dez minutos*” (pp. 111-112).
- ^{4.} Hobsbawm, 1988: 48 e 31, respectivamente.
- ^{5.} Hallewell, 2005: 199-201.
- ^{6.} Para a questão, consultar Feyel, 2011: 97-139.
- ^{7.} Mollier, 1997: 15-26.
- ^{8.} Lenoble, 2011: 605-613. Os cartazes espalhados pelo Rio de Janeiro em dezembro de 1860, que reproduziam a primeira página da *Semana Ilustrada* (RJ, 1860-1876) e anunciavam o futuro lançamento da publicação de viés humorístico, é tomado como marco inaugural dessa prática no Brasil.
- ^{9.} Nas palavras de Marie-Ève Thérénty, 2007: 13 e 16: “*À l’exception de Flaubert, qui a résisté – avec difficulté – à ses sirènes ensorcelantes, pratiquement tous ont été engagés à un moment ou à un autre par la presse. Certains (...) se sont attelés à elle pour la vie. Pour beaucoup d’entre eux, l’aventure a même abouti à la création d’un journal (...). Indépendamment de cet engagement maximal que constitue la fondation d’un périodique, la plupart des hommes de lettres au XIXe siècle sont donc investis dans la rédaction de revues et de quotidiens, inaugurant des pratiques de publication tour à tour neuves et dont on ne mesure pas encore aujourd’hui toutes les conséquences en termes de poétique*.” Para o caso brasileiro, bem diverso do francês, ver as considerações de Sérgio Miceli, 2001, sobre a dependência da intelectualidade frente ao Estado ainda nos anos 1930 e 1940.
- ^{10.} Meyer, 1992: 93-133.
- ^{11.} Sodré, 1966: 247.
- ^{12.} O prospecto e a coleção completa da *Gazeta de Notícias* estão disponíveis na Hemeroteca Digital Brasileira (HDB): <http://hemerotecadigital.bn.br/> O ano de 1875 também assinalou a fundação do matutino *A Província de São Paulo* (hoje *O Estado de S. Paulo*), lançado a 04 de janeiro e cujo exemplar avulso custava 200 réis. A *Gazeta* e *A Província* compunham o novo perfil do periodismo diário.

- ^{13.} Sobre a importância da *Gazeta* nas relações culturais luso-brasileiras, ver Miné, 2005: 221-229.
- ^{14.} Zan, 2009: 87-92 e 133-139, respectivamente.
- ^{15.} Sobre o tema, ver Neves, 2007: 80-97.
- ^{16.} Para análise detida da importância e impacto das imagens, bem como para as questões envolvidas na passagem da fotografia à litogravura, ver Andrade, 2004: 189-201.
- ^{17.} Sobre a questão, ver as detalhadas informações de Molina, 2015: 392-399.
- ^{18.} Informações em Carvalho, 2013: 16.
- ^{19.} Para a trajetória de Trovão, ver Capaz, 2010.
- ^{20.} Sobre Ricard, consultar Batalha, 2009a: 138-140. A respeito da trajetória da publicação que ele fundou no Brasil e das polémicas em que se envolveu, ver Batalha, 2009b: 161-173.
- ^{21.} Os dados sobre Pina são escassos. Sabe-se que nasceu em 29/01/1860 em Alcobaça e que, por força da morte do pai, abandonou os estudos de Medicina e dedicou-se ao jornalismo. Integrou a redação de diversos jornais lisboetas – *Correio Nacional* (1893-1906), *Diário Popular* (1866-1896), *Jornal do Comércio* (1853-1989) – e fundou *O Espectro*, panfleto hebdomadário (Paris, 1890), além de haver dirigido *O Nacional* (Lisboa, 1890-1891). Atuou no mundo do teatro como agente e tradutor e ensaiou atividades na edição de livros. Ligado ao grupo de artistas que se reunia na Cervejaria Leão de Ouro, cunhou o termo Grupo do Leão. Faleceu de tuberculose em São João do Estoril a 30/03/1899.
- ^{22.} Bordalo deixou Lisboa em agosto de 1875 e instalou-se no Rio de Janeiro, em condições financeiras bastante favoráveis, pois o seu contrato estipulava remuneração mensal de 50 libras, quantia que lhe permitiu trazer a família para o Brasil. O convite partiu do então proprietário d'*O Mosquito*, Manuel Rodrigues Carneiro. Ele retornou a Lisboa em 1879. Sobre o tema, ver França, 2006, s/p.
- ^{23.} Por ocasião da morte de Pina, a *Gazeta* mencionou sua condição de antigo correspondente da folha em Paris e fez questão de pontuar que ele “nos fora recomendado pelo ilustre Pinheiro Chagas”. *Gazeta de Notícias*, 02/04/1899: 01.
- ^{24.} Informações em Carvalho, 2013: 16-17.
- ^{25.} Carta de Henrique Chaves, enviada do Rio de Janeiro em 08/04/1882. BN, Lisboa, Espólio N17/35. O espólio dos irmãos Augusto e Mariano Pina, depositado na Biblioteca Nacional de Portugal sob o número N17, foi analisado por Elza Miné, 1992: 23-61, que transcreveu parte da correspondência ativa e passiva de Mariano Pina. Carta de Henrique Chaves, enviada do Rio de Janeiro em 08/04/1882. BN, Lisboa, Espólio N17/35.
- ^{26.} Para o conceito de sociabilidade, em sua articulação com os impressos periódicos, ver Pluet-Despatin, 1992: 125-136.
- ^{27.} Carta de Elísio Mendes, enviada do Rio de Janeiro em 01/08/1882. BN, Lisboa, Espólio N17/165.
- ^{28.} Carta datada de Henrique Chaves datada de 23/09/1882.
- ^{29.} Cartas de Elísio Mendes de 01/08/1882, 12/09/1882 e 02/03/1884, respectivamente. BN, Lisboa, Espólio N17/165.
- ^{30.} Ver as missivas de Ferreira de Araújo, datadas de 10/03/1883, 08/02/1884 e, sobretudo, as de 19/05 e 03/11/1885. BN, Lisboa, Espólio N17/4, todas erroneamente identificadas como sendo de Ferreira de Amorim.
- ^{31.} O subtítulo manteve-se inalterado no primeiro ano de circulação para oscilar, em 1885, entre *A Ilustração*. Revista universal impressa em Paris ou simplesmente *A Ilustração*. Entre dezembro de 1885 e julho de 1887, adotou-se fórmula próxima do original, *A Ilustração*. Revista de Portugal e do Brasil. O subtítulo foi definitivamente abolido a partir de agosto de 1887.
- ^{32.} Carta de Elísio Mendes a Pina, endereçada de Lisboa em 23/03/1886. BN, Lisboa, Espólio N17/165.
- ^{33.} Sobre o conceito de poder simbólico, ver Bourdieu, 1998.
- ^{34.} Carta remetida de Lisboa, em 29/06/1884. BN, Lisboa, Espólio N17/292.
- ^{35.} Ver carta remetida de Lisboa por Guiomar Torresão, datada de 13/01/1888. BN, Lisboa, Espólio N17/22. No espólio há rascunho da resposta de Pina, datada de 18/01/1888, ver: Idem, Espólio N17/23.
- ^{36.} Carta remetida de Lisboa, em 21/03/1888. Espólio de Jaime dos Reis Batalha. BN, Lisboa, Espólio E4, Caixa 35. Bordalo Pinheiro valia-se de Mariano Pina para enviar presente à atriz, conforme se vê em carta remetida de Lisboa, em 22/04/1888. BN, Lisboa, Espólio N17/163. Para os contratos, ver: Idem, E17/200, 210 e 211.
- ^{37.} Notícia sobre o lançamento na *Gazeta de Notícias*, 18/09/1895, p. 2. Os rascunhos da obra estão na BN, Lisboa, Espólio N17/212.
- ^{38.} No período aqui abordado ainda não se havia difundido a reprodução direta da fotografia nos impressos periódicos, circunstância que exigia a intervenção de gravadores, encarregados da reprodução em madeira (xilogravura), na pedra litográfica (litogravura) ou no metal (talho doce). Para a trajetória dessa imprensa ilustrada, consultar Bacot, 2002.
- ^{39.} Para críticas a tais posturas, consultar Compagnon, 2009.

REFERÊNCIAS BIBLIOGRÁFICAS

- Andrade, J. M. F. de, 2004, *História da fotorreportagem no Brasil. A fotografia na imprensa do Rio de Janeiro de 1839 a 1900*, Rio de Janeiro, Elsevier.
- Bacot, J.-P., 2002, *La presse illustrée au XIXe siècle. Une histoire oubliée*, Limoges, Pulim.
- Batalha, C. H. M., 2009a, *Dicionário do movimento operário na cidade do Rio de Janeiro do século XIX aos anos 1920*, São Paulo, Fundação Perseu Abramo.
- Batalha, C. H. M., 2009b, “Um socialista face à escravidão no Brasil: Louis-Xavier de Ricard e o jornal *Le Sud-Américain*”, in Vidal, L., Luca, T. R. de (Eds.), *Os franceses no Brasil, séculos XIX-XX*, São Paulo, UNESP.
- Biblioteca Nacional de Portugal, Lisboa, Espólio de Augusto e Mariano Pina, N17. Biblioteca Nacional de Portugal, Lisboa, Espólio de Jaime do Reis Batalha, E4.
- Bourdieu, P., 1998, *Poder simbólico*, Rio de Janeiro, Bertrand.
- Capaz, C., 2010, *Lopes Trovão. Uma voz contra o Império*, Angra dos Reis, RJ, Edições do Autor.
- Carvalho, J. M., 2013, “Introdução geral”, in Carvalho, J. M., Bethell, L., Sandroni, C., *Joaquim Nabuco. Correspondente internacional*, São Paulo, Global, Rio de Janeiro, ACB, vol. 1.
- Compagnon, O., 2009, “L’Euro-Amérique en question. Comment penser les échanges culturels entre l’Europe et l’Amérique latine”, *Nuevo Mundo Nuevos Debates*, pp. 1-14, URL: <https://nuevomundo.revues.org/54783?lang=pt>, acesso em ago. 2015.
- Espagne, M., 1999, *Les transferts culturels franco-allemands*, Paris, PUF.
- Espagne, M., 2009, “Transferts culturels et histoire du livre”, *Histoire et civilisation du livre, Revue internationale*, Genève, Librairie Droz, pp. 201-218.
- Feyel, G., 2011, “Les transformations technologiques de la presse au XIXe siècle”, in Kalifa, D., Régnier, P., Thèrenty, M.-È., Vaillant, A. (Eds.), *La civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIXe siècle*, Paris, Nouveau Monde éditions, pp. 97-139.
- França, J. A., 2006, “Bordalo Pinheiro no Brasil”, in Araújo, E. (Ed.), *Rafael Bordalo Pinheiro. O português tal e qual*, São Paulo, Pinacoteca do Estado de São Paulo.
- Hallewell, L., 2005, *O livro no Brasil*, São Paulo, Edusp, 2ª ed. rev. e ampl.
- Hobsbawm, E. J., 1988, *A era dos impérios (1875-1914)*, Rio de Janeiro, Paz e Terra.
- Lenoble, B., 2011, “Les produits dérivés”, in Kalifa, D., Régnier, P., Thèrenty, M.-È., Vaillant, A. (Eds.), *La civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIXe siècle*, Paris, Nouveau Monde éditions, pp. 605-613.
- Meyer, M., 1992, “Voláteis e versáteis. De variedades e folhetins se fez a crônica”, in Setor de Filologia da FCRB (Ed.), *A crônica. O gênero, sua fixação e suas transformações no Brasil*, Rio de Janeiro, FCRB, pp. 93-133.
- Miceli, S., 2001, *Intelectuais à brasileira*, São Paulo, Companhia das Letras.
- Miné, E., jul.-dez. 1992, “Mariano Pina, a *Gazeta de Notícias* e *A Ilustração* histórias de bastidores contadas por seu espólio”, *Revista da Biblioteca Nacional*, Lisboa, vol. 7, nº2, pp. 23-61.
- Miné, E., dez. 2005, “Ferreira de Araújo, ponte entre o Brasil e Portugal”, *Via Atlântica*, nº8, pp. 221-229.
- Molina, M. M., 2015, *História dos jornais no Brasil. Da era colonial à Regência*, São Paulo, Companhia das Letras, vol. 1.
- Mollier, J.-Y., 1997, “La naissance de la culture médiatique à la Belle-Époque: mise en place des structures de diffusion de masse”, *Études littéraires*, Montréal, vol. 30, nº1, pp. 15-26.
- Neves, F. de C., jan. 2007, “A miséria na literatura: José do Patrocínio e a seca de 1878 no Ceará”, *Tempo*, Rio de Janeiro, vol. 11, nº22, pp. 80-97.
- Pluet-Despatin, J., mars 1992, “Une contribution à l’histoire des intellectuels: les revues”, in Racine, N., Trebitsch, M. (Eds.), *Sociabilités intellectuelles. Lieux, milieux, réseaux*, Paris, Cahiers de l’Institut d’histoire du temps présent, nº20, pp. 125-136.
- Schapiro, M., 2002, *Impressionismo. Reflexões e percepções*, São Paulo, Cosac & Naif.
- Sodré, N. W., 1966, *História da imprensa no Brasil*, Rio de Janeiro, Civilização Brasileira.
- Thèrenty, M.-È., 2007, *La littérature au quotidien. Poétique journalistique au XIXe siècle*, Paris, Seuil.
- Zan, J. C., 2009, *Ramalho Ortigão de o Brasil*, Doutorado em Letras, São Paulo, FFCLH/USP.



Pt. O artigo tem por objetivo discutir os novos contornos assumidos pela figura do correspondente a partir do último quarto do século XIX, momento em que os impactos das inovações técnicas no campo dos transportes e das comunicações fizeram-se sentir na prática jornalística vigente no Brasil. Graças às ágeis notas telegráficas, a circulação e difusão da informação alteraram-se e impuseram novos padrões para os jornais, que se organizavam, sobretudo no Rio de Janeiro e em São Paulo, como empresas. Foi nesse contexto que a figura do correspondente começou a ganhar importância, ainda que o termo recobrisse situações muito distintas, que podiam comportar desde um contrato de trabalho com tarefas claramente delineadas até relações marcadas pela informalidade, conforme se evidencia ao longo do texto. Esses indivíduos são encarados como importantes elementos de ligação entre culturas, mediadores que transitavam por diferentes fronteiras e as interconectavam, já imersos numa cultura midiática plenamente configurada. Assim, não apenas davam a conhecer as últimas novidades, completavam e interpretavam os telegramas remetidos pelas agências de notícias, mas também assumiam o papel de formadores de opinião, tradutores de realidades e situações, difusores de gostos, modos de vida, propostas estéticas e políticas. Esses aspectos são analisados de forma detida para o matutino *Gazeta de Notícias*, marco do novo jornalismo que se firmava e cujos proprietários desenvolveram estratégias para contar com representantes nas principais cidades europeias. As ambiguidades que envolviam a condição de correspondente, as expectativas em torno do exercício desta atividade e as dificuldades e oportunidades que ofereciam aos que nela se aventuravam são discutidas a partir do exemplo de Mariano Pina, correspondente da *Gazeta* em Paris entre 1882-1886. Polemista e cronista relativamente modesto, a chance de se instalar em Paris abriu-lhe um rol diversificado de oportunidades, ainda mais multiplicadas pela tarefa de editar publicação concebida e financiada por um dos proprietários do jornal que o contratou como correspondente.

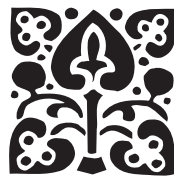
Palavras-chave: correspondente, Brasil, final do século XIX, *Gazeta de Notícias*, Mariano Pina.

En. This paper discusses the transformation in the station of the correspondent in the last quarter of the nineteenth century when technical innovations in transportation and communications were impacting journalistic practice in Brazil. Thanks to the quasi-instantaneity of the telegraph, the circulation and dissemination of information changed and imposed new standards on newspapers, which, especially in Rio de Janeiro and Sao Paulo, were consolidating into enterprises. It was in this context that the stature of the correspondent grew in importance, even though the term remained broad and could reference a labour contract with clearly delineated tasks as much as an informal relationship (as evidenced throughout this study). These individuals were considered important connecting elements between cultures—mediators capable of passing through borders and connecting them, themselves members of a media culture especially configured to perform the role. Thus, they not only published the latest news and completed and interpreted the telegrams sent by news agencies, but also assumed the role of opinion shapers; translators of realities and situations; and broadcasters of lifestyle, aesthetic and political news. These aspects are analyzed in the context of the newspaper *Gazeta de Notícias*, a symbol of the new journalism of the times and whose owners developed strategies to have representatives in key European cities. The ambiguities involving the position of correspondent, the expectations surrounding the exercise of this activity and the difficulties and opportunities offered to those who undertook it are discussed in the context of the study of Mariano Pina, *Gazeta* correspondent in Paris between 1882-1886. Originally a relatively modest chronicler and polemicist, the chance to settle in Paris opened many doors for him, including the task of editing a publication conceived and financed by one of the newspaper owners who hired him as a correspondent.

Keywords ; correspondent, Brazil, late nineteenth century, *Gazeta de Notícias*, Mariano Pina

Fr. Cet article analyse les nouvelles dimensions prises par la figure du correspondant dans le dernier quart du XIXe siècle, moment où l'impact des innovations techniques dans le domaine des transports et des communications a été ressenti dans la pratique journalistique au Brésil. Grâce aux dépêches télégraphiques, la circulation et la diffusion de l'information ont changé et imposé de nouvelles normes aux journaux, qui s'organisaient, notamment à Rio de Janeiro et à Sao Paulo, comme des entreprises. C'est dans ce contexte que la figure du correspondant a commencé à prendre de l'importance, bien que le terme puisse concerner à des situations très différentes et impliquer un contrat de travail avec des tâches clairement définies jusqu'à des relations marquées par l'informalité, comme en témoignent les exemples présentés dans le texte. Les correspondants sont considérés comme d'importants éléments de liaison entre cultures, ils sont des médiateurs qui passent différentes frontières, et les connectent car ils sont eux-mêmes plongés dans une culture médiatique configurée pour cela. Ainsi, non seulement ils sont responsables de faire connaître les dernières nouvelles, compléter et interpréter les télégrammes envoyés par des agences de presse, mais ils assument aussi le rôle de leaders d'opinion, de traducteurs de réalités et de situations, de diffuseurs de modes de vie, de propositions esthétiques et politiques. Ces aspects sont analysés en détail dans le cas du journal *Gazeta de Notícias*, symbole de ce nouveau journalisme en train d'être constitué et dont les propriétaires ont développé des stratégies pour avoir des représentants dans les villes européennes les plus importantes. Les ambiguïtés concernant la condition du correspondant, les attentes entourant l'exercice de cette activité, les difficultés et les opportunités offertes à ceux qui s'y sont aventurés sont discutées à partir de l'exemple de Mariano Pina, correspondant de la *Gazeta* à Paris entre 1882 et 1886. Polémiste et chroniqueur relativement modeste, la chance de s'installer à Paris lui a ouvert beaucoup de possibilités, démultipliées aussi par la charge de l'édition de une publication conçue et financée par l'un des propriétaires de journaux qui l'engageait en tant que correspondant.

Mots-clés ; correspondant, Brésil, fin du XIXème siècle, *Gazeta de Notícias*, Mariano Pina.



MERCI AUX ÉVALUATEURS DES RÉCENTS NUMÉROS DE LA REVUE
AGRADECEMOS AOS AVALIADORES DAS ÚLTIMAS EDIÇÕES DA REVISTA
MANY THANKS TO ALL THE REVIEWERS OF THE RECENT ISSUES

Alzira Abreu (Fundaç o Getulio Vargas, Brasil) • Dominique Augey (Aix-Marseille université, France) • Helder Bastos (Universidade do Porto, Portugal) • Christa Berger (Universidade do Vale do Rio dos Sinos, Brasil) • Claire Blandin (Université Paris-Est, France) • Laura Calabrese (Université libre de Bruxelles, Belgique) • Marialva Carlos Barbosa (Universidade Federal do Rio de Janeiro, Brasil) • Valérie Cavellier-Croissant (Université Lyon 2, France) • Jean Charron (Université Laval, Canada) • Béatrice Damian-Gaillard (Université de Rennes 1, France) • Didier Demazi re (CNRS, France) • Emmanuel Derieux (Université Paris Panthéon-Assas, France) • Irène Di Jorio (Université libre de Bruxelles, Belgique) • David Domingo (Université libre de Bruxelles, Belgique) • Carlos Eduardo Esch (Universidade de Brasília, Brasil) • Benjamin Ferron (Université Paris-Est, France) • Marie-Soleil Fr re (FNRS, Belgique) • Gilles Gauthier (Université Laval, Canada) • Eric Georges (Université du Québec   Montréal, Canada) • Benoit Gr visse (Université catholique de Louvain, Belgique) • Nicolas Harvey (Université d'Ottawa, Canada) • François Heinderyckx (Université libre de Bruxelles, Belgique) • Cristiane Henriques Costa (Universidade Federal do Rio de Janeiro, Brasil) • Nicolas Hub  (Université de la Sorbonne, France) • Alice Krieg-Planque (Université Paris-Est, France) • Eric Lagneau (France) • Sandrine Lévêque (Université de la Sorbonne, France) • Dominique Marchetti (CNRS, France) • Pere Masip (Universidad Ramon Llull, Espana) • Frederico de Mello Brandão Tavares (Universidade Federal de Ouro Preto, Brasil) • Thaís de Mendonça Jorge (Universidade de Brasília, Brasil) • Isabelle Meuret (Université libre de Bruxelles, Belgique) • Luciana Mielniczuk (Universidade Federal do Rio Grande do Sul, Brasil) • Sophie Moirand (Université Sorbonne-Nouvelle, France) • Sylvia Moretzsohn (Universidade Federal Fluminense, Brasil) • Dione Oliveira Moura (Universidade de Brasília, Brasil) • Sylvain Parasie (Université Paris-Est, France) • Olivier Pilmis (CNRS, France) • Franck Rebillard (Université Sorbonne-Nouvelle, France) • Roselyne Ringoot (Université Grenoble Alpe, France) • Nélia Rodrigues Del Bianco (Universidade de Brasília, Brasil) • Eugénie Saitta (Université de Rennes 1, France) • Luís Santos (Universidade do Minho, Portugal) • Florian Sauvageau (Université Laval, Canada) • Julie S del (Université de Strasbourg, France) • Willam Spano (Université Lyon 2, France) • Jean-François Têtu (Institut politique de Lyon, France) • Annelise Touboul (Université Lyon 2, France) • Olivier Tr dan (CRAPE, France) • Jean-Michel Utard (France) • Chris W. Anderson (The City University of New-York, USA) • Barbara Witte (Hochschule Bremen, Deutschland) • Eliane Wolf (Université de la Réunion, France) • Adeline Wrona (Université Paris-Sorbonne, France)

Publiée avec le concours de :



Ce numéro de la revue
a été imprimé grâce
au soutien du FNRS



Faculdade de Comunica o - UnB

